

Paul Couturiau

Les Brumes de San Francisco



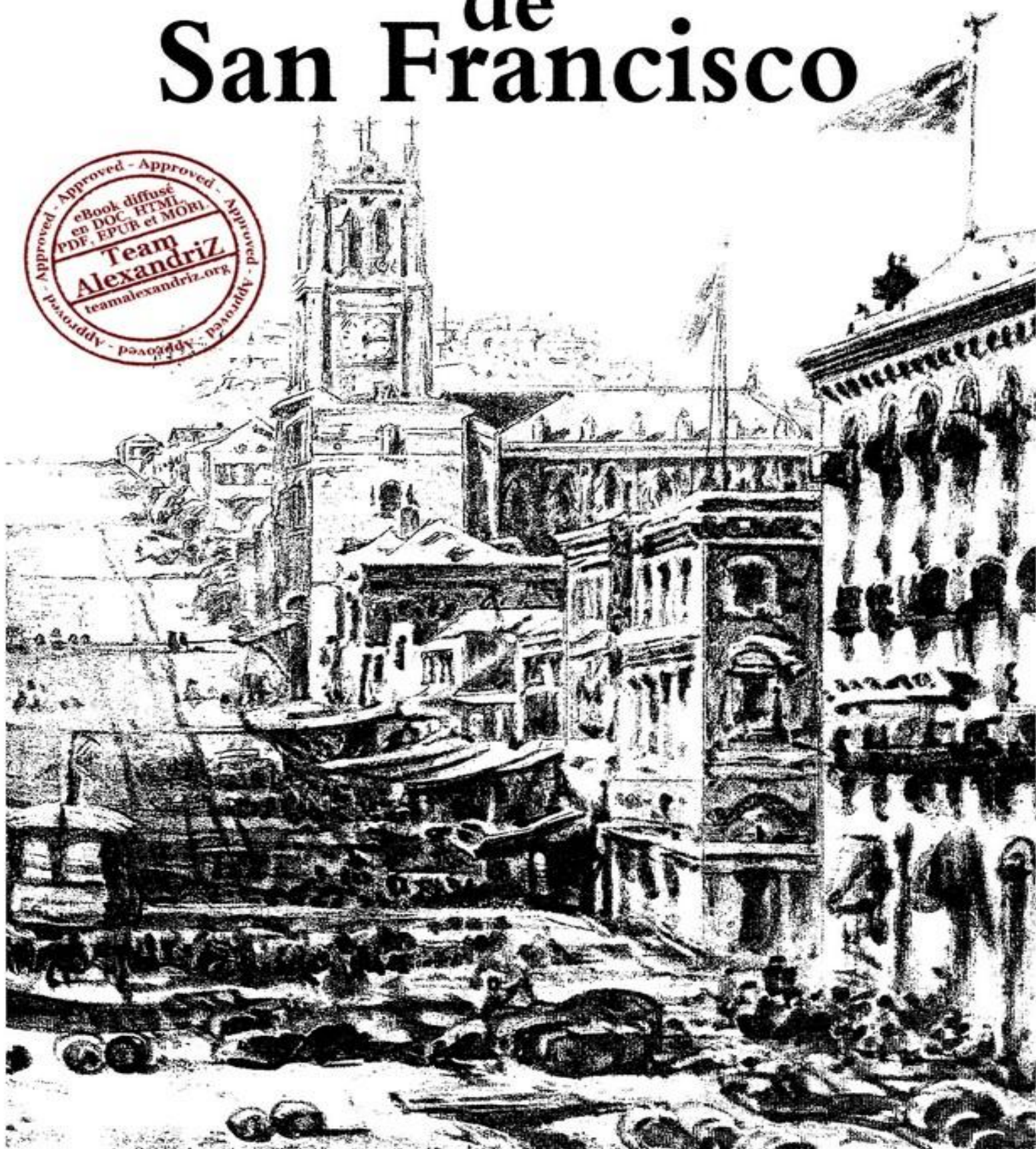
Sud Lointain

PRESSES
DE LA CITÉ

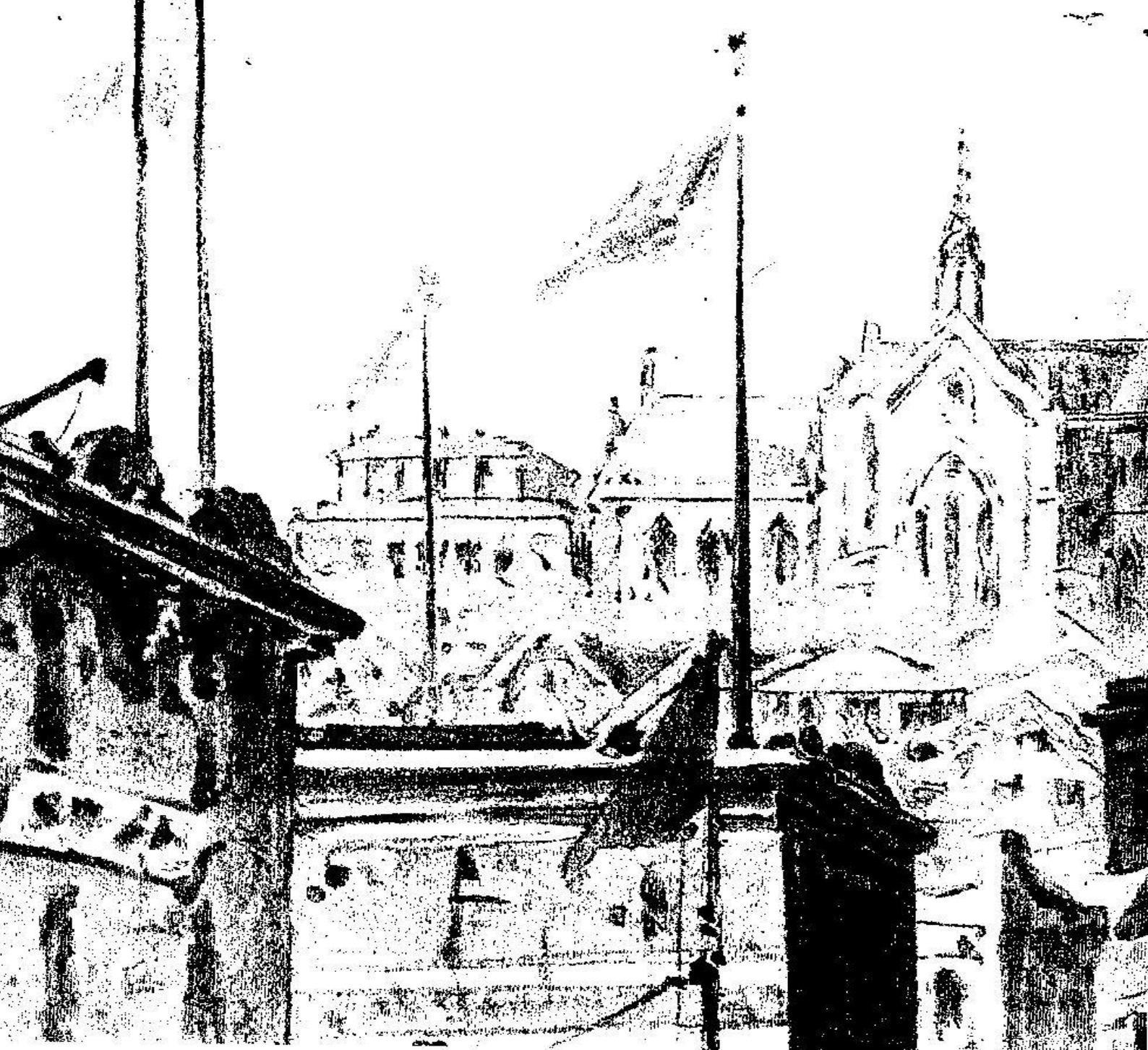


Paul Couturiau

Les brumes de San Francisco



Surnommée « la plus belle femme à l'ouest des Rocheuses », Catherine Tourneur est aussi une femme de tête. Sans se soucier des obstacles ni du qu'en-dira-t-on, elle trace hardiment son chemin dans une société qui n'obéit qu'à une loi : celle du plus fort.



Première partie

Formation

1

ILS étaient partis en quête de leur coin de paradis. L'enfer était venu à leur rencontre.

Catherine Tourneur avait les yeux désespérément secs. Elle aurait aimé pleurer, mais la rage le disputait en elle à la souffrance. Elle serra les poings et poussa un petit cri de douleur. Elle ouvrit subitement la main et laissa échapper l'objet métallique dont les pointes acérées venaient de pénétrer sa chair à la racine de l'index et au creux de sa ligne de vie. Elle contempla les deux gouttes de sang qui y perlaient. Affalé dans son fauteuil, Eugène demeurait sans réaction. Portant sa paume meurtrie à ses lèvres, elle lécha ses blessures et marcha d'un pas lent jusqu'à la table en bois brut pour y relever la mèche de la lampe à pétrole. Elle ne voulait pas courir le risque d'être prise au dépourvu par la tombée de la nuit.

Pour une fois, son mari ne lui ferait pas remarquer qu'il ne fallait pas gaspiller le pétrole.

— On ne sait pas le temps qu'il nous reste à passer ici. Mieux vaut se montrer économes, ma chérie.

Il avait raison mais, ce soir-là, la réserve de pétrole était le cadet des soucis de Catherine.

Elle retourna vers la fenêtre. Le soleil ne tarderait pas à atteindre la cime des montagnes. Pour l'heure, la neige qui couvrait les sommets de la sierra Nevada scintillait de façon aveuglante. La jeune femme frissonna. Bientôt, la vallée serait encerclée de masses sombres et inquiétantes. Dans l'enclos, les chevaux hennissaient, presque aussi nerveux qu'elle.

Elle se détourna et, sur le sol de terre battue, aperçut le petit objet métallique qui l'avait blessée. Argenté, il avait la forme d'une étoile à six branches. Elle posa l'éperon sur la table en soupirant. Elle aurait eu besoin qu'Eugène vînt la prendre dans

ses bras et la rassurât. Il savait si bien trouver les mots qui éloignent les démons de la nuit. Mais il demeurait imperturbable, affalé dans son fauteuil. Insensible, désormais, au désespoir de sa femme.

Ils s'étaient mariés un peu plus de un an auparavant et avaient, depuis, passé le plus clair de leur temps en une sorte d'interminable voyage de noces sur les routes de France, sur l'océan et sur les pistes de ce Nouveau Monde porteur de tant de rêves à jamais envolés.

Eugène ne supportait plus de vivre en France. Ardent républicain, il n'éprouvait que haine et mépris pour la monarchie de Juillet. La grande bourgeoisie d'affaires avait pris la place de l'aristocratie et le peuple n'avait guère perçu la différence. Ce militant convaincu ne laissait pas de le clamer haut et fort dans les colonnes de son journal.

À force de dénoncer le pouvoir en place, il avait fini par s'attirer les foudres de la censure. C'est alors qu'il avait pris la décision de s'embarquer pour l'Amérique. Lorsqu'il lui avait proposé de l'accompagner, Catherine n'avait pas eu l'ombre d'une hésitation. Eugène avait beau avoir près de vingt ans de plus qu'elle, elle l'aimait.

Si la décision avait été facile à prendre pour la jeune fille, elle n'ignorait pas que sa mise en application risquait de s'avérer beaucoup plus délicate. Ses parents n'avaient jamais vu d'un très bon œil que leur fille fréquentât ce fauteur de troubles. Son père, le baron Degallais, de la noblesse d'Empire, avait su retourner sa veste avec dextérité après la chute de l'Aigle. Il appartenait à cette classe de banquiers que son cher journaliste méprisait par-dessus tout, ces hommes pour qui l'argent n'a pas d'odeur. Le baron rêvait d'un beau parti pour sa fille, mais celle-ci n'en avait cure. Elle connaissait l'homme que son père lui destinait. Il était aussi laid que suffisant, et plus âgé encore qu'Eugène Tourneur.

Catherine Degallais ne connaissait pas grand-chose de ce jeune pays au-delà de l'océan. Mais si l'inconnu lui faisait peur, il l'effrayait moins que la perspective de devenir le bibelot de luxe d'un industriel ennuyeux comme un jour de pluie. Elle avait donc émis le désir d'aller passer une semaine chez sa

grand-mère, à Rouen.

Le baron Degallais fut si heureux de l'initiative de sa fille qu'il ne songea même pas à la faire accompagner dans son voyage. Ainsi, Catherine se rendit bien à Rouen, mais elle n'y passa qu'une nuit, le temps de serrer une dernière fois dans ses bras cette grand-mère qui lui avait donné tant d'affection tout au long de son enfance. La jeune fille poursuivit ensuite sa route jusqu'au Havre, où Eugène l'avait précédée. Trois jours plus tard, ils s'embarquaient pour New York. C'est pendant la traversée qu'ils se marièrent, grâce à la complaisance vénale du capitaine de bord.

À seize ans, Catherine était encore une enfant et elle raffolait de ces heures, qu'on ne voyait pas filer, pendant lesquelles Eugène lui racontait ce que serait leur vie dans ce pays de cocagne où tout restait à construire.

— Et puis, là-bas, pas de monarchie de Juillet, se plaisait-il à répéter. Une république où les droits de chacun sont garantis par la Constitution.

Certes, la Californie ne faisait pas encore partie de l'Union, mais Eugène prétendait que ce n'était plus qu'une question de temps. L'influence de l'Espagne et du Mexique sur la région serait bientôt de l'histoire ancienne.

Il faut dire qu'il s'était soigneusement documenté avant de se lancer dans la grande aventure. Un temps, il avait hésité entre l'Oregon et la Californie, mais quelques lignes consacrées à la baie de Yerba Buena avaient suffi à fixer son choix. Le climat y paraissait idéal pour ce qu'il avait en tête. Des terres riches et fertiles, nourries par les pluies et réchauffées par le soleil, avec des vallées magnifiques où les vignes ne demanderaient qu'à produire un vin digne des meilleurs vignobles français.

La traversée de l'Atlantique n'avait pas été de tout repos. Ils avaient essuyé plusieurs tempêtes et, même si les marins prétendaient qu'il s'agissait tout au plus de petits grains, Catherine Tourneur avait souvent été importunée par des nausées, mais pas une fois elle ne s'était plainte.

— J'aurais été bien plus malade si j'avais dû épouser monsieur Larcemont, répondait-elle lorsque Eugène s'inquiétait de son état.

L'arrivée à New York l'avait déconcertée. Il y avait une telle animation partout ! Près de quarante navires y accostaient tous les jours. À raison d'un millier de passagers par bateau, cela faisait une belle pagaille à l'arrivée.

À peine descendus de la passerelle, ils avaient été happés par une masse compacte de gens venus, comme eux, se lancer à la conquête d'horizons nouveaux. Lorsqu'ils eurent enfin réussi à s'en extraire, Eugène héla un cab et lui donna l'adresse de l'hôtel Metropolitan, à l'angle de Prince Street et de Broadway, juste à côté du Niblo's Garden. Le journaliste expliqua à sa femme que ce lieu faisait partie d'un ensemble immobilier conçu par un certain William Niblo et comprenait, outre un jardin public, le théâtre le plus en vogue de la ville. À l'écouter parler, Catherine avait l'impression que son mari connaissait tout de cette ville où il n'avait jamais mis les pieds.

Le nez à la fenêtre de leur voiture, la jeune femme fut frappée par le nombre de miséreux qui dormaient sous les porches des immeubles. Cette constatation ne paraissait pas émouvoir Eugène outre mesure. Il rit même de la naïveté de sa jeune épouse.

— Voyons, Catherine chérie, n'as-tu pas vu ces milliers d'hommes et de femmes qui débarquaient, tout à l'heure, des quatre coins du monde ? Ton observation est juste, c'est certain, et cette situation est désolante, mais elle n'a rien pour me surprendre.

Selon le journaliste, il suffisait de laisser du temps aux nouveaux arrivants qui, contrairement à eux, fuyaient une existence misérable en Europe. Il ne doutait pas qu'ils auraient bientôt fait fortune à leur tour.

Catherine avait du mal à voir les choses avec le même optimisme que son mari, mais il est vrai que son analyse était faussée par le cynisme auquel l'avait habituée son père.

Pendant les jours qui suivirent leur arrivée, Catherine se retrouva souvent seule. Eugène parcourait la ville afin de se renseigner sur le meilleur moyen de gagner la Californie. La jeune femme passait le plus clair de son temps à la terrasse panoramique du Metropolitan à observer les dames bien mises qui déambulaient sur Broadway avec ses salles de spectacle, ses

hôtels et ses boutiques chics.

Un soir, Eugène revint à l'hôtel la mine réjouie. Il expliqua à Catherine que trois voies s'offraient à eux pour gagner la Californie. Après avoir longuement discuté avec des hommes qui paraissaient savoir de quoi il retournait, il en était arrivé à la conclusion que les deux solutions maritimes étaient beaucoup trop dangereuses. La première consistait à faire le tour du continent américain par le sud et à rejoindre l'océan Pacifique par le cap Horn.

— Jamais je ne te ferai courir un tel risque, mon amour, déclara-t-il. Le cap Horn est pire que l'enfer. Les vents et les intempéries y sont tels que trop de bateaux y sont envoyés par le fond.

L'autre voie maritime emmenait les pionniers jusqu'au Panamá, où ils étaient invités à quitter le navire pour traverser le continent à l'endroit où la distance séparant les deux côtes était la plus courte ; ils reprenaient ensuite un autre bateau qui longeait la Californie jusqu'à la Porte d'Or. Mais, en l'occurrence, c'était à terre que les dangers se présentaient. Non seulement le Panamá était infesté de brigands, mais encore le climat y était des plus malsains.

— Là, ce ne sont pas les vents qui ont raison de la résistance des voyageurs. Ce sont les fièvres. Les gens y succombent comme des mouches. Dans ton état, tu ne tiendrais jamais le coup.

Catherine avait en effet annoncé à son mari qu'elle était enceinte, et Eugène avait déjà commencé à échafauder des plans pour l'éducation de cet enfant qui, il en était certain, serait un fils.

— Dans ma famille, tous les premiers-nés sont des fils, affirmait-il, péremptoire.

Avec une pointe de malice, Catherine lui faisait observer que les femmes de sa famille à elle ne donnaient le jour qu'à des filles.

— Et la troisième voie ? s'enquit la jeune femme.

La troisième voie, celle qu'avait retenue Eugène, les entraînerait à travers les terres. Un de ses amis de rencontre lui avait fait lire le rapport de John-Charles Frémont sur

l'exploration des montagnes Rocheuses, publié en 1843. Il en ressortait qu'une telle expédition relevait du voyage d'agrément.

Il convenait toutefois de ne plus perdre de temps, car les chariots partaient d'Indépendance à la mi-avril afin de franchir les cols de la sierra Nevada avant la venue de l'hiver. Et, précisa Eugène, il n'était pas question de se mettre en route sans une sérieuse préparation.

— Dans son *Guide de l'émigrant*, qui fait autorité en la matière, Hastings a le bon goût de préciser tout ce qu'il convient d'emporter dans cette expédition, et tu vas voir que ce n'est pas rien.

Le journaliste fit à son épouse l'inventaire de ce qu'ils devraient se procurer : deux cents livres de farine, cent cinquante de lard, dix de café, vingt de sucre, dix de sel, sans oublier quantité de bœuf desséché, de riz, de haricots secs, de fruits secs, de bicarbonate de soude et de tabac.

Par bonheur, il était possible de se procurer tout cela sur place, ainsi que les véhicules et les animaux de trait. Il exhiba fièrement une brochure distribuée à grande échelle par les bons soins de la ville d'Indépendance, laquelle se faisait fort de répondre aux moindres besoins des émigrants grâce à ses dix-huit ateliers de fabrication de chariots, ses nombreux forgerons et selliers, son stock inépuisable de bœufs, de mulets et de chevaux – sans oublier ses armureries, car il était hors de question de s'aventurer dans des territoires encore habités par les Indiens sans s'être armé en conséquence.

Catherine réfléchit à ce qu'il venait d'énoncer et concéda qu'il avait sûrement raison. Mais elle ne doutait pas qu'Eugène Tourneur songeait avant tout au bien-être de sa femme et de l'enfant à naître. En outre, il ne lui avait jamais donné la moindre raison de douter de la sûreté de son jugement.

Elle s'inquiéta toutefois des risques que leur ferait courir une éventuelle rencontre avec des Indiens. Là encore, Eugène put se montrer rassurant. Les attaques perpétrées par les Peaux-Rouges étaient rares. Tout au plus pouvait-on craindre qu'ils cherchent à voler du bétail, mais, à ce qu'on racontait, ils s'en prenaient surtout aux bêtes que le voyage avait affaiblies et que les pionniers abandonnaient derrière eux.

À moitié rassurée, la jeune femme voulut savoir quelle était cette Porte d'Or qu'avait mentionnée Eugène. Son mari rit et lui assura qu'elle ne devait pas s'attendre à quelque majestueux arc de triomphe recouvert de feuilles d'or ; en fait, cette porte désignait tout simplement le passage naturel entre l'océan Pacifique et la baie de Yerba Buena. Elle ne faisait nullement référence à des champs aurifères. C'était John-Charles Frémont qui avait baptisé le lieu Chrysophylae, ou Porte d'Or, en s'inspirant du port byzantin de Khrusokeras, ou Corne d'Or.

Composé d'une centaine de personnes, le groupe auquel ils furent amenés à se joindre ne comptait guère plus d'une quinzaine de femmes. Certains de ces émigrants étaient de braves pères de famille désireux de fuir une existence trop éprouvante. La plupart partaient en éclaireurs, leur famille devant les rejoindre dès qu'ils seraient établis. Quelques jeunes gens étaient curieux de découvrir les mœurs de ces Indiens qui faisaient couler tellement d'encre ; ils comptaient, en outre, profiter de la traversée des plaines pour s'adonner aux plaisirs de la chasse au bison. Eugène ne tarda pas à sympathiser avec Eddie Wallgreen, un adolescent qui entreprenait ce voyage après avoir lu les romans de Fenimore Cooper et Washington Irving.

Lorsque le convoi s'ébranla, à la mi-avril, Eugène Tourneur en éprouva un vif soulagement. Même s'il ne pouvait se résoudre à l'admettre devant son épouse, depuis son arrivée, il avait eu tout loisir de déchanter quant à la perfection de la République américaine. Il avait eu vent de la grave crise économique qui avait frappé le pays en 1837, entraînant la fermeture des banques et une chute des salaires de 30 à 50 %. Plus de vingt mille chômeurs avaient manifesté à Philadelphie en 1839 et, à New York, deux cent mille personnes s'étaient inquiétées de savoir comment elles réussiraient à passer l'hiver.

Catherine percevait le désarroi de son mari et ce fut elle, en définitive, qui le réconforta. Ainsi qu'il l'avait dit, ils se dirigeaient vers une région où tout restait à accomplir et elle était persuadée qu'Eugène saurait jouer un rôle de premier plan dans son développement.

Eugène se prenait à songer qu'il pourrait remonter un

organe de presse pour défendre les idées qui lui étaient chères, et sa jeune épouse se réjouissait en songeant qu'elle aurait ainsi la chance d'apprendre le métier aux côtés de cet homme qu'elle aimait d'autant plus qu'il se révélait plus fragile qu'elle ne l'avait soupçonné.

L'avenir s'annonçait, selon elle, sous les meilleurs auspices.

Leur expédition elle-même promettait de n'être qu'une partie de plaisir. Leurs compagnons avaient commencé par afficher une certaine défiance à l'égard de ce couple de Français qui voyageaient comme des pachas. Eugène avait en effet installé sa jeune épouse dans un chariot aménagé de telle sorte qu'elle n'eût pas trop à souffrir de l'inconfort du voyage. Mais le journaliste avait bien vite eu raison de la réticence des autres pionniers. Il se montrait d'une telle disponibilité que ses extravagances ne suscitaient plus que des sourires bienveillants.

Lorsqu'ils arrivèrent à Fort Kearny, après avoir traversé les plaines sous un doux soleil de printemps, l'humeur du groupe était des plus joyeuse. Les seuls obstacles rencontrés avaient été de petits cours d'eau dont le passage n'avait posé aucune difficulté majeure.

La deuxième étape, qui devait les mener à Fort Laramie, se révéla nettement plus rude, mais tout à fait supportable. Le soleil de juin avait déjà brûlé l'herbe et la végétation était inexistante. Par bonheur, la vallée était jonchée d'excréments de bisons, lesquels fournissaient un succédané satisfaisant pour pallier l'absence de bois au moment de faire du feu, car si les journées étaient caniculaires, les nuits, elles, devenaient de plus en plus fraîches.

Après quelques heures de repos à Fort Laramie, le voyage se poursuivit dans un pays toujours plus inhospitalier, riche en sources sulfureuses et alcalines, qui précédait la confrontation avec la South Pass, au sommet de laquelle ils arrivèrent à la mi-juillet. Là, les nuits étaient si glaciales que l'eau gelait dans les seaux.

Catherine, dont la grossesse avançait, souffrait de plus en plus, en dépit de la prévenance de son mari, qui maudissait Frémont d'avoir présenté la traversée du continent américain comme un voyage d'agrément. Le soleil était toujours plus

torride, le terrain plus accidenté, et c'est au bord de l'épuisement qu'ils arrivèrent sur les berges de la Mary's River. Or, le pire restait à venir. Des animaux commençaient à mourir à la peine. Par bonheur, les Humboldt Meadows leur offrirent une halte bienvenue où chacun put reprendre des forces et remplir les chariots d'herbe pour nourrir le bétail pendant la traversée du désert qui les mènerait à la Truckee River.

Ce fut aux Truckee Meadows, une nouvelle oasis dans leur progression, qu'Eugène décida que l'état de son épouse ne leur permettait pas de suivre le reste du convoi. Leur guide, Mike Webster, avait annoncé qu'ils se trouvaient sur le point d'affronter leur dernier obstacle avant l'arrivée dans les plaines tant attendues de Californie. Hélas ! cette ultime épreuve était la plus terrible de toutes puisqu'il s'agissait de la sierra Nevada, avec ses neiges éternelles.

Après avoir longuement parlementé avec Mike, qui déconseillait au couple de s'isoler, le journaliste s'obstina dans sa décision. Il refusait d'imposer à sa jeune épouse des tourments qui risquaient non seulement d'avoir des répercussions fâcheuses pour l'enfant à naître, mais encore de s'avérer fatals pour la mère.

Mike finit par se rendre aux raisons du journaliste et, le convoi ayant désormais adopté les Français, tous les hommes décidèrent de mettre leur halte à profit pour construire une maison où leurs amis pourraient attendre la fin de l'hiver.

Catherine fut émerveillée par la vitesse avec laquelle leur habitation provisoire sortait de terre. Il était évident que ces hommes n'en étaient pas à leur coup d'essai. Avant de reprendre la route, ils se donnèrent encore la peine de bâtir une clôture pour les chevaux et un abri pour les bœufs. Puis tout le monde se donna rendez-vous en Californie après avoir échangé de franches accolades.

L'enfant naquit une dizaine de jours après le départ du convoi. C'était un garçon, ainsi que l'avait prédit Eugène. Il avait les cheveux sombres, comme son père, et, à en croire ce dernier, ses yeux pétillaient déjà de malice, comme ceux de sa mère. Même la petite tache de naissance en forme de navire sur son épaule gauche suscitait le ravissement de ses parents.

Catherine avait eu le temps de récupérer assez de forces pour que la naissance se déroulât sans la moindre difficulté. Le journaliste s'était révélé une sage-femme tout à fait honorable. Une fois l'accouchement terminé, il avait avoué que la perspective d'assister son épouse dans un moment aussi délicat l'avait fait hésiter à se séparer du convoi. Les femmes qui voyageaient avec eux auraient été nettement plus compétentes que lui pour remplir ce rôle.

Catherine avait ri.

— Pas un instant je n'ai douté que tu serais à la hauteur. Désormais, je ne veux plus d'autre sage-femme.

Le temps passa et la mère retrouvait tout son allant tandis que l'enfant se développait et offrait beaucoup de joies à ses parents.

Cette nouvelle vie en communion avec la nature convenait parfaitement à Eugène.

— Tu vois ces sommets ? se plaisait-il à répéter en désignant les cols enneigés de la sierra Nevada. Ils me rappellent les Alpes au pied desquelles j'ai vu le jour.

Mais Catherine était née à Paris. C'était une citadine à qui l'animation de la ville commençait à manquer depuis qu'elle avait lu et relu les quelques romans qu'ils avaient emportés dans leurs bagages, ainsi que les récits qui avaient nourri le projet d'Eugène d'une installation en Californie. Heureusement, il y avait Thomas, qui lui était une source continue de ravissement. Elle aimait lui donner son doigt et sentir la petite poigne du nourrisson le serrer avec force.

Debout à la fenêtre, elle regardait en frissonnant la nuit qui venait de prendre possession de la vallée. La silhouette d'un Indien de la tribu des Paiutes, dressé sur son cheval au sommet d'une colline voisine, avait été la dernière vision qui s'était offerte à elle avant que le soleil s'éteigne derrière les pics menaçants.

Elle savait qu'elle n'avait rien à craindre des Paiutes. Depuis leur installation dans la région, ils s'étaient toujours montrés bienveillants à leur égard. Ils leur avaient souvent procuré de petits poissons qui ressemblaient à des sardines ; ils avaient même montré à Eugène comment les pêcher à l'aide d'ingénieux

crochets composés d'un bâtonnet à l'extrémité duquel ils attachaient, presque à angle droit, l'épine dure d'un conifère. Pourtant, ce soir, elle avait l'impression que le danger rôdait tout autour de la maison.

D'un mouvement presque brutal, elle appuya ses poings contre ses yeux. Son être n'était que souffrance, or elle ne parvenait pas à verser la moindre larme. De la peur, de la douleur, c'était encore la fureur qui était la plus forte. Une fureur qui anesthésiait ses glandes lacrymales. Si seulement elle avait pu donner libre cours à ses pleurs...

La journée avait pourtant bien commencé.

Le matin même, elle s'était rendue dans la forêt pour relever des pièges tandis qu'Eugène, qui s'était foulé la cheville la veille en ramassant du bois, s'occupait du petit Thomas. On sentait l'approche du printemps et elle se réjouissait à l'idée que, dans trois semaines au plus tard, ils pourraient reprendre la route.

Tout à sa joie, elle avait perdu la notion du temps. L'après-midi touchait à sa fin quand un coup de feu l'avait arrachée à sa rêverie. Elle avait souri. Eugène devait s'inquiéter de son absence prolongée. Elle avait chargé les trois lièvres piégés sur son épaule en songeant au repas qu'elle allait préparer à son homme adoré.

Mais dès qu'elle eut poussé la porte de la cabane, elle avait compris qu'il n'était plus question pour elle de cuisiner. Subitement, une colère dont elle ne se serait jamais crue capable lui fit perdre tout sens commun.

N'y tenant plus, elle fit le tour de la table sur laquelle elle jeta l'éperon argenté et alla se planter en face d'Eugène.

— Tu avais juré de nous protéger, Thomas et moi ! hurla-t-elle. Tu nous avais promis une existence heureuse. Tu disais que jamais nous ne nous quitterions. Je t'ai fait confiance. Tu nous as trahis !

Incapable de maîtriser plus longtemps ses nerfs, elle gifla son mari toujours impassible. Sous la violence du choc, la tête du journaliste roula sur son épaule droite, où elle demeura comme figée. La rigidité cadavérique commençait à faire son œuvre.

Submergée enfin par les larmes, Catherine se jeta aux pieds

d'Eugène et lui enserra les genoux de ses bras.

— Oh ! pardon, mon amour. Pardon ! sanglota-t-elle. Je perds la tête. Pardonne-moi, mon chéri. Pardonne-moi.

Le sang qui avait coulé de la poitrine d'Eugène rendait poisseux les cheveux de la jeune femme, mais elle n'y prêtait pas attention. Elle se redressa et s'avança vers le berceau vide. Quel être avait pu se montrer assez cruel pour tuer un homme et enlever un nourrisson ?

Le visage maculé par le sang, elle revint vers la table et s'empara à nouveau de l'éperon. Une lueur farouche s'alluma dans son regard. Elle avait cru, dans un premier temps, que les Indiens étaient responsables du drame. Tant de récits terrifiants couraient sur leur compte ! Mais les Indiens ne portaient pas d'éperons.

C'était donc le meurtrier qui l'avait perdu.

Dans l'enclos, elle avait noté la disparition d'un cheval et de deux bœufs. Peut-être aurait-elle dû se lancer à la poursuite du ravisseur de son enfant. Mais quelle direction prendre ? Elle était bien incapable de suivre une piste. Et même si elle avait réussi à rattraper l'homme à l'éperon d'argent, qu'aurait-elle pu faire ?

Si ce salaud devait la tuer à son tour, que deviendrait Thomas ? Non, elle ne pouvait risquer de mourir elle aussi. Même si elle n'aspirait, pour l'heure, qu'à la mort, elle devait se forcer à vivre ! Elle referma sa main sur l'éperon dont les pointes pénétrèrent à nouveau sa chair mais, cette fois, elle ne le laissa pas tomber.

D'une brusque volte-face, elle revint vers Eugène :

— Mon amour, je jure de te venger et de retrouver notre enfant.

2

JOHN SUTTER était, somme toute, un homme heureux. À quarante-quatre ans, lorsqu'il lui arrivait de parcourir à cheval l'immensité de ses terres, il se prenait à songer que Dieu avait été bon avec lui. Cela dit, il avait su forcer sa chance alors que tout le monde le donnait pour un perdant-né. Ses jours, en effet, n'avaient pas toujours été roses. Né en 1803, à Kandern, à quelques kilomètres de Baden, de parents suisses, il avait commencé sa vie professionnelle comme apprenti dans une imprimerie. Très vite, il avait compris que son avenir ne se situait pas là. Il avait de beaucoup plus nobles ambitions.

À trente et un ans, cependant, il n'avait pas été loin de partager l'opinion que les gens se faisaient de lui. Sa femme Annette n'était pas la dernière à lui rappeler qu'il était un raté. Il faut dire qu'elle avait bien réussi, elle ! Tout au moins sur le plan de la maternité. Quatre enfants en huit ans, voilà qui n'avait pas contribué à stabiliser une situation financière déjà précaire.

Le jour où ses propres associés s'étaient laissés aller à le rouler dans la farine et où il avait compris que les portes de la prison s'ouvraient devant lui, il avait décidé que le moment était venu de donner une nouvelle orientation à sa vie. Il avait donc confié sa femme et ses enfants à son frère et s'était embarqué pour l'Amérique. Là-bas, avec toutes les idées qui germaient en permanence dans son esprit, il serait en mesure de réaliser son rêve : établir un empire agricole dans cet Ouest lointain où ses créanciers ne s'aventureraient jamais pour venir lui réclamer leur dû.

Et il avait réussi !

À vrai dire, ses premières expériences n'avaient guère été concluantes. Commerçant et aubergiste quelque part dans le

Missouri, sur la piste de Santa Fe, il avait vite compris qu'il se fourvoyait. On ne bâtit pas un empire en donnant le gîte et le couvert à des gens qui, pour la plupart, fuient la misère. Non, il lui fallait pousser toujours plus à l'ouest. Seulement, la ligne droite n'étant pas forcément le chemin le plus simple entre deux points, il se rendit d'abord à Saint Louis ; de là, il se lança sur la piste de l'Oregon en compagnie d'une bande de trappeurs qui se révélèrent de bien tristes sires, portés sur des modes d'enrichissement rapides qui faisaient peu de cas de la légalité comme de la vie d'autrui. Il arriva pourtant à sa destination suivante sans s'être fait égorger ni détrousser. De toute évidence, la chance s'était mise à tourner.

Incapable de trouver un navire en partance pour la baie de Yerba Buena, qu'il s'était fixée comme terme de son voyage, il embarqua sur le *Columbia*, lequel mettait voile vers les îles Sandwich. De Honolulu, il gagna la colonie russe de Sitka, en Alaska, pour ensuite redescendre vers le sud et arriver à Yerba Buena le 1^{er} juillet 1839 – un jour à marquer d'une pierre blanche.

Après avoir affrété une goélette, l'*Isabella*, et deux petits navires, il remonta la Sacramento River jusqu'à son confluent avec l'American River. Séduit par l'endroit, il décida d'y établir son campement. Avec l'aide d'Indiens, il réussit à faire construire un bâtiment en adobe. Cela ne ressemblait pas encore à un empire, mais les fondements en étaient posés.

La Californie était encore territoire mexicain en ce temps-là. Pour y obtenir une concession de terres, il convenait d'être citoyen mexicain ou d'épouser une Mexicaine. Cette seconde solution n'était pas envisageable, sous peine de se retrouver bigame, aussi John Sutter sollicita-t-il la nationalité mexicaine. Il l'obtint le 19 août 1840 et, le 18 juin 1841, il se vit décerner par le gouverneur Alvarado un titre de propriété pour un territoire de près de 20 000 hectares qu'il baptisa Rancho Nueva Helvetia.

La Nouvelle-Helvétie venait de voir le jour.

Sa bonne fortune aurait fait bien des envieux si John n'avait été un être aussi bienveillant. Cultivé, toujours impeccablement vêtu, parlant plusieurs langues, il entretenait une

correspondance suivie avec de nombreux personnages éminents. Tout voyageur était sûr de trouver chez lui le gîte et le couvert dans une ambiance chaleureuse, et nul ne repartait sans avoir reçu de son hôte d'amples provisions pour la suite de son périple.

Ainsi, chacun se plaisait à l'écouter évoquer avec brio les exploits militaires du brave capitaine Sutter, qui s'était distingué lorsque les troupes autrichiennes avaient marché sur la Suisse.

Si sa gloire passée relevait de l'imaginaire, celui que tous considéraient désormais comme le héros de la Frontière (limite des terres colonisées) rêvait de bâtir, sur son territoire, une forteresse qui mettrait ses commensaux à l'abri de tout danger. Là encore, il réussit à faire de son rêve une réalité avec l'érection de Fort Sutter. Gratifié par le gouvernement mexicain du titre d'alcade du district nord, l'ancien apprenti imprimeur employait plus de mille personnes, Indiens et Blancs – cultivateurs, charpentiers, forgerons, ainsi qu'un médecin à demeure. Il possédait plus de trente mille têtes de bétail, une distillerie – dont le *pisco*, sorte de brandy clair, devait acquérir une solide réputation –, une tannerie, une forge, une scierie ainsi qu'un commerce de fourrures.

En réalité, sa fortune était plus virtuelle que réelle, car ses rêves de grandeur rendaient son empire aussi fragile qu'un château de cartes. Comment s'en serait-il soucié ? Sa bonne réputation lui valait d'obtenir des crédits aussi sûrement que les crues suivaient les premières pluies de printemps.

Lorsqu'en 1844 les relations se tendirent entre le Mexique et les États-Unis, le gouverneur Manuel Micheltorena confia à Sutter, citoyen mexicain, la direction de la milice de Sacramento. Ainsi, ce n'était pas en vain que l'alcade avait fait construire Fort Sutter et que, tous les jours, il avait fait parader sa petite armée en lançant ses ordres dans toutes les langues qu'il maîtrisait. Composées d'Indiens, de Canaques et de montagnards vêtus d'uniformes russes de seconde main, les troupes de Sutter représentaient la plus importante force armée qu'ait connue la Californie depuis plus de trois cents ans.

Hélas ! les choses ne sont jamais aussi simples qu'on se

prend à l'espérer. Juan Alvarado, l'ancien gouverneur qui avait concédé ses titres de propriété au capitaine Sutter, se rebella contre Micheltorena et le gouvernement mexicain ; avec ses partisans, il revendiqua l'indépendance de la Californie. Bien qu'il eût affiché son soutien aux forces loyalistes, d'aucuns se mirent à soupçonner Sutter de vouloir mettre son armée au service d'ambitions personnelles qui le pousseraient, tôt ou tard, à revendiquer la Californie pour lui-même.

La guerre civile qui venait de se déclencher fut sans conteste le conflit le plus granguignolesque de l'histoire. Les deux armées en présence prenaient soin de s'éviter afin de n'avoir pas à répandre le sang de frères ou de cousins. Quand une confrontation s'avérait inévitable, les soldats des deux camps s'appliquaient à décharger leurs armes très au-dessus de la tête de leurs adversaires. Pour ces hauts faits, Sutter hérita du titre de colonel, ce qui lui permit de parader fièrement à la tête d'une escorte de cavaliers.

« Fièrement » est sans doute un terme excessif, car le colonel Sutter était le plus souvent accompagné par le gouverneur Micheltorena lui-même. Or, celui-ci souffrait de douloureuses hémorroïdes de sorte que, caracolant sur son destrier, il offrait un spectacle tout à la fois pitoyable et ridicule, bien dans l'esprit de cette guerre.

Défait par les troupes d'Alvarado, Sutter s'empressa de jurer fidélité au nouveau gouvernement ; cet acte de bravoure lui valut d'être nommé commandant en chef et magistrat du district nord.

Hélas ! le vent de l'histoire n'en avait pas fini de souffler sur cette région, décidément fort troublée. Les Américains profitèrent de la division des Mexicains pour tenter de s'approprier la Californie à moindres frais. Et ils y réussirent ! John Sutter fut donc amené à modifier une nouvelle fois son allégeance en prenant position pour les nouveaux maîtres du pays. Cela ne lui coûta guère, car ses sympathies profondes l'avaient toujours porté vers les Américains. Cette vérité ne dut pas leur paraître aussi évidente qu'à lui-même, car ils lui retirèrent toute autorité sur son fort, qu'ils se permirent même de rebaptiser Fort Sacramento.

Mais si rien n'est jamais acquis, rien n'est non plus définitivement perdu pour qui a de la suite dans les idées. John Sutter redevint donc le maître incontesté de sa chère Nouvelle-Helvétie dès qu'eut pris fin le conflit opposant les États-Unis au Mexique. En dépit de ses demandes pressantes, le gouvernement américain n'accepta jamais de lui rembourser ses frais de guerre ; en revanche, il se fit un devoir de le nommer agent officiel auprès des Indiens.

Ainsi, tandis qu'il parcourait son empire, John Sutter s'efforçait d'oublier ses revers pour ne conserver en mémoire que cette vérité : il avait – presque – réalisé son rêve de bâtir un empire agricole dans le Nouveau Monde.

En de tels moments, il lui arrivait de se demander si l'heure n'était pas venue d'écrire à son frère pour lui demander de mettre sa femme et ses enfants dans un navire en partance pour l'Amérique. Mais toujours lui revenaient à l'esprit la morgue et l'aigreur de sa chère Annette. Il entendait à nouveau ses reproches incessants et ses sempiternelles crises de nerfs. Il poussait donc un profond soupir et concluait qu'il était préférable de remettre à plus tard la rédaction d'une missive aussi lourde de conséquences.

C'est au retour d'une de ses expéditions sur ses terres que John Sutter allait faire la connaissance d'un nouveau venu dans la région : Frank Bartleby.

3

DÈS l'instant où John Sutter posa les yeux sur Frank Bartleby, il sut qu'il avait affaire à un homme taillé dans le même bois que lui. En dépit de vêtements passablement fatigués, le maintien du nouvel arrivant trahissait l'homme de qualité. Sutter ne fut nullement surpris d'apprendre que Bartleby était né en Angleterre et qu'il avait fait ses études à Eton avant d'embrasser la carrière d'avocat. À vrai dire, il aurait juré que cet Anglais avait essuyé autant de revers que lui, sinon plus. Mais sous les cendres de l'abattement couvaient encore les braises d'un feu puissant. Ce Bartleby, de toute évidence, n'était pas prêt à renoncer.

C'est devant un verre de *pisco* que l'Anglais lui raconta son histoire. Il avait quitté son île parce qu'il se faisait une idée de la justice très différente de celle qu'appliquaient les tribunaux de son pays. Sa femme, Emily, n'avait été que trop heureuse de l'accompagner dans son grand périple. Elle avait les bronches fragiles et se réjouissait de quitter les brumes de Londres pour le soleil de cette Californie qu'on disait si réconfortant.

Bien sûr, ni l'un ni l'autre n'avaient anticipé ce qui les attendait au cours de la traversée de ce pays aux paysages somptueux mais impitoyables. Sutter eut beau insister, il ne réussit pas à en apprendre beaucoup plus sur les conditions dans lesquelles s'était accompli le voyage de son invité.

Pendant un long moment, les deux hommes restèrent silencieux, à fumer et à siroter le brandy dont le maître des lieux était aussi fier que de son étalon, et qu'il consommait sans modération depuis ses déboires avec les Américains.

Au terme de ce long silence, Frank Bartleby murmura :

— Le voyage nous a donné de délicieux jumeaux, mais il nous a pris un fils. Quant à Emily...

Il s'était exprimé d'un ton si bas et d'une voix si faible que Sutter mit un moment avant de réaliser qu'il avait parlé.

Avec toute la délicatesse dont il était capable, le Suisse lui demanda s'il pouvait l'aider de quelque manière que ce soit. Bartleby se leva et alla regarder par la fenêtre qui ouvrait sur la cour intérieure du fort. Il observa un homme qui traversait la cour sur une charrette chargée de provisions et tirée par deux alezans aux flancs faméliques. Il le désigna à son hôte sans prononcer un mot.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, dit Sutter en se méprenant sur l'intention de son invité, allez voir Samuel Brannan. Il tient une boutique où vous trouverez tout ce qu'il vous faudra.

Bartleby ne sortant toujours pas de son mutisme, Sutter poursuivit :

— Un sacré gaillard, ce Brannan. Il est arrivé à Yerba Buena en juillet 1846, sur le *Brooklyn*, avec plus de deux cents mormons. Ses coreligionnaires et lui avaient quitté New York, où leurs croyances leur attiraient pas mal d'ennuis. Ils espéraient trouver en Californie un endroit à l'abri du puritanisme américain. Vous l'ignorez sans doute, mais les mormons sont partisans de la polygamie.

Sa remarque ne produisant pas l'effet escompté, il reprit :

— Ils n'ont pas eu de chance. Quand ils sont arrivés, la guerre avec le Mexique venait de s'achever et le drapeau étoilé flottait sur le *presidio*¹. Il paraît qu'en l'apercevant, Brannan se serait exclamé : « Encore ce putain de drapeau ! »

Sutter rit à nouveau. Bartleby n'avait pas quitté des yeux l'homme qui avait arrêté sa charrette pour discuter avec deux fermiers aux habits couverts de poussière.

— Mais, comme je vous l'ai dit, c'est un sacré gaillard, ce Brannan, poursuivit Sutter. Il a fort bien réussi à s'adapter à la situation. Je lui ai permis d'ouvrir une boutique dans l'enceinte du fort, et nous lui devons le premier journal publié dans la région. Vous ne pourrez pas manquer de le lire, à l'occasion : le

¹ Caserne construite en 1776 par les Espagnols pour protéger la mission des pères franciscains.

California Star.

— Ainsi, ils s'en sont sortis, murmura Bartleby.

Sutter ne comprit pas tout de suite ce qu'il voulait dire. Il croyait que son visiteur parlait des mormons, mais en suivant son regard, il réalisa qu'il s'intéressait en réalité aux trois hommes qui discutaient dans la cour. Il n'avait probablement même pas entendu ce que son hôte venait de lui raconter au sujet de Brannan.

— Oh ! dit le Suisse. Ils faisaient partie de l'expédition Donner. Bon sang, ils en ont bavé, les malheureux ! Ils se sont égarés dans la sierra Nevada et l'hiver les a surpris alors qu'il ne leur restait quasiment plus de provisions. Ils ont vécu un de ces enfers ! Près de la moitié sont morts. Dès qu'on a eu connaissance de leur situation, on a envoyé des équipes de secours. Ils n'étaient pas beaux à voir quand on les a retrouvés. Le froid, la faim, la peur...

Bartleby détacha son regard des trois hommes et pivota pour se retrouver face à son hôte. Son mouvement n'avait pas été brusque, mais Sutter recula instinctivement d'un pas. Les yeux de l'Anglais brûlaient d'une telle flamme qu'il s'attendait à un éclat de sa part ; pourtant, même s'il y avait une rage incontrôlée dans le regard de Bartleby, ce fut d'une voix parfaitement mesurée qu'il s'exprima :

— La faim, le froid, la peur... non, John, ce n'est pas cela, l'enfer. Croyez-moi !

Sutter fronça les sourcils. Il ouvrit la bouche, mais pas un son n'en sortit. Il se frappa le front avant de réussir à demander :

— Bon sang, Frank, vous en étiez ! C'est ça, n'est-ce pas ?

Bartleby revint vers la fenêtre.

— Est-ce que Ben Cartwright est au nombre des survivants ?

— Non, répondit Sutter en baissant la tête. Je regrette, Frank. C'était un de vos...

Il n'eut pas l'occasion d'ajouter « amis ». Bartleby l'interrompit et déclara avec un calme imperturbable :

— Bien, cela m'évitera d'avoir à le tuer.

Sutter but une large rasade de *pisco*. Il connaissait les histoires qui couraient sur les membres de l'expédition. Privés

de provisions et incapables de se procurer la moindre nourriture, certains avaient été amenés à manger les cadavres de leurs compagnons décédés. Il avait beau avoir entendu cette histoire de la bouche même de plusieurs survivants, le Suisse ne s'était jamais tout à fait résolu à y prêter foi. Pour la première fois, il songea que ces récits, si épouvantables qu'ils fussent, correspondaient bel et bien à la réalité.

— Mais comment se fait-il que les équipes de secours ne vous aient pas trouvés, vous et les vôtres ? demanda-t-il. Comment se fait-il que vous n'arriviez que maintenant ?

Bartleby quitta la fenêtre et retourna s'installer dans son fauteuil. Il était redevenu un parfait gentleman. De toute évidence, la mort de Ben Cartwright le soulageait d'un terrible poids.

— À un moment, j'ai jugé utile d'emmener les miens loin du groupe. Nous avons profité de la nuit et Salvador, un Indien qui nous servait de guide, a accepté de se joindre à nous. J'avais surpris deux de nos compagnons qui parlaient de le tuer pour se procurer de quoi manger. Ce n'était qu'un Indien, n'est-ce pas ? Guère plus qu'un animal ! Je ne pouvais pas laisser s'accomplir une telle abomination. J'ignore si Salvador avait eu connaissance du sort que ces types lui réservaient, mais depuis cette nuit, il nous est entièrement dévoué. Je me suis souvent félicité de l'avoir emmené. Sans Salvador, nous ne nous en serions jamais sortis.

— Mais où sont donc les vôtres, Frank ? demanda le Suisse. Ils ont peut-être besoin de soins ou...

— Tout va bien pour nous, désormais, le coupa Bartleby. Nous avons installé notre campement à quelques lieues d'ici.

Il marqua un temps avant d'ajouter :

— Il fallait que je vienne d'abord seul... en éclaireur.

Sutter invita Bartleby à partager son repas, ce que l'Anglais accepta avec beaucoup de civilité. Tout en mangeant, le Suisse lui raconta sa vie. Il y avait quelque chose dans la personne de Bartleby qui incitait à se confier sans fard. Sutter lui épargna donc ses fables habituelles.

— Assez parlé de moi ! conclut Sutter. Qu'est-ce qui vous amène dans la région, Frank ? Les bons juristes sont les

bienvenus ici.

L'Anglais fit la moue. Il n'avait pas envie de renouer avec le barreau. En fait, il caressait des rêves de gentleman-farmer. Il demanda à son hôte s'il lui serait possible d'acheter de bonnes terres où pratiquer l'élevage.

— Je connais assez bien les chevaux, précisa-t-il. Ma famille possédait une belle écurie dans notre propriété du Devon, et j'aimais m'occuper des bêtes pendant mes vacances. Or, il y a de très beaux troupeaux par ici.

Sutter déclara qu'il comprenait tout à fait le désir de son invité. Lui-même avait eu à cœur de posséder son ranch dès son arrivée dans la baie de Yerba Buena, mais c'était l'agriculture qui l'intéressait, pas l'élevage. Bartleby avait donc frappé à la bonne porte.

Bartleby le remercia pour son accueil et sa bienveillance. Puis il annonça qu'il était grand temps pour lui d'aller retrouver les siens s'il voulait arriver au campement avant la nuit.

SUR le chemin du retour, Bartleby chevauchait le cœur plus léger qu'à l'aller. Il n'aurait pas à tuer Ben Cartwright. La sierra Nevada s'en était chargée pour lui. En réalité, il n'avait rien d'un tueur, mais il n'aurait jamais supporté de devoir côtoyer ce monstre. Il n'aurait jamais eu l'esprit en paix aussi longtemps que Cartwright aurait respiré le même air que lui.

Le soleil était sur le point de se coucher quand il aperçut le chariot bâché où l'attendaient Emily et les jumeaux. Salvador avait allumé un feu et préparé du café.

Bartleby grimpa dans le chariot. Emily berçait les jumeaux sur ses seins. Elle posa un doigt sur ses lèvres quand elle vit son mari et lui fit signe que les petits dormaient. Il s'approcha et posa un baiser sur le front de la jeune femme, puis il prit les nourrissons et alla les coucher dans leurs berceaux improvisés.

— Salvador nous prépare un repas, dit-il en prenant soin de parler à voix basse. J'ai ramené des provisions du fort. Tu devrais profiter que George et Virginia dorment pour venir manger avec nous.

Emily sourit et, faisant voler ses longs cheveux blonds autour de son visage, elle répondit en appuyant un doigt sur ses lèvres :

— Salvador n'est pas là. Il est parti à la recherche de Gregory. Le pauvre chéri, il a dû, une fois encore, s'éloigner plus que de raison en jouant, et il se sera égaré. Je l'ai entendu pleurer et m'appeler. Mais ne t'en fais pas, Salvador ne devrait pas tarder à le ramener.

Frank sentit ses yeux se gonfler de larmes et fit un effort pour les refouler. Il ne trouvait plus l'énergie de rappeler à sa femme que Gregory était mort depuis plusieurs mois. Il ne supportait plus le regard qu'Emily posait sur lui dans ces moments-là. Comme si elle insinuait qu'il était cruel d'inventer pareil mensonge.

Il ne lui en voulait pas. Lui aussi entendait parfois l'enfant pleurer au milieu de la nuit, mais à la différence d'Emily, il avait parfaitement conscience qu'il ne s'agissait que d'un mauvais tour que lui jouait son imagination. Il lui arrivait d'envier sa femme qui s'était créé un monde dans lequel Gregory n'avait pas cessé de vivre. Un monde dans lequel il aurait éternellement deux ans et les joues roses.

Jamais Emily ne reverrait dans la neige rouge le petit corps déchiqueté de leur fils aîné. Dans l'univers où elle avait dérivé, les enfants riaient, pleuraient, il leur arrivait même de s'égarer, mais en aucun cas ils ne mouraient. Frank Bartleby s'approcha d'Emily.

— Allons, chérie, viens manger. Gregory ne pleure plus. Salvador a dû le coucher.

La jeune femme leva les yeux vers son mari. Depuis que son esprit s'était égaré, elle était plus belle que jamais.

4

UNE femme seule était une denrée rare à Fort Sutter. Quand l'une d'elles venait à s'aventurer dans la rue, on voyait aussitôt un groupe d'hommes se précipiter pour lui porter ses paquets ou son ombrelle, lui ouvrir le chemin ou lui proposer quelque service. Or, en cet après-midi du printemps de 1848, l'arrivée d'une nouvelle venue dans l'enceinte de Fort Sutter passa quasiment inaperçue. La jeune femme avait pourtant de quoi éveiller la curiosité de ces aventuriers qui, pour en avoir vu de toutes les couleurs au cours de leur périple vers la Californie, n'avaient pas dû assister souvent à semblable spectacle.

Elle portait des vêtements d'homme trop grands pour elle et, lui barrant la poitrine en diagonale, une cartouchière qui se terminait par un étui d'où dépassait la crosse d'un colt Dragoon. Son accoutrement ne suffisait pourtant pas à expliquer l'indifférence qui accompagna son arrivée, car sur ses épaules flottait une magnifique chevelure auburn qui ne laissait aucun doute sur sa qualité de femme. Et si un seul de ces hommes lui avait accordé la plus petite attention, il aurait constaté que, sous ses vêtements d'homme, la nouvelle venue était sans conteste la plus belle femme à l'ouest des Rocheuses.

Elle montait un hongre dont la robe isabelle se confondait avec le sable du désert que la sueur avait collé à ses flancs ; au pommeau de sa selle était attachée une longe à l'extrémité de laquelle peinaient deux mulets lourdement chargés. Lorsqu'elle mit pied à terre, elle repoussa son chapeau et s'essuya le front.

La cour du fort était en proie à une frénésie indescriptible. Des hommes sortaient de la boutique de Samuel Brannan, une simple cabane en planches, encombrée d'un matériel hétéroclite dont la jeune femme ne réussissait pas à deviner à quoi il pourrait bien leur servir, puis s'empressaient de charger leur

bric-à-brac dans des chariots trop petits pour tout contenir.

Un adolescent observait la scène avec une expression effondrée. Écœuré, il se détourna et aperçut la jeune femme.

— Catherine ? s'exclama-t-il en fronçant les sourcils.

Il lui semblait reconnaître la nouvelle venue, mais il émanait de sa personne quelque chose d'indéfinissable qui cadrerait mal avec la jeune femme dont il gardait le souvenir.

— Catherine Tourneur ? précisa-t-il devant l'expression de surprise de la jeune femme à qui, de toute évidence, le visage de l'adolescent n'évoquait rien.

Il crut s'être mépris, quand elle se décida à hocher la tête.

— Eddie Wallgreen ! reprit l'adolescent. Nous avons voyagé ensemble. Vous êtes restée avec votre mari aux Truckee Meadows...

Catherine Tourneur se remémora alors l'adolescent qui s'était lancé dans la traversée des plaines après avoir lu trop de romans de Cooper et d'Irving.

— Vous attendiez un heureux événement, ajouta-t-il. Comment vont Eugène et l'enfant ?

L'épithète « heureux » donna le vertige à la jeune femme, qui dut s'appuyer aux fontes de son cheval pour ne pas perdre l'équilibre. Wallgreen s'avança pour lui offrir son bras, mais elle lui fit signe que tout allait bien. En quelques mots sobres, prononcés d'une voix blanche, elle lui raconta comment son existence avait basculé vers l'horreur dans la maison des Meadows. L'adolescent lui demanda si elle avait l'intention de rentrer en France.

— Jamais ! s'exclama-t-elle. Je dois retrouver l'enfant de salaud qui a tué mon mari, lui faire la peau et lui reprendre mon bébé.

Eddie Wallgreen fut décontenancé autant par l'espèce de détermination qui possédait Catherine Tourneur que par son langage qui, il en était sûr, aurait choqué la personne qu'il avait connue quelques mois plus tôt. Il lui demanda ce qu'elle comptait faire. Ce fut avec une espèce de rage contenue qu'elle lui répondit :

— Yerba Buena ! C'est là qu'Eugène voulait vivre, c'est là que je m'installerai.

Le jeune homme fit la moue. Yerba Buena n'était vraiment pas un lieu qui offrait des possibilités d'avenir. La ville, si tant est qu'on pût qualifier de la sorte un ramassis de tentes et de constructions en bois, se vidait chaque jour un peu plus.

— Bientôt, ce ne sera plus qu'une ville fantôme.

Catherine haussa les épaules.

— Alors, c'est l'endroit qu'il me faut, déclara-t-elle. Voilà plusieurs mois que je vis avec des fantômes pour seuls compagnons.

Il ne put s'empêcher de faire la grimace.

— Mais où sont passés vos rêves, Eddie ? Les romans de Fenimore Cooper ne vous font donc plus rêver ?

— Malheureusement, la réalité que j'ai trouvée ici est sans rapport avec celle que j'avais imaginée. L'or est en train de tout corrompre.

— L'or ? interrogea-t-elle en songeant aux propos d'Eugène quand elle l'avait interrogé sur cette Porte d'Or qu'il avait prétendue sans rapport avec de quelconques gisements aurifères.

— C'est vrai, dit Eddie, vous ne pouvez pas savoir.

Puis, tendant la main en direction d'un homme en uniforme d'officier supérieur de l'armée russe, il ajouta :

— Tenez, voici John Sutter ! C'est l'homme qu'il vous faut, si vous désirez vraiment vous installer dans la région.

Catherine regarda l'énergumène à moustaches qui traversait la cour en affichant une expression accablée. Il était ridicule sous le panache emplumé qui s'agitait au sommet de son chapeau noir. Pourtant, il paraissait si désarmé qu'il émut la jeune Française.

— Je ne sais pas si le moment est vraiment bien choisi, observa-t-elle.

L'adolescent haussa les épaules.

— Ça le distraira de ses soucis, répondit-il. C'est un homme affable, toujours disposé à rendre service aux nouveaux arrivants.

Catherine n'eut pas l'occasion d'ajouter quoi que ce soit ; Eddie Wallgreen héla John Sutter d'une manière qui lui parut cavalière.

— Je voulais vous présenter Catherine Tourneur, monsieur Sutter, dit Wallgreen. Nous avons parcouru une partie de la route ensemble. De Providence jusqu'aux Truckee Meadows.

Le Suisse dévisagea la jeune femme, dont l'accoutrement et les manières le laissèrent perplexe. Elle avait une façon de s'accrocher à la crosse de son colt qui l'inquiétait presque. Il n'en demeurait pas moins qu'elle était fort jolie avec ses grands yeux noisette, ses lèvres charnues, ses oreilles finement ourlées et la masse ample de ses cheveux auburn qui lui descendaient jusqu'au milieu du dos. Il se fit la réflexion qu'elle était bien jeune pour voyager seule. Pourtant, quelque chose dans le regard de cette « gamine » fit courir un frisson le long de son épine dorsale.

— Ne me dites pas que, vous aussi, vous êtes gagnée par la fièvre de l'or ! lança-t-il sans aménité.

Elle fronça les sourcils.

— Je croyais qu'il n'y avait pas d'or dans la région, observa-t-elle. De toute façon, l'or ne m'intéresse pas. Avant toute chose, je dois trouver à me loger à Yerba Buena.

Sutter, qui était toujours aussi bavard et intarissable sur sa nouvelle patrie, sourit.

— Vous savez, les gens viennent ici avec des projets plein la tête, mais ils sont vite gagnés par la fièvre de l'or, qu'ils partent dans les montagnes ou qu'ils restent à San Francisco. Oui, depuis le 17 janvier 1847, Yerba Buena a été rebaptisée. Parmi la trentaine de charpentiers qui vivent là, quatorze étaient avocats, médecins, libraires ou pasteurs avant d'arriver ici, mais l'or...

Sutter lui expliqua aussi que la spéculation sur les terrains atteignait des proportions qui frisaient la démence. L'extension de la ville vers l'intérieur des terres étant compliquée par la présence de nombreuses collines, les gens parlaient déjà de combler une partie de la baie afin de gagner des territoires nouveaux.

Mais, pour l'instant, les briques se vendant au prix de un dollar l'unité, plus de trois mille personnes vivaient encore sous la tente, où elles avaient à subir les attaques d'armées de puces, de poux et de rats. Malgré la présence de rares sources, elles devaient le plus souvent se contenter de boire l'eau de puits pas

assez profonds pour assurer une ressource vraiment potable. En outre, il n'existait aucun système sanitaire, aussi presque tous les campeurs étaient-ils atteints de dysenterie.

Malgré ces inconvénients, Sutter ne partageait pas les craintes d'Eddie de voir San Francisco se transformer en ville fantôme.

— Elle va, au contraire, prendre une extension de plus en plus grande.

John Sutter voulut ensuite savoir ce qui amenait la jeune Française dans une région aussi peu accueillante pour les personnes du beau sexe. Catherine lui raconta son histoire depuis sa rencontre avec Eugène. Évoquer son défunt mari lui était tout à la fois doux et douloureux. Elle conclut sur la fin de son périple, effectué sous la conduite d'un Indien paiute.

— Aujourd'hui, je suis bien décidée à poursuivre seule le rêve de mon époux. M'établir à... San Francisco. Ensuite, je veux mettre la main sur le meurtrier de mon mari et retrouver l'enfant que ce salaud m'a volé.

Sa voix se brisa mais la flamme de ses yeux ne vacilla pas le moins du monde. Sutter resta un long moment sans prononcer un mot. Il était convaincu que cette « gamine ». ne voulait pas seulement retrouver l'assassin de son mari. Elle était décidée à lui faire la peau. Il finit par déclarer :

— Je crois que nous devrions avoir une longue discussion, vous et moi, madame Tourneur. Si l'homme qui a tué votre mari et enlevé votre enfant est parmi nous, je vous promets qu'il ne nous échappera pas bien longtemps. Lorsque nous l'aurons trouvé, il passera en jugement, et croyez-moi, la justice n'est pas tendre dans notre pays avec ce genre de criminels.

Après un silence qui visait à ménager son effet, Sutter ajouta :

— Et bientôt, nous vous rendrons votre enfant, soyez-en sûre.

Il y avait une telle assurance dans les paroles et dans le ton de cet homme au chapeau ridicule que Catherine sentit brusquement se dissiper toute la tension qu'elle contenait depuis le soir où elle avait retrouvé son mari mort et le berceau vide. Seulement, c'était précisément cette tension qui lui avait

permis de tenir jusqu'à ce jour. Avec sa dissipation, ce fut comme si toute son énergie s'échappait de son corps par chacun de ses pores. L'air lui manqua subitement et si Eddie Wallgreen ne s'était pas précipité, elle serait tombée sur le sol.

Elle tourna son regard vers le jeune homme, voulut esquisser un sourire pour le remercier, mais ses muscles ne lui obéissaient déjà plus. Catherine Tourneur venait de sombrer dans l'inconscience.

5

SAN FRANCISCO ne méritait pas encore le nom de ville, en ce milieu du XIX^e siècle ; tout au plus pouvait-on parler de village. Les premiers habitants de la région avaient la peau sombre et vivaient nus comme au jour de leur naissance. Quand le froid devenait trop vif, ils s'enduisaient la peau de boue. Les Ohlones et les Miwoks étaient des êtres pacifiques à qui la danse et le chant procuraient de grands bonheurs. Vivant pour l'essentiel de pêche, de chasse, de cueillette, ils n'imposaient pas à leurs adolescents les rites de passage sanglants des tribus guerrières des Plaines.

La première fois qu'ils eurent l'occasion de voir un Européen, ce fut en 1579, lorsque Francis Drake découvrit le site. Plus de cent cinquante ans allaient encore s'écouler avant que de nouveaux Visages pâles ne songent à s'installer auprès d'eux. Ceux-là seraient russes. En 1741, l'équipage du *Vitus Bering* découvrait dans les eaux de la baie des loutres de mer en grande quantité ; la vente de leurs fourrures en Chine s'avérant des plus rentable, ces commerçants établirent leur campement dans ce lieu que le navigateur anglais avait baptisé Nova Albion.

Les Espagnols installés au Mexique voyaient d'un mauvais œil la progression des Russes vers le sud, aussi décidèrent-ils d'occuper le territoire à partir de 1769. Ce fut par voie de terre que Gaspard de Portola arriva dans la baie avec ses troupes. Les pères franciscains qui l'accompagnaient dans son expédition choisirent de s'y installer, avec la ferme intention de convertir les peuplades d'Indiens indécents auxquels il devenait urgent d'enseigner la nécessité de couvrir leur arrogante nudité. Les religieux s'empressèrent de bâtir une mission dédiée à saint François d'Assise. Soucieux d'assurer leur protection, Gaspar de Portola ordonna la construction d'un *presidio*.

Le 29 juin 1776, alors que, de l'autre côté du continent, Jefferson, Adams et Franklin mettaient le point final à la déclaration d'indépendance des États-Unis, les missionnaires espagnols célébraient une messe qui peut être considérée comme l'acte fondateur du nouveau village rebaptisé Yerba Buena.

Le site n'était pourtant pas des plus accueillant, de prime abord. Les criques n'étaient guère que d'insalubres marécages ; en revanche, les collines étaient couvertes de prairies où abondait une espèce de menthe sauvage, la *yerba buena* des Espagnols.

En définitive, ce fut un Américain, William Richardson, qui, en 1835, allait construire la première habitation de la baie. Celle-ci était située tout près d'une crique où des milliers de navires auraient pu mouiller en toute sécurité. En 1844, le village de Yerba Buena ne comptait guère qu'une cinquantaine d'habitants.

L'Empire espagnol était alors en plein déclin et, en 1821, la région passa sous la férule du gouvernement mexicain. Cette domination ne devait durer qu'un quart de siècle. Les Américains, en guerre contre le Mexique, s'approprièrent la Californie le 9 juillet 1846. Lorsque le sloop *USS Portsmouth* franchit la Porte d'Or – le Golden Gâte – son capitaine, John Montgomery, se hâta de hisser les couleurs de la nouvelle nation américaine au centre de la *plaza* dessinée en 1839 par l'ingénieur suisse Jean-Jacques Vioget.

Maintenant que l'hégémonie des États-Unis était un fait établi, les derniers marchands de fourrure russes se résignèrent à vendre leur bétail et leurs biens avant de s'en aller définitivement. Ce fut John Sutter qui s'en porta acquéreur en 1841.

Après avoir porté le nom de Nova Albion, puis de Yerba Buena, le petit village fut rebaptisé San Francisco par les Américains.

La paix entre le Mexique et les États-Unis fut signée le 2 février 1848 à Guadalupe Hidalgo. Moins de dix jours plus tôt, de l'or avait été découvert sur la propriété de John Sutter.

INCAPABLE d'imaginer les pensées qui tourmentaient Catherine Tourneur, John Sutter lui raconta comment l'or avait été découvert sur ses terres. Il avait engagé un entrepreneur itinérant, James Marshall, à qui il avait confié la construction d'un moulin chargé d'alimenter en eau sa scierie. Pour arriver à ses fins, Marshall avait dû détourner un bras de l'American River. Dans le lit du fleuve ainsi trouvé asséché, l'entrepreneur avait remarqué la présence d'infimes particules d'or.

— Cela se passait le 24 janvier 1848, précisa Sutter. Je ne suis pas près d'oublier cette date.

De toute évidence, ce souvenir ne le mettait pas en joie. Il avait insisté pour que Marshall n'ébruât pas la nouvelle mais une servante avait, semble-t-il, surpris leur conversation. Toujours est-il qu'on vit bientôt Samuel Brannan courir le pays en hurlant qu'on avait découvert de l'or dans l'American River.

— J'ai su dès cet instant que ma tranquillité allait être mise à mal, mais je ne mesurais pas encore dans quelle mesure.

Trois mois s'étaient écoulés sans que la vie de Sutter se trouvât bouleversée. Personne ne voulait prêter foi aux déclarations du mormon. Et puis, sans que le Suisse eût jamais réussi à déterminer comment cela s'était passé, une grosse pépite avait été envoyée à San Francisco. Là, Isaac Humphrey, qui possédait une grande connaissance des roches, avait confirmé qu'il s'agissait bien d'or.

— Depuis, c'est de la démence, poursuivit Sutter. Tous les habitants de San Francisco et de la région revendiquent leur part du gâteau. J'ai beau leur rappeler que ces terres m'appartiennent, ils ne s'arrêtent même pas pour me rire au nez.

Eddie Wallgreen lui demanda pourquoi il ne commandait pas à ses troupes de les chasser. La question parut accabler le fondateur de la Nouvelle-Helvétie, qui baissa la voix pour répondre que ses hommes n'avaient pas été les derniers à contracter la fièvre fatale.

— Et vous ? interrogea l'adolescent.

Le Suisse haussa les épaules. Il n'avait pas l'âme d'un prospecteur.

Catherine en était venue à partager l'appréciation du jeune

Wallgreen. John Sutter était un être affable. Il l'avait écoutée avec beaucoup d'attention lui raconter comment elle avait failli perdre la raison après la découverte du cadavre de son mari et de la disparition de son fils.

Elle s'était gardée de confier à son hôte qu'elle avait consacré l'essentiel de ses journées à apprendre le maniement des armes de son mari. En revanche, elle lui avait raconté comment elle avait conduit en terre la dépouille de celui-ci, sous le regard bienveillant des Paiutes. Ensuite, tous les matins, elle avait trouvé des poissons ou des lièvres morts devant sa porte. Les Indiens l'avaient ainsi aidée à tenir le coup, sans jamais chercher de remerciements.

— Un jour, l'un d'eux est venu me trouver. À force de gesticulations, j'ai réussi à lui faire comprendre où je voulais aller. Il m'a ensuite guidée jusqu'ici à travers les cols de la sierra Nevada. Sans lui, je ne sais pas comment je m'en serais sortie.

6

— RITA ! Si tu continues à agiter tes bras à la manière d'un sémaphore, tu vas finir par faire tomber les as sur le tapis.

— Ben, c'est que j'ai pas l'habitude de toutes ces fanfreluches, moi, se plaignit la fille. Et puis, je ne sais même pas ce que c'est, un c'est-ma-foire.

Isabelle François se renversa dans son fauteuil et, avant de répondre, prit tout son temps pour allumer un de ces petits cigares qu'elle affectionnait tant, plus par maniérisme que par goût :

— Si tu préfères aller retrouver tes copines sur le pont inférieur...

— Ne prends pas la mouche, intervint Manon avec douceur. Rita est une bonne fille, mais personne ne lui a jamais appris les bonnes manières. Elle a juste besoin d'encore un peu de temps pour s'habituer à ses nouveaux vêtements.

Isabelle tira une bouffée et souffla lentement la fumée en imprimant à ses lèvres, légèrement rosées, la forme d'un O.

— Nous arrivons en Californie dans deux jours, dit-elle enfin. Celles qui ne seront pas au point à l'arrivée reprendront leur ancien métier. Mais pas chez moi. Dans mon établissement, les filles ne se prostitueront pas. Elles devront se tenir et tricher aux cartes sans que cela se voie. Je vous préviens, celle qui se fera prendre ne devra pas compter sur ma mansuétude. Je ne mettrai pas la réputation de ma maison en danger pour une petite gourde.

— Va t'entraîner, Rita, ordonna Manon. Et... avec ta robe ! Vous aussi, ajouta-t-elle à l'intention des six autres filles qui s'étaient réunies dans la cabine de leur nouvelle patronne.

Isabelle savait que les filles craignaient Manon, et ce n'était pas fait pour lui déplaire. Elle avait toute confiance en son

ancienne femme de chambre, qui lui était dévouée corps et âme depuis qu'elle l'avait arrachée au trottoir.

Isabelle François n'était pas à proprement parler une beauté, mais la nature l'avait gratifiée d'autres atouts qui lui avaient valu d'être l'une des demi-mondaines les plus prisées de Paris. Sa soif de plaisirs et d'argent aurait pu lui faire connaître le destin des deux mille prostituées qui s'entassaient sur le pont inférieur du navire à la suite de la volonté du gouvernement français de vider ses geôles.

Par bonheur pour elle, Isabelle avait croisé la route du juge Félicien Malot. Toutes les conditions étaient réunies pour que leur rencontre se déroulât de la façon la plus pénible qui fut pour la demi-mondaine. Celui qui la mettait en cause était un amant délaissé après avoir consacré une part non négligeable de sa fortune à s'assurer les faveurs de la jeune femme. Dépité, il reprochait désormais à l'infidèle de faire profiter d'autres pigeons de plaisirs qu'il estimait lui revenir en exclusivité, compte tenu de ses « investissements ».

Le juge Malot avait la réputation d'être un magistrat aussi impitoyable que vieux et laid. Mais Isabelle savait ce que valent les réputations. Elle avait pris soin de revêtir une tenue particulièrement stricte lorsque la maréchassée s'était présentée chez elle pour l'arrêter. Si sa robe, d'un gris très sage, ne laissait pas apparaître le moindre centimètre carré de chair, elle mettait en valeur une poitrine qui, sans être opulente, n'en était pas moins fort bien tournée.

Le juge Malot avait éprouvé toutes les peines du monde à en détacher ses yeux. Isabelle lui avait dès lors sorti le grand jeu.

Elle avait écouté sa diatribe avec beaucoup d'attention et de gravité, comme si elle en avait approuvé le moindre mot. Elle avait ensuite expliqué à quel point elle partageait l'opinion du magistrat. Elle menait une vie dissolue et répréhensible et le reconnaissait bien volontiers. Elle reconnaissait en outre qu'un tel mode d'existence appelait son châtiment. Mais !

Car il y avait inévitablement un « mais » à pareille entrée en matière.

Elle avait laissé couler une larme. Puis elle avait insisté sur la difficulté de se faire respecter par les hommes quand on est une

femme sincère, romantique et passionnée. Le trouble qui avait marqué cette confession s'était accompagné d'un soupir silencieux qui avait soulevé d'un mouvement fort avenant sa si jolie poitrine. À vrai dire, elle avait passé sa vie à rechercher l'homme qui saurait apprécier son cœur plus que son corps. Hélas ! ces messieurs, dont l'un d'entre eux la couvrait aujourd'hui d'opprobre, ne savaient que prendre et nullement donner.

— Incapables de donner l'amour auquel j'aspirais, monsieur le juge, ils s'imaginaient qu'offrir des bijoux ou de l'argent pouvait compenser une absence d'affection.

D'ailleurs, elle tenait pour établi que si ces hommes avaient eu du cœur, jamais ils n'auraient infligé l'ignominie d'une trahison à leur épouse, laquelle n'imaginait probablement pas les turpitudes auxquelles leurs époux se livraient en compagnie d'une autre.

— Car tous mes amants étaient mariés, monsieur le juge ! Un détail dont ils s'étaient bien gardés de m'informer, faute de quoi ils n'auraient jamais obtenu la moindre faveur de ma part, si douloureux que cela m'ait pu être puisque, moi, j'étais amoureuse...

Son contempteur avait éclaté d'un rire auquel son avocat avait fait écho. Leur hilarité s'était toutefois bien vite figée lorsque le magistrat, outré, leur avait intimé sur un ton sans réplique de faire silence. Les mouvements de poitrine de l'inculpée l'avaient de toute évidence ému au point d'anesthésier chez lui tout esprit critique, de même que sa prévention initiale à l'encontre de l'inculpée.

Isabelle était sortie la tête haute du tribunal, avec le sentiment de s'en être plutôt bien tirée. Mais elle était décidée à pousser son avantage encore plus loin. Elle avait attendu patiemment que le juge Malot quitte la cour pour lui exprimer, en des termes choisis, sa reconnaissance et l'assurer de son désir sincère de s'amender. Grâce à lui, avait-elle déclaré, elle se reprenait à croire en l'humanité.

— Un jour, peut-être, j'aurai la chance de rencontrer un homme tel que vous. Un homme capable de regarder par-delà les apparences pour sonder mon cœur et y trouver le trésor

d'amour qu'il renferme.

Félicien Malot n'était plus en état de percevoir l'ironie de tels propos. Il invita la jeune femme dans un restaurant où, contrairement à ce qu'il lui affirma, il n'avait pas ses habitudes. Il désirait l'entretenir de questions sérieuses et graves.

Avant la fin du repas, le sévère magistrat avait déposé son cœur – et, mais cela il l'ignorait encore, sa fortune – aux pieds de la demi-mondaine. Isabelle lui assura qu'elle était sensible à sa proposition, mais qu'elle avait besoin de temps. Elle voulait apprendre à mieux le connaître avant de se donner à lui, car elle n'était pas prête à recommencer les mêmes erreurs que par le passé.

Un mois plus tard, le magistrat installait sa « fiancée » dans un hôtel particulier de Saint-Cloud, où il dut patienter trois mois de plus avant de bénéficier de ses faveurs. Manon, une prostituée qu'Isabelle avait arrachée au trottoir pour la prendre à son service, en souvenir de parties fines communes, fut la seule à qui elle avoua que quatre mois avaient été nécessaires pour qu'elle se résignât à surmonter la « dégoûtation » que lui inspirait le vieillard. Elle n'avait pourtant pas eu à regretter son sacrifice.

Le magistrat avait le cœur bien fatigué ; or, si les plaisirs que lui faisait découvrir la jeune femme comblaient une lubricité trop longtemps négligée, ils soumettaient cet organe à un régime que le laudanum prescrit par le Dr Sémerie parvenait à peine à réguler. Soucieuse de la santé du magistrat, qui lui avait proposé le mariage, Isabelle s'était ouverte de ses inquiétudes au médecin. Celui-ci, aussi troublé que le juge Malot par les soupirs de la jeune femme, avait conseillé à son patient de renoncer à ses hautes fonctions. Il était grand temps de se consacrer à sa jeune épouse, plutôt que de s'obstiner à envoyer ses clients au bain ou à l'échafaud.

Bouleversé par la prévenance de la belle repentie, le juge avait suivi les conseils de son médecin avant de coucher Isabelle François sur son testament, après s'être couché dans son lit. Il avait dès lors passé le plus clair de son temps aux pieds de sa jeune épouse, ce qui avait eu le don de lui rendre une seconde jeunesse.

Cette vitalité retrouvée n'avait pas manqué d'inquiéter Isabelle. Elle s'en était aussitôt ouverte au Dr Sémerie. Le brave médecin, qui admirait presque autant la constance de la jeune femme que les charmes qu'elle s'autorisait à nouveau à dévoiler, en vint très vite à se convaincre que c'était lui qui avait eu l'idée de prescrire des doses plus massives de laudanum à son patient. Isabelle veillait si scrupuleusement à respecter les ordonnances du médecin que celui-ci éprouva un terrible sentiment de culpabilité le jour où le vieux magistrat ne se réveilla pas de son sommeil opiacé.

Ce fut la veuve éplorée elle-même qui dut consoler l'infortuné praticien en lui assurant qu'il avait agi pour le mieux. Elle était convaincue que ce n'était pas le laudanum qui avait tué son mari, mais un tempérament peu en accord avec sa fragilité cardiaque. Le Dr Sémerie avait, dès lors, signé le permis d'inhumer sans plus de remords.

Le brave médecin avait attendu quelques semaines avant de déclarer sa flamme à la jeune femme. Très émue, Isabelle lui avait promis de songer à sa proposition, mais il était beaucoup trop tôt pour que son cœur inconsolable pût se donner à un autre homme, si bon et généreux fut-il.

Quand elle avait appris que, pour faire de la place dans ses prisons, le gouvernement avait décidé d'envoyer deux mille prostituées se refaire une virginité en Californie, elle n'avait pas été longue à mettre sur pied le projet qui devrait lui permettre de réintroduire un peu de piment dans son existence, tout en lui permettant de faire fructifier le capital que lui avait légué son cher mari.

Un jour qu'il venait lui rendre visite, le Dr Sémerie trouva la maison vide et il se demanda s'il n'avait pas, somme toute, été aussi naïf que son ami magistrat, mais Isabelle voguait déjà, en compagnie de sa fidèle Manon, vers un nouveau destin. Quant au médecin, il songea qu'il avait plus à perdre qu'à gagner en suggérant que la mort du juge Malot n'était peut-être pas naturelle. La jeune femme ne s'était-elle pas contentée de suivre ses prescriptions à la lettre ? Il entreprit donc d'oublier la demi-mondaine pas vraiment repentie ; celle-ci n'avait été qu'une étoile filante dans son existence.

Isabelle, de son côté, avait mis la traversée à profit pour sélectionner, parmi les prostituées exilées, celles qui assureraient la meilleure tenue de sa maison de jeu. Ensuite, elle avait entrepris de leur enseigner les secrets pour jouer aux cartes de manière à gagner à coup sûr. À l'approche du terme du voyage, elle songeait que la plupart étaient prêtes ; seule Rita lui causait encore quelques soucis, mais elle avait le sentiment que la jeune femme se révélerait, en définitive, à la hauteur de sa tâche.

Lorsque le navire franchit la Porte d'Or, Isabelle et ses filles se trouvaient toutes sur le pont pour découvrir cette Californie dont on leur avait dit monts et merveilles. En fait, la première vision qu'elles en eurent fut celle de collines nues et brunes. Sur la droite, au sommet de l'une d'elles, Telegraph Hill, un drapeau s'agitait pour annoncer l'arrivée du navire aux habitants de Yerba Buena. Au milieu de la baie, une île se détachait. Rocailleuse et à l'aspect menaçant.

— Pas très engageant, tout ça, murmura Manon.

Lorsque le navire accosta, Isabelle se sentit aussitôt rassurée. San Francisco n'était peut-être pas une grande ville, mais elle ne manquait pas d'énergie. Il y avait de grandes choses à faire ici. Et les premiers venus avaient toutes les chances d'être les mieux servis.

Un homme s'approcha des jeunes femmes et proposa de les conduire au meilleur hôtel de la ville.

— Je m'appelle Mike Brannagan. Et vous ne trouverez pas mieux que l'*International Hotel*, dans Jackson Street.

Isabelle n'hésita pas longtemps. Là ou ailleurs... Les jeunes femmes grimpèrent dans une carriole. Elles constituaient un bien curieux équipage, mais l'attention des hommes se concentrait pour l'essentiel sur les deux mille filles qui descendaient à leur tour du navire. Des sifflements d'admiration s'élevaient de tous côtés.

L'*International Hôtel* était une structure aux murs blancs et aux fauteuils en peau de cheval noir. Ces dames furent invitées à dîner dans la salle de restaurant. Les tables étaient couvertes de tartes aux légumes et de gâteaux fourrés à la confiture. Isabelle observa une dame âgée qui arborait un lourd collier de

diamants et des bagues à chaque doigt.

Brannagan lui expliqua que la vieille dame en question était une joueuse professionnelle.

— Ici, les joueurs aiment arborer leur richesse. L'argent qui dort dans une banque ne se voit pas. Les diamants, eux, attirent l'attention et parlent de succès.

Isabelle consacra l'essentiel du repas à se renseigner sur la ville et ses possibilités. À la fin du repas, elle décida d'aller sans plus attendre à l'*El Dorado*, le plus grand tripot de San Francisco. Elle s'y rendit en compagnie de Manon après avoir envoyé les filles dans leur chambre. L'*El Dorado* n'était encore qu'une tente de toile grossière de cinq mètres sur huit, à l'angle de Washington Street. Pourtant, Brannagan avait assuré à la jeune femme que l'endroit rapportait 40 000 dollars annuels à ses propriétaires.

Mike Brannagan lui avait également appris que les salles de jeu se comptaient par centaines. La plupart étaient rassemblées autour de la place conçue par Vioget ainsi que dans les rues avoisinantes.

— C'est le passe-temps favori des gens d'ici. On a vu des fortunes se faire et se défaire dans ces endroits.

La jeune femme rentra à l'hôtel sans s'attarder. Dès le lendemain, elle se mettrait en quête d'un lieu où installer sa salle de jeu. *Le Gai Paris* ! Oui, décidément, l'argent du juge Malot serait bien investi.

« JE viens de passer une semaine dans les montagnes. Je désirais rendre compte à nos lecteurs des conditions de vie de ces hommes qui ont répondu aux chants trompeurs des sirènes de l'or. Ma conclusion pourrait se résumer en deux mots : quel gâchis !

Après un voyage éprouvant, de braves pères de famille s'empressent d'acheter – à des prix scandaleusement prohibitifs – le matériel indispensable à l'élaboration d'une fortune qu'ils imaginent imminente. Ils traversent San Francisco, en la prenant pour l'antichambre de l'Eldorado, et se dirigent vers les placers sans même avoir remarqué que notre ville n'est rien de plus qu'une immense décharge publique, où il n'est même pas possible de se procurer des légumes frais sinon... à prix d'or.

Une fois arrivés à pied d'œuvre, ils découvrent les règles édictées par ceux qui les ont précédés et auxquelles ils n'ont d'autre choix que de se soumettre. Ainsi le code du mineur prévoit-il qu'ils ne pourront pas creuser à moins de cinq mètres de leur voisin. Cinq mètres ! Ils disposent ainsi d'un terrain d'un are tout au plus pour tenter d'arracher à la terre ce fabuleux minerai qui, le plus souvent, leur met plus de paillettes dans les yeux qu'au fond des poches.

Vous qui envisagez de tenter votre chance en jouant les orpailleurs, savez-vous ce que rapporte un tel labeur ? Les jours fastes : 10 dollars. Et savez-vous ce que vous coûteront huit heures de sommeil lorsqu'il vous faudra revenir à San Francisco pour échanger votre or contre des espèces sonnantes et trébuchantes ?

Si vous faites partie des rares élus qui ont eu la chance de mettre au jour un filon rentable, vous pourrez vous payer une

chambre dans l'un des quelques hôtels qui commencent à fleurir ici. La Portsmouth House, par exemple, le premier hôtel digne de ce nom à avoir vu le jour, dès 1846, sous le nom de Viaget House. Mais si dame Chance n'a pas daigné vous sourire, vous vous retrouverez plus probablement dans l'un de ces infâmes gourbis qui n'ont d'hôtel que le nom. Ici, pas de matelas, mais une vulgaire table ou encore un banc inconfortable, avec pour toit la même toile qui abrite vos nuits dans les montagnes. Et pour tout ce « confort », il vous en coûtera l'équivalent d'une journée de travail de seize heures.

Si vous voulez vous procurer une douzaine d'œufs – attention ! des œufs d'oiseaux nichant sur la côte, car vous ne risquez pas de trouver des œufs de poule – vous devrez dépenser le produit d'une, voire de deux journées dans les montagnes. Et si vous avez le malheur de devoir remplacer votre pelle ou votre pioche, ce sera la sueur de trois ou quatre journées qu'il vous faudra sacrifier.

Ici, à San Francisco, un ouvrier gagne 2 dollars de l'heure. En une journée, il amassera ce que vous aurez péniblement acquis en une semaine... Ici, un porteur ne daigne plus soulever une valise, si légère soit-elle, pour moins de 2 dollars. Et encore ! À condition que vous ne l'appeliez pas « porteur » mais que vous le gratifiiez du titre ô combien plus valorisant de « transporteur de bagages ».

Seulement, dites-moi... combien de ces braves gaillards trouvent ne fût-ce qu'une pépite de quelques grammes ? Et quand, par miracle, l'un d'eux décroche le gros lot, est-ce qu'il rentre chez lui pour partager sa bonne fortune avec les siens ? Eh bien, non ! Puisqu'il a la baraka, il va entreprendre de faire fructifier son butin... à une table de jeu.

Il se rendra dans un tripot de luxe, comme l'El Dorado ou le Gai Paris – à moins qu'il ne prenne logis à la Parker House, un hôtel fort élégant, ma foi, dont il n'aura même pas à sortir, puisque celui-ci tire la plus grosse part de ses bénéfices de sa salle de jeu. Il constatera alors que son bien fond à vue d'œil et, au petit matin, il reprendra la direction des montagnes les poches vides en se jurant qu'on ne l'y reprendra plus... jusqu'à la prochaine fois.

Avant de conclure, je voudrais vous parler d'un autre mal qui ronge notre communauté. J'ai vu de mes yeux des hordes de forbans tuer sans merci de malheureux Chinois, de pauvres Mexicains, Péruviens, Chiliens qui suaient comme vous, car eux aussi avaient succombé à la fièvre de l'or. Or ces brigands qui se parent du nom de « Hounds » – chiens de meute – se sont mis en tête de chasser des montagnes les Chilenos et les fils de l'empire du Milieu afin de rendre leurs terres aux Américains. Et cela dans l'indifférence générale !

Mais qui sont ces Hounds qui prétendent faire la loi ici ? Et qui sont ces fameux Américains à qui appartiendraient les terres aurifères ? Nous qui, venus plus ou moins récemment des quatre coins de la vieille Europe, nous sommes établis ici ? Ne seraient-ce pas plutôt ces Indiens, Ohlones ou Miwoks, que nous avons chassés, quand nous ne les avons pas sauvagement décimés, pour les dépouiller de leurs territoires et leur vendre notre Dieu d'amour ?

J'en appelle aux autorités de cette ville. Messieurs les conseillers, juges, shérifs et autres, méritez la confiance que nous vous avons accordée par le truchement des urnes ! Rendez-nous enfin la sécurité à laquelle tout honnête homme est en droit de prétendre ! »

EDDIE WALLGREEN reposa sur son bureau l'article que Catherine entendait faire paraître en première page du *Yerba Buena Star*, le quotidien qu'ils avaient lancé ensemble quelques mois plus tôt.

— J'aime beaucoup ton compte rendu de la vie dans les montagnes, Kate, mais, bon sang, cette diatribe sur les Hounds est une vraie déclaration de guerre ! Tu veux nous faire assassiner...

La jeune femme haussa les épaules.

— Si nous autres journalistes ne faisons pas entendre notre voix, qui parlera pour ces pauvres gens ? L'Administration et la justice de notre ville sont aux mains d'hommes corrompus, pour la plupart. Il est grand temps que cela cesse ! Oui, je déclare la guerre à la corruption et à ces satanés Hounds.

AU terme de la guerre contre le Mexique, les volontaires du régiment du colonel J. D. Stevenson avaient été rendus à la vie civile.

Sous le commandement du lieutenant Sam Roberts, ils avaient commencé à se faire remarquer en proposant aux capitaines de navire de leur ramener les marins qui avaient déserté leur bord contre une prime de 25 dollars par tête. Mais ils n'avaient pas tardé à tourner leur attention vers les Chilenos installés dans la région de North Beach et Telegraph Hill. Ces prospecteurs dont le seul tort était leur origine étrangère se faisaient parfois purement et simplement assassiner. L'absence de réaction des forces de l'ordre avait encouragé les Hounds à persévérer et, bientôt, ils troquèrent leur sobriquet contre celui de « Régulateurs ».

Prétextant le nettoyage de la ville de sa racaille, et revêtus d'uniformes extravagants, ils se déplaçaient fièrement au son de fifres et de tambours, à la manière d'une véritable armée en ordre de bataille.

LE *California Star*, le premier journal de la ville, venait d'annoncer, quinze jours après le *Californian*, qu'il lui fallait interrompre sa publication faute de la main-d'œuvre nécessaire à son fonctionnement. C'est à peine si Catherine Tourneur y avait prêté attention. Elle passait alors le plus clair de son temps à regarder les bateaux qui ne cessaient d'arriver dans la baie et qui ne repartaient jamais, faute d'hommes d'équipage. Certains avaient déjà été transformés en magasins, en saloons, en pensions de famille ; l'*Euphemia* était même devenu une prison.

Catherine ne sortit de sa prostration que le jour où Eddie Wallgreen découvrit, au milieu de l'amoncellement de marchandises qui encombraient la berge, une presse en parfait état. Quelqu'un avait dû venir en Californie avec l'intention de lancer un nouveau journal et avait, en définitive, préféré suivre la horde des chasseurs de trésors. Si tout se vendait désormais à prix d'or, une presse était bien le seul produit dépourvu de valeur marchande dans une ville où les deux journaux existants avaient cessé de paraître.

Pour Catherine Tourneur, cette presse était un vrai don du

ciel.

— Ed, nous allons lancer un nouveau journal. Un quotidien !

Le silence du *California Star* et du *Californian*, de simples hebdomadaires, ne lui paraissait pas devoir condamner par avance son entreprise. Bien au contraire. L'absence de concurrence leur ouvrait une voie royale ! Tous les nouveaux arrivants, même s'ils ne faisaient que passer une nuit à San Francisco, voudraient savoir ce qui les attendait dans les montagnes. Quant à la main-d'œuvre... Eh bien, ils étaient deux et disposaient donc de quatre bras.

— Ce sera toujours moins pénible que de gratter la terre, conclut-elle, avec son premier sourire depuis qu'Eddie l'avait retrouvée à Fort Sutter.

Deux jours après leur trouvaille, la presse était installée dans un entrepôt vidé à la hâte de tout son contenu. L'énergie retrouvée de la jeune Française semblait inépuisable désormais. Le premier numéro du *Yerba Buena Star* parut quelques jours plus tard. Catherine en profita pour consacrer son éditorial à son histoire personnelle, promettant une forte récompense à qui lui rendrait son fils ou lui permettrait de le retrouver. Elle y parlait de l'éperon perdu par l'assassin et en avait même fait reproduire le dessin, lequel servait d'en-tête au journal. Son récit, conté avec une grande pudeur, lui valut la sympathie de tous ceux dont l'attention n'était pas entièrement accaparée par la quête de l'or.

Il ne se passa pas une semaine avant qu'elle consacre un numéro spécial au renversement de la monarchie de Juillet. Une colonie de Français commençait en effet à grossir les rangs de la population de San Francisco. Certains s'exilaient par peur du nouveau régime, d'autres par goût des affaires ; seule une minorité était gagnée par la fièvre de l'or. Contrairement aux autres émigrants, les Français avaient tendance à rester entre eux. Ils se regroupaient dans les rues Montgomery et Commercial, ce qui valut au quartier d'être baptisé French Town. Les Français, qui avaient bien du mal à baragouiner quelques mots d'anglais, étaient surnommés les *keskeedees*.

Le journal existait depuis moins de un mois lorsque Catherine prit conscience de sa cote de popularité. Ce n'étaient

plus ses sourires, désormais, qui lui valaient la sympathie de tous, mais ses articles. Dès les premiers numéros, la jeune femme s'était posée en porte-parole des petites gens. Elle parlait de leurs soucis quotidiens avec un tel naturel et une telle compassion que chacun s'y retrouvait.

Catherine n'hésita pas à tirer avantage de cette situation lorsqu'elle décida de se faire bâtir une maison. Eddie Wallgreen découvrit ainsi avec stupéfaction que, pour son amie, les prix en vigueur n'avaient pas cours. Nul ne savait comment lui être agréable, mais chacun prenait la précaution de lui demander le secret sur leurs petits accords.

— Vous comprenez, lui disait-on, pour vous c'est autre chose.

Catherine refusa de faire construire sa maison dans le quartier français, ainsi que l'avait fait Eddie. Elle préféra s'installer à l'extérieur de la ville, au sommet d'une colline qui présentait l'incomparable qualité d'avoir les flancs couverts de cette *yerba buena* dont Eugène n'aurait jamais le plaisir de humer le parfum.

Pourtant, Russian Hill n'était pas encore un lieu très accueillant. En fait, l'endroit devait son nom aux tombes de marins russes qui faisaient partie d'une colonie de chasseurs de phoques installés dans la baie, un demi-siècle plus tôt.

Eddie Wallgreen venait d'achever la lecture de la déclaration de guerre aux Régulateurs quand la porte de l'entrepôt qui abritait désormais la presse, mais aussi les bureaux du journal, s'ouvrit sur Frank Bartleby.

— Vous arrivez à point nommé, lança Wallgreen. Lisez donc ceci, Frank. Si vous réussissez à faire entrer un peu de sagesse dans cette cervelle d'oiseau, vous aurez droit à toute ma gratitude.

L'Anglais prit le papier que lui tendait le journaliste en lançant un regard amusé à Catherine, qui l'observait avec un curieux sourire dans lequel perçait une pointe de défi.

Depuis leur première rencontre, au lendemain de la visite de John Sutter au ranch des Bartleby, l'Anglais venait régulièrement prendre des nouvelles de la Française. Catherine était encore très farouche en ce temps-là. Lorsqu'il s'était trouvé face à elle, Frank Bartleby avait été incapable de prononcer un

seul mot. Face à son silence, elle lui avait lancé :

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

Il s'était senti idiot et les premiers mots qui lui étaient venus avaient été :

— J'ai deux enfants, qui doivent avoir l'âge du fils que vous avez perdu. Des jumeaux. Si vous voulez les voir...

Un éclair s'était allumé dans les yeux de la jeune femme. Frank Bartleby avait senti des frissons lui parcourir l'échine.

— Pourquoi voudrais-je les voir ? demanda-t-elle.

— Sutter m'a parlé de son enquête... enfin, de la vôtre. J'ai pensé que... Je sais ce que vous éprouvez.

— Comment pourriez-vous savoir ce que j'éprouve ?

— Parce que la sierra Nevada a tué mon fils aîné. Il avait deux ans. C'est moi qui l'ai mis en terre. Ma femme en a perdu la raison.

Le masque de Catherine Tourneur s'était subitement décomposé. Des larmes avaient perlé à ses paupières. Elle avait murmuré :

— Oui, c'est vrai, monsieur Bartleby. Vous pouvez comprendre ce que j'éprouve. Si vous aviez tué mon mari et enlevé mon fils, vous ne seriez pas là devant moi. Et puis, je crois que votre femme a assez souffert. Je ne veux pas lui imposer une nouvelle épreuve, qui serait parfaitement inutile. Je n'ai pas perdu des jumeaux, mais un fils.

À dater de ce jour-là, il avait assisté à la renaissance de la jeune femme et il était l'une des rares personnes à toujours être la bienvenue à la Villa Yerba Buena, ainsi que Catherine avait baptisé sa maison au sommet de Russian Hill. Une des rares personnes à qui elle avait montré l'éperon d'argent perdu par l'assassin dans sa fuite.

— Vous comprenez maintenant pourquoi je marche toujours la tête baissée dans la rue. Le jour où je retrouverai l'étoile qui fait la paire avec celle-ci, je me serai rapprochée de mon fils.

Frank s'était gardé de lui faire remarquer que cela revenait à chercher une aiguille dans une meule de foin. Il ne lui avait pas dit non plus que l'homme qu'elle recherchait avait sûrement pris la précaution de changer ses éperons.

Après avoir lu le papier rédigé par son amie, l'Anglais sourit.

— C'est courageux, Kate, dit-il. Aux élus de cette ville de répondre à vos attentes et, croyez-moi, nous sommes quelques-uns à penser comme vous.

— Bon sang, Frank, s'exclama Eddie Wallgreen, ne me dites pas que vous comptez l'encourager dans cette folie !

Bartleby sourit.

— Eddie, connaîtriez-vous par hasard un moyen de convaincre cette tête de mule de ne pas faire ce qu'elle a décidé ? Moi pas.

— Mais conseillez-lui au moins de le faire paraître sans le dernier paragraphe. Inutile de provoquer ces truands.

— Si vous cherchiez la sécurité, Eddie, répondit Bartleby, vous auriez dû choisir une autre associée. Allons, ne vous inquiétez pas. Les gens sont lâches, mais si les Régulateurs voulaient s'en prendre à Catherine, je suis sûr qu'ils se réveilleraient. Personne ne permettrait à qui que ce soit de toucher à un cheveu de notre belle amie.

— Et si les gens se réveillaient trop tard, Frank ? Une fois que ces brigands auront tué Kate ou mis le feu à nos locaux ? Parfois, j'ai l'impression qu'elle cherche délibérément à se faire descendre.

L'Anglais dévisagea la jeune Française que les propos de son associé ne paraissaient nullement impressionner. Il savait que Catherine n'était pas inconsciente et qu'elle mesurait parfaitement le risque qu'elle courait en signant un tel article.

8

JOHN SUTTER confia les rênes de son alezan à Salvador, qui conduisit l'animal vers l'écurie afin de lui donner à boire et de l'étriller. Les flancs de l'animal étaient trempés de sueur. L'Indien secoua la tête. Le Suisse avait trop poussé sa bête. Elle était épuisée.

Comme il en avait pris l'habitude depuis l'installation des Bartleby dans le ranch qu'il leur avait vendu, le Suisse venait rendre visite à son ami sans l'en avoir informé au préalable. Pour la première fois, Frank lui trouva un air réjoui dont Sutter n'était pas coutumier. Mais pour la première fois aussi, l'intrusion de Sutter l'irrita.

Mais l'Anglais était trop bien élevé pour donner libre cours à sa contrariété.

— Vous savez que vous êtes toujours le bienvenu chez nous, John, dit-il.

Le Suisse ne manquait pas de perspicacité en général. C'était un homme subtil, sensible aux humeurs d'autrui. Toutefois, ce jour-là, il ne perçut pas le malaise de Frank Bartleby. Sans prendre la peine de demander comment se portaient Emily et les enfants, il annonça qu'il était porteur d'une information formidable qui ne manquerait pas de mettre son ami en joie.

En ce matin du 18 octobre 1850, le vapeur *Oregon* était entré dans la baie de San Francisco en tirant des coups de canon selon un code préalablement convenu. Aussitôt, les habitants de la ville avaient envahi les rues. Les bureaux comme les commerces s'étaient vidés et le tribunal lui-même avait interrompu sa séance pour permettre à chacun d'aller célébrer l'événement.

La Californie était admise au sein de l'Union !

L'information était déjà parvenue jusqu'au ranch des Bartleby. Le *Yerba Buena Star* lui avait consacré un numéro

spécial. En parcourant l'article de son amie d'un œil distrait, celui-ci n'avait nullement été surpris de constater qu'elle accordait moins de place à la reconnaissance de la Californie comme trente et unième État de l'Union qu'au fait que celle-ci allait renforcer les rangs des abolitionnistes.

Si l'admission de la Californie dans l'Union avait posé tant de problèmes au Congrès, c'était essentiellement à cause de l'opposition de ceux de ses membres qui défendaient le principe de l'esclavage. Les partisans de l'abolition étaient de plus en plus nombreux et le Sud craignait de se trouver en minorité si de nouveaux députés hostiles à sa politique venaient grossir leurs rangs.

Frank n'était pas d'humeur à entrer dans le jeu du Suisse. Après l'avoir invité à s'installer au salon et lui avoir servi un whisky, il lui tendit son exemplaire du *Yerba Buena Star*. Sutter eut une petite moue faussement dépitée.

— Je vois que j'arrive comme les carabiniers d'Offenbach, dit-il.

Frank lui assura qu'il appréciait néanmoins qu'il se soit déplacé pour lui apprendre cette heureuse nouvelle. Sutter ne remarqua toujours pas que le ton de l'Anglais démentait ses propos.

— John, fit-il, vous n'êtes pas venu uniquement pour me parler de l'admission de la Californie dans l'Union, n'est-ce pas ?

Le Suisse interrompit son débit et posa un regard déconcerté sur son ami. Il avait tellement l'air d'un enfant pris en faute que l'Anglais ne put s'empêcher de sourire.

— Vous avez autre chose à m'apprendre, ajouta-t-il. Quelque chose qui vous tracasse et vous met en joie tout à la fois. Je me trompe ?

John Sutter fit la grimace et prit le temps de vider son verre avant de déclarer :

— Vous avez raison, Frank. Vous savez que j'attendais ce jour avec plus d'impatience, sans doute, que quiconque... Pourtant...

Il regarda son verre vide et lâcha d'un trait :

— Ma femme et mes enfants sont arrivés. Voilà seize ans que je ne les avais pas vus. Il y a quelques mois, je me suis décidé à

écrire à mon frère. Je ne vous en ai pas parlé à l'époque car je n'étais pas certain qu'Annette accepterait de me rejoindre. Cela faisait si longtemps... et nous ne nous étions pas quittés dans de bonnes dispositions. Mais la séparation semble avoir eu du bon. Pourtant... Ce que j'avais prédit a fini par arriver : Fort Sutter n'est plus qu'une ruine. Les nouveaux venus le démantèlent planche par planche pour se bâtir des abris ou faire du feu. Les miens n'auront jamais connu mon heure de gloire.

Il poussa un soupir et, voyant que son hôte ne paraissait pas comprendre ses regards appuyés en direction de son verre, il se chargea de le remplir lui-même. Après une généreuse rasade, il poursuivit :

— Eliza, ma fille, est vraiment une belle adolescente. Quant aux garçons, Emil, Victor et William Alphonse, ce sont de solides gaillards. Je vais quitter le fort et les emmener vers le nord. Je possède à Hock Farm une maison de séquoia entourée de vignes et de jardins où je fais cultiver des plantes rares. Je suis certain qu'ils s'y plairont. Je crois que nous allons former une belle famille.

Frank força un sourire sur ses lèvres. Il se souvenait que c'était l'expression que John avait utilisée en parlant de ses hôtes. Oui, les Bartleby auraient vraiment pu former une belle famille, eux aussi. George et Virginia s'épanouissaient et Frank prenait de plus en plus de plaisir à partager leurs jeux. Sa femme Emily, en revanche, l'inquiétait au dernier point.

Elle avait eu une nouvelle crise, juste avant l'arrivée du Suisse. Dans ces moments-là, elle devenait méconnaissable. Sa voix se transformait jusqu'à devenir une espèce de grincement hargneux. Jamais elle ne s'en prenait à Virginia. C'était toujours le petit George qui faisait les frais de ses colères. Le garçonnet était devenu son souffre-douleur. Qu'il commette la moindre maladresse et elle entrait dans une fureur sans nom.

Emily ne parlait plus avec Gregory depuis plusieurs mois, mais elle le citait toujours en exemple. Tout ce que faisait l'enfant mort dans la sierra Nevada était parfait. Pourquoi George ne prenait-il pas exemple sur lui ? Quand le garçonnet expliquait à sa mère que Gregory n'existait pas, Emily le consignait dans sa chambre avec interdiction d'en sortir tant

qu'elle n'aurait pas envoyé Maria le chercher.

La jeune Mexicaine n'attendait pas les consignes de sa maîtresse pour rejoindre l'enfant. Elle se glissait discrètement dans sa chambre et lui parlait dans une langue que George ne comprenait pas encore, mais qui parvenait toujours à l'apaiser. Maria était ainsi devenue son unique confidente. C'était à elle, et à elle seule, qu'il se laissait aller à parler de sa détresse avec toute la souffrance dont est capable un enfant de quatre ans.

Lorsque Sutter était arrivé au ranch, Frank sortait de la chambre de son fils. Il était allé lui raconter l'histoire de son frère mort dans des circonstances dramatiques. Il avait essayé de lui faire comprendre que sa mère l'aimait, mais qu'elle ne parvenait pas à surmonter son chagrin. Qu'il ne devait pas lui en vouloir. Elle était si malheureuse.

Le garçonnet avait hurlé :

— Je ne suis pas Gregory et je ne serai jamais Gregory, et maman ne m'aimera jamais !

Frank avait demandé à son fils de se montrer patient. Un jour, sa mère finirait par accepter la mort de son frère. Mais comment un enfant de quatre ans aurait-il pu comprendre la folie d'une adulte ?

— Pardonnez-moi, John, dit enfin Frank, je ne suis pas un hôte très courtois aujourd'hui. Il ne faut pas m'en vouloir, mon ami...

Il laissa sa phrase en suspens. Il ne trouvait pas la force de mettre en mots ce qu'il vivait. Il ajouta juste le prénom de sa femme. Sutter serra la main de son ami avec effusion et prit congé.

9

CATHERINE se renversa dans son fauteuil et ferma les yeux. Le silence qui régnait dans le vieil entrepôt avait quelque chose d'inquiétant tant il était exceptionnel. Depuis la création du journal, Eddie et elle avaient réussi à engager du personnel. Deux typographes, deux ouvriers pour faire tourner les presses et deux rédacteurs, sans parler des crieurs de journaux. Eddie avait également conseillé l'engagement d'un courtier chargé de leur procurer les publicités nécessaires au bon fonctionnement du journal.

Steve Blithe faisait du bon boulot. Doué d'un sens aigu des contacts humains, il réussissait toujours à convaincre les commerçants qu'il leur faisait un vrai cadeau en leur proposant à prix d'ami des encarts qui leur attireraient une clientèle toujours plus importante. Il y avait donc une effervescence permanente dans les locaux du *Yerba Buena Star*. Or, en ce jour de liesse populaire, la jeune Française avait décidé, en accord avec son associé Eddie Wallgreen, de donner congé à l'ensemble du personnel.

— Tu te joins à nous ? avait demandé le jeune homme.

— Non, tu sais que je n'aime pas ce genre de célébration, Eddie.

— Tu préfères aller fêter ça avec Bartleby, pas vrai ?

Catherine avait souri. Il était de plus en plus évident qu'Eddie était jaloux de l'Anglais. Elle le lui fit remarquer. Le jeune homme haussa les épaules et déclara :

— Ce type me semble trop parfait pour être honnête. Je ne serais pas étonné si on découvrait qu'il cache un cadavre dans son placard.

La Française lui conseilla de ne pas se laisser emporter par son imagination et lui rappela qu'il ne possédait aucun droit sur

elle. Comme elle ne désirait pas le blesser, elle ajouta :

— Frank encore moins. Je te rappelle qu'il est marié.

— Oui, mais sa femme est folle ! avait conclu le jeune homme, tournant les talons et s'esquivant dans une pirouette.

QUAND elle se retrouvait seule dans sa maison sur la colline, Catherine s'interrogeait souvent sur le sens de sa vie. Dans ces moments-là, il lui arrivait d'éprouver un profond malaise. Après plusieurs mois d'attente, elle avait fini par recevoir des nouvelles de ses parents. L'enveloppe en provenance de Paris était à l'en-tête d'un notaire qu'elle avait vaguement connu.

Il lui avait fallu relire la lettre à trois reprises avant de réaliser que son contenu n'éveillait aucune émotion en elle. Le notaire Frescaty lui annonçait que la révolution de 1848 avait ruiné son père. Le baron Degallais n'avait pu supporter pareil déshonneur et s'était donné la mort en se tirant une balle dans la tête. Sa femme était aussitôt accourue et, devant le spectacle de la cervelle du baron maculant les murs de son bureau, elle était tombée en syncope et ne s'était jamais réveillée. Son cœur avait lâché sous l'effet du choc.

Quelle ne fut pas la surprise de Catherine lorsque, quelques jours plus tard, elle reçut la notification d'un dépôt effectué à son nom, par le même notaire, sur un compte de la banque Wright & Company, la première banque installée à San Francisco, en 1848. Le montant de ce dépôt s'accordait mal à l'idée qu'elle se faisait d'une famille ruinée. En lisant entre les lignes la lettre de maître Frescaty qui accompagnait la notification, Catherine comprit que son père ne s'était pas donné la mort parce qu'il avait perdu tous ses biens.

— Mon père était un escroc, voilà tout, murmura-t-elle dans la solitude de sa chambre. Avec le changement de régime, il a craint que ses petites magouilles ne soient révélées sur la place publique. C'est la honte qui l'a poussé au suicide, pas la ruine. Eh bien, j'étais dans une situation aisée grâce à l'argent de mon époux, me voilà désormais riche ! Il va falloir m'y faire.

Telle fut l'épithète du baron Degallais rédigée par sa fille.

Catherine se demanda si elle était devenue à ce point insensible que la mort de ses parents ne réussissait pas à

l'émouvoir. Sans doute. Il lui fallait se rendre à l'évidence, même l'évocation d'Eugène ne la bouleversait plus comme autrefois. Elle pouvait désormais penser à lui sans ressentir ce douloureux serrement de cœur qui avait si longtemps accompagné sa simple évocation.

Alors, elle songeait à son fils, à ce petit Thomas qu'on lui avait enlevé avant même qu'elle ait eu le temps de bien imprimer ses traits dans son esprit. Oui, elle devait faire un effort, désormais, pour visualiser son petit visage si confiant. Il aurait eu quatre ans. Il n'en fallait pas plus pour que les poings de la jeune femme se serrent à lui faire mal. Certains soirs, la souffrance était si vive qu'elle se laissait aller à hurler.

Non, elle n'était pas insensible, seulement toute son énergie était monopolisée par une idée fixe : retrouver son fils et tuer son ravisseur !

Elle ne pourrait plus aimer tant qu'elle n'aurait pas assouvi sa vengeance. Parfois, elle était tentée d'encourager Eddie à lui déclarer sa flamme. Il lui aurait plu de sentir des bras d'homme se resserrer autour d'elle. Mais Eddie était si timide. Un enfant ! Alors, elle songeait à Frank. Lui, c'était un homme, et elle sentait bien qu'elle ne lui était pas indifférente. Seulement, si elle était insensible, elle n'était pas cruelle. Elle n'avait pas d'amour à donner.

Catherine quitta l'entrepôt. Elle prit la direction de l'orphelinat qui avait ouvert ses portes quelques mois plus tôt. C'était devenu une vraie nécessité dans cette ville qui ne cessait de se peupler. Les habitants de San Francisco ne se comptaient plus par centaines, désormais, mais par dizaines de milliers. Or, la mine avait pris bien des vies et les bandes des Sydney Ducks, après les Régulateurs, en avaient supprimé d'autres. Des enfants s'étaient ainsi retrouvés sans parents. La Française avait été l'une des premières à militer en faveur de l'ouverture d'un asile pour ces êtres abandonnés. Depuis, elle était sans doute la visiteuse la plus assidue de l'institution à laquelle elle avait fait une donation conséquente. Elle s'y rendait régulièrement pour examiner l'épaule gauche des garçons âgés de quatre ans.

Tandis qu'elle marchait au milieu de la ville en liesse, la jeune femme ne remarqua pas qu'un Chinois lui avait emboîté

le pas dès qu'elle avait quitté les locaux du journal.

JOHAN VAN CAMPENHOUT râlait comme à son habitude. On l'avait assuré que les repas servis sur les steamers en partance pour le Panamá étaient tout bonnement immangeables. Comme le financier hollandais avait confié à son neveu le soin de régler les détails de leur voyage, c'était sur celui-ci qu'il faisait retomber sa grogne.

Jan avait l'habitude des colères tempétueuses de son oncle. S'il ne s'en formalisait plus, c'était moins par résignation que sous l'effet d'une rage contenue. Dans la famille Van Campenhout, Johan était le frère qui avait réussi. Franz, le père de Jan, était la brebis galeuse qui avait dilapidé sa part de l'héritage familial et avait disparu en laissant derrière lui un monceau de dettes.

Johan avait dès lors pris son neveu sous son aile. Comme il se plaisait à le répéter, il avait le sens de la famille, lui ! Le financier avait également épongé les dettes de son frère. Il s'y était pris avec un sens si aigu des affaires qu'il s'en était, en définitive, tiré à bon compte. Jan était persuadé que les procédés de son oncle n'étaient pas toujours très reluisants ni très respectueux de la légalité.

Qu'est-ce qui avait décidé le magnat Van Campenhout à quitter la Hollande pour se rendre à San Francisco ? Voilà un sujet que le financier n'avait pas pris la peine d'expliquer à son neveu. Mais celui-ci se doutait des raisons de ce départ quelque peu précipité. Si son oncle était acariâtre avec tout le monde, il savait en revanche se faire doux comme un agneau avec les personnes du beau sexe. À vrai dire, ce cinquantenaire aux tempes grisonnantes collectionnait les aventures avec les plus jolies femmes d'Amsterdam.

Or sa dernière conquête, qui n'était autre que la fille de son

associé, Rick Van Dijck, avait eu la mauvaise idée de se retrouver enceinte et lui avait fait comprendre qu'elle entendait qu'il assumât la paternité de l'enfant à naître. Un mariage ? Une telle perspective n'était rien de moins qu'odieuse aux yeux de Johan Van Campenhout. Qui avait décidé de prendre le large. Et puis, un pays neuf est riche en opportunités quand on a le sens des affaires. Et dans ce domaine-là, Johan Van Campenhout ne craignait personne.

Le 21 mai 1850, l'oncle et le neveu se trouvaient donc à New York, où ils s'embarquèrent sur le *George Law* à destination de Panamá.

Dix jours plus tard, les deux Hollandais arrivèrent à Aspinwall. Après un petit déjeuner à la Howard House qui réveilla le caractère grincheux du financier, ils durent attendre dans une ville crasseuse qu'arrive le train qui leur permettrait de traverser l'isthme.

Jan fit observer à son oncle qu'il avait de la chance. Le train était une innovation récente dans la région.

— Il y a peu de temps, vous auriez risqué de vous faire agresser par des bandits désireux d'obtenir une rançon. Désormais, la partie du trajet à parcourir à dos de mule est négligeable.

— Tu aurais été trop content. Je parie que tu aurais refusé de payer ma rançon pour garder tout mon argent pour toi, râla le vieil Hollandais. Mais, crois-moi, je n'ai pas été assez stupide pour emporter quoi que ce soit. J'ai fait virer tous mes biens à la banque des frères Seligman de San Francisco. Sans ma signature et mon pouvoir, tu n'aurais rien pu faire !

— Voyons, mon oncle, vous ai-je jamais donné l'impression d'en vouloir à votre argent ?

Le grincheux se garda de répondre. Il lui aurait fallu reconnaître que son neveu avait toujours été un exemple de dévouement.

Jan, de son côté, savait que son oncle mentait. Depuis qu'ils avaient quitté Amsterdam, le financier ne se séparait pas d'une mallette en cuir fatigué, laquelle renfermait, à n'en pas douter, des lettres de change. Celles-ci étaient sûrement tirées sur la banque des frères Seligman, à San Francisco, mais aucun argent

n'avait été viré d'un compte à l'autre. Johan n'aurait pas pris le risque d'un contretemps ou d'une malversation.

À ce jour, le jeune homme n'avait jamais songé à dépouiller cet oncle qui l'avait recueilli après la fuite de son père. Pourtant, en s'entendant accuser de si sombres desseins, il se remémora les propos d'un passager qui lui avait parlé des dangers de Panamá. Et il sentit une haine féroce à l'égard de ce vieux grigou qui ne cessait de vilipender son propre frère.

À leur arrivée à Panamá, un petit steamer, le *Tobega*, attendait les passagers à destination de San Francisco. Il afficha vite complet, mais certains voyageurs décidèrent d'embarquer sur la barge qui, tractée par le steamer, emportait leurs bagages. Jan suggéra à son oncle d'attendre le prochain navire plutôt que de voyager dans des conditions aussi inconfortables. Le financier abonda dans son sens, non sans lui avoir à nouveau fait reproche de la mauvaise organisation du voyage.

— Pour une fois que je te confie une tâche, tu t'en acquittes aussi mal que l'aurait fait ton incapable de père. Aussi stupides l'un que l'autre. Mauvais sang ne peut mentir !

Ce soir-là, Jan alla se promener seul dans les rues étroites et sombres de la ville. Il pénétra dans plusieurs tavernes sans pour autant y consommer la moindre goutte d'alcool. Il ne fut satisfait que lorsqu'un groupe d'hommes à la mine patibulaire se mit à le suivre dans la nuit. Au lieu de chercher à fuir, il alla à leur rencontre.

— Je n'ai pas d'argent sur moi, leur dit-il tout de go. Mais si vous voulez gagner une belle somme, je peux vous en procurer le moyen.

Les propos du jeune Hollandais décidèrent les bandits à ranger leurs couteaux. Quand il leur eut exposé son plan, celui qui paraissait être le chef lui dit dans un anglais incertain :

— Si tu cherches à nous tromper...

Il eut un geste éloquent de la main droite à hauteur de sa gorge. Jan sourit, bien qu'il sentît une traînée de sueur couler le long de son épine dorsale. Se pouvait-il que la méchanceté de son oncle ait fait de lui un meurtrier ? Non, il ne tuerait personne. Il se contentait d'indiquer à d'autres le moyen de détrousser le financier. Si celui-ci venait à y laisser la vie, il n'en

serait pas responsable.

Le lendemain, au cours du petit déjeuner, le jeune homme raconta à son oncle qu'il avait fait une rencontre intéressante dans une taverne. Un membre du conseil de la ville de San Francisco s'y trouvait. Il revenait en fait de Washington et avait choisi le même trajet qu'eux pour rentrer en Californie. Jan lui avait vaguement parlé des projets de son oncle. L'homme, un certain John Sutter – un nom que le Hollandais avait surpris dans une conversation lors d'un dîner au *New York Hôtel* –, avait proposé de leur vendre un terrain bien situé, à un prix très abordable, où ils pourraient avantageusement faire construire leurs bureaux.

Le soir même, après un dîner infect, le financier hollandais quitta l'hôtel et se rendit dans la taverne où John Sutter était censé passer ses soirées.

Le lendemain, son corps était retrouvé dans une ruelle. Il avait reçu trente-sept coups de couteau et une somme coquette lui avait été dérobée, ainsi que tous ses bijoux. Trois jours plus tard, Jan Van Campenhout s'embarquait pour San Francisco en serrant contre sa poitrine la mallette en cuir fatiguée de son oncle. Il ne s'était pas trompé. Elle renfermait bel et bien les lettres de change supposées. Sa seule surprise fut de constater que la fortune de son oncle était encore plus considérable qu'il ne l'avait imaginé.

Par bonheur, le vieux grigou signait toujours ses effets « J. Van Campenhout », et le jeune Jan n'aurait aucune peine à contrefaire sa signature avant l'arrivée à San Francisco. Tandis que le steamer filait avec son chargement de plus de deux mille âmes, dont plusieurs centaines d'enfants plus bruyants les uns que les autres, Jan n'éprouvait aucun remords. Rien qu'un immense soulagement d'être enfin débarrassé de son oncle. D'une certaine manière, le fils avait vengé l'honneur de son père.

À son arrivée à San Francisco, la première visite de Jan Van Campenhout fut pour la banque des frères Joseph et Jesse Seligman, qui étaient de simples marchands de fournitures diverses à leur arrivée à San Francisco, au lendemain de la ruée vers l'or. Sans se départir un seul instant de son sang-froid, il

signa tous les documents nécessaires au transfert des lettres de change. Impressionnés par le montant de la somme, les banquiers ne sourcillèrent pas en comparant les signatures qui figuraient sur les lettres à celle du jeune Hollandais, qui demanda à être désormais appelé John Vancamp, dans un souci de s'intégrer à sa nouvelle patrie.

Le soir même, John Vancamp pénétrait dans la salle enfumée du *Gai Paris* et la charmante Isabelle François tombait sous son charme.

Deuxième partie

Maturité

LA situation de San Francisco n'était pas vraiment des plus florissantes en cette fin d'année 1850. L'or commençait à se faire rare et les prospecteurs désertaient les placers, les uns après les autres.

Certains notables se plaisaient à déclarer que l'état moral et social de la ville avait tendance à s'améliorer. Si c'était le cas, l'amélioration était infime. Les malfrats étaient toujours plus nombreux. Il ne se passait pas un jour sans qu'on enregistre un délit, du plus bénin au plus tragique. On ne comptait plus le nombre de meurtres. Plusieurs incendies avaient eu une origine criminelle, mais les pyromanes n'avaient jamais pu être identifiés, même si de fortes présomptions permettaient de soupçonner les Australiens installés dans Sydney Town.

Les Sydney Ducks ne paraient pas dans les rues en brandissant des bannières et en prétendant être des redresseurs de torts, comme les Régulateurs l'avaient fait dans le passé, mais ils constituaient une bande organisée et dépourvue de scrupules.

Les honnêtes gens vivaient dans la crainte et avec le sentiment, parfaitement justifié, que nul ne se souciait de les protéger. Les policiers étaient trop peu nombreux et bien trop mal payés ; et puis, ils ne faisaient pas le poids face à d'anciens forçats sans foi ni loi. En outre, quand ils réussissaient à en arrêter un, ses compagnons se présentaient devant le juge et lui fournissaient un alibi.

Face à cet état d'anarchie, les hommes les plus téméraires parlaient de l'urgence de renouer avec les méthodes du juge Lynch, à qui on doit le terme de « lynchage ». Dès lors que les forces de l'ordre ne réussissaient pas à faire respecter les lois, il convenait de se substituer à elles. Il était question de reformer

le comité de vigilance qui, en 1849, avait eu raison des Régulateurs. Des hommes s'étaient alors organisés pour nettoyer la ville de la racaille. Face à cette organisation de citoyens décidés, des centaines de tricheurs et de truands avaient préféré fuir vers le Mexique plutôt que de connaître la corde.

Une fois l'ordre revenu en ville, le comité s'était dissous, mais les hommes étaient toujours là et prêts à reprendre du service. Les autorités s'efforçaient de calmer le jeu en affirmant que de simples citoyens n'étaient pas habilités à faire respecter l'ordre, mais leur voix ne se faisait plus entendre que très faiblement.

Catherine et Eddie avaient discuté avec leurs collaborateurs de la position à adopter face à ce genre de déclarations. La plupart des autres journaux ne s'étaient pas fait faute de préconiser le recours aux méthodes les plus radicales. Mais Eddie hésitait. Il aurait préféré que le *Yerba Buena Star* milite pour un accroissement des forces de police et une application plus draconienne des lois dont s'était doté le nouvel État.

IL était huit heures du soir quand deux hommes pénétrèrent dans le magasin de Jansen, Bond & Company, dans Montgomery Street. Ils expliquèrent qu'ils désiraient acheter des couvertures. Tandis que le vieux Jansen se retournait pour saisir les articles demandés, l'un des deux hommes l'assomma d'un coup de matraque. Avant de faire main basse sur le contenu de la caisse – deux mille dollars en pièces d'or –, les deux hommes s'acharnèrent sur le malheureux commerçant qui gisait, inconscient, sur le sol de sa boutique.

Pour une fois, la police sembla faire son devoir avec célérité. Le lendemain, deux hommes étaient arrêtés. L'un d'eux, James Stuart, plus connu sous le sobriquet d'English Jim, était recherché pour avoir assassiné, deux mois plus tôt, le shérif d'Auburn, un certain Moore, et lui avoir dérobé quatre mille dollars. Peu de temps après ce meurtre, English Jim avait été arrêté à Sacramento, mais il avait réussi à s'évader de sa cellule avant le procès et s'était empressé de gagner San Francisco. Le fugitif, qui s'était réfugié à Sydney Town, ayant été aperçu la

veille à proximité du magasin de Jansen, le policier convoqua le commerçant afin d'identifier son prisonnier.

Le 21 février, M. Jansen reconnut son agresseur. Celui-ci clamait haut et fort qu'il n'avait rien à voir avec ce sinistre James Stuart. Il s'appelait en réalité Thomas Berdue. Mais le commerçant reconnut également son complice, quoique de façon moins formelle. Ce dernier, un certain Windred, confirma que son ami se nommait bien Thomas Berdue et que, pas plus que lui, il n'avait entendu parler d'English Jim.

Mais les dénégations des deux hommes ne pesaient pas bien lourd face au témoignage de leur victime. En outre, English Jim présentait une petite cicatrice au-dessus de l'œil gauche, ainsi qu'une entaille sur l'oreille gauche ; qui plus est, il lui manquait la première phalange de l'index gauche, or l'homme qui prétendait s'appeler Berdue possédait ces mêmes caractéristiques. Le doute n'était pas permis dans l'esprit du policier. Les deux hommes seraient jugés dès le lendemain ; après leur procès, English Jim serait déféré à Marysville, afin d'y être jugé pour le meurtre du shérif Moore.

Le samedi 22 février, une foule de cinq mille personnes se massa devant la mairie où devaient être entendus les deux criminels. Des copies d'un pamphlet passaient de main en main. Le texte dénonçait, de manière plus virulente que jamais, l'incurie des forces de l'ordre et réclamait l'application immédiate de la loi du juge Lynch. « Non que nous admirions semblable mesure, pouvait-on lire, mais elle semble devenue un mal nécessaire. »

Pendant l'audition des deux prisonniers, un cri se répercuta parmi la foule : « C'est le moment ! » Des hommes se précipitèrent dans la salle du tribunal pour s'emparer d'English Jim et de son complice, mais le maire avait prévu ce genre de débordements et fait appel aux « gardes de Washington ». Le capitaine Bartol et ses hommes réussirent à empêcher le lynchage des accusés.

L'agitation se poursuivit pendant toute la journée et, à la tombée de la nuit, la foule était encore plus compacte que pendant le procès. Après une série de discours enfiévrés, un comité de quatorze hommes, accompagné d'une patrouille de

vingt autres citoyens en armes, fut diligenté auprès des autorités pour garder les malfrats jusqu'au lendemain afin d'empêcher leur évasion ou leur mise en liberté sous caution. La population craignait que des politiciens corrompus ne relâchent à nouveau les criminels.

Parmi les membres de ce comité, Catherine Tourneur et Eddie Wallgreen reconnurent Samuel Brannan, le mormon qui avait lancé le premier journal de la ville et tenait une boutique à Fort Sutter lors de l'arrivée de la jeune Française. Brannan avait également été le président du premier comité de vigilance.

Si la majorité des membres du comité prônaient une attitude modérée et réclamaient qu'un jury soit constitué pour juger les prisonniers, Sam Brannan, lui, était beaucoup plus intransigent. Il faisait observer que jamais à ce jour la justice n'avait prononcé une seule condamnation à mort en Californie. Or, chaque matin, les journaux rendaient compte de nouveaux larcins, mais surtout de nouveaux meurtres. Selon lui, l'heure des palabres était passée. Les deux hommes devaient être pendus sans autre forme de procès.

Le lendemain, huit mille personnes envahirent Portsmouth Square. Le maire, M. Geary, leur conseilla la modération. Il demanda que douze hommes soient désignés pour former un jury qui assisterait le juge en fonction. Mais Coleman, un des chefs du comité de vigilance, s'exprima au nom de ses concitoyens et déclara que tout le monde était d'accord pour qu'un jury de douze citoyens honorables soit désigné, mais qu'il était hors de question de laisser un magistrat diriger les débats. Ce procès appartenait au peuple. Que le juge Shattuck serve d'avocat aux accusés s'il le désirait.

Devant la détermination de la foule, les autorités durent se résigner à accepter ces conditions peu orthodoxes.

Eddie était inquiet. Et si ces deux hommes disaient la vérité ? S'il y avait eu méprise sur leur identité ? Ernest Walpole ne comprenait pas son patron. English Jim avait été reconnu de manière formelle.

Catherine intervint dans le sens de son ami.

— C'est vrai, mais la situation à laquelle nous nous trouvons confrontés prouve que ce n'était pas une décision aussi sage que

je pouvais le penser. Eddie a raison : et s'il y a eu méprise ? Êtes-vous prêts à vivre avec la mort de deux innocents sur la conscience ?

Le lendemain, le *Yerba Buena Star* fut le seul quotidien à évoquer le risque d'une erreur judiciaire et à inciter les jurés à la plus extrême circonspection.

Lorsque le jury se retira pour délibérer, chacun s'attendait à un verdict rapide. Mais le temps passait et les douze hommes ne réapparaissaient toujours pas. En définitive, le président du jury vint annoncer que les jurés ne parvenaient pas à s'accorder. Neuf étaient pour la condamnation, mais trois se retranchaient derrière le doute raisonnable. La foule se mit à hurler :

— Pendez-les ! On a la majorité.

Grâce à l'intervention de citoyens modérés, le sort des prisonniers fut remis entre les mains des autorités légales. Après un second procès, les deux prévenus furent reconnus coupables et condamnés à quatorze ans de prison, la peine maximale pour un vol avec violences.

Windred réussit à s'évader en creusant le sol de sa cellule ; quant au pseudo-English Jim, il fut envoyé à Marysville afin d'y être jugé pour le meurtre du shérif Moore. Il fut en définitive reconnu coupable et condamné à la pendaison. Pendant tout ce temps, il n'avait cessé de clamer son innocence.

Catherine avait fini par se convaincre que la culpabilité des deux hommes était loin d'être évidente. Elle les avait observés pendant la durée de leurs deux procès, et elle avait du mal à imaginer celui qu'on nommait English Jim dans la peau d'un assassin.

— Et si nous menions notre enquête, Eddie ? avait-elle suggéré, aussitôt connu le verdict de la cour de San Francisco. Tous les regards se sont concentrés sur ces deux hommes. Personne n'a cherché à savoir où se trouvait le véritable English Jim, si tant est que le prétendu Berdue soit bien l'homme qu'il prétend être.

— Mais si Berdue dit la vérité, il y a de fortes chances pour que le véritable coupable reste planqué dans Sydney Town en attendant que l'affaire se tasse.

— C'est donc là que nous irons le chercher.

PENDANT que les journalistes conversaient du sort de Thomas Berdue, un petit Chinois faisait semblant de dormir derrière une presse. Il ne devait guère avoir plus de huit ans, mais avait réussi à se faire engager comme crieur par Catherine Tourneur. La jeune femme avait été amusée par son entêtement et l'avait baptisé Little Yes, parce que « yes » paraissait être le seul mot de la langue anglaise qu'il connût. Même s'il ne parlait que le chinois, l'enfant était de loin l'un des meilleurs vendeurs du *Yerba Buena Star* et il avait fini par s'attirer la sympathie de tous les membres de l'équipe.

Little Yes attendit que tout le monde soit accaparé par ses occupations pour s'esquiver discrètement. Il courut jusqu'à une habitation en tôle du haut de Sacramento Street, à quelques pâtés de maisons de Portsmouth Square. Là, l'enfant se laissa tomber aux pieds d'un jeune homme vêtu d'un pantalon bleu et d'une tunique fermée jusqu'au cou de la même couleur. Il arborait une queue-de-cheval et un curieux chapeau noir tout plat.

Si Catherine Tourneur avait été moins absorbée dans ses pensées, elle aurait eu maintes fois l'occasion d'apercevoir ce jeune « China Boy », car celui-ci la guettait bien souvent lorsqu'elle quittait le journal en fin de journée. Il n'était pas rare qu'il la suivît jusqu'à la maison isolée au sommet de Russian Hill et qu'il passât la nuit sous un bosquet, à surveiller la voie d'accès à la Villa Yerba Buena.

Quand l'enfant eut recouvré son souffle, il se mit à parler très vite en faisant beaucoup de gestes. Au fil de la progression de son récit, le visage de Suey Long se faisait de plus en plus grave. Lorsque Little Yes se tut enfin, Long resta un long moment songeur, puis il donna quelques ordres brefs à l'enfant et, après

lui avoir ébouriffé les cheveux, il le poussa vers la porte. Aussitôt, le petit vendeur de journaux repartit en courant vers les bureaux du *Yerba Buena Star*.

Suey Long, quant à lui, alla chercher un long couteau qu'il conservait dissimulé sous la pailleasse qui lui servait de lit. Il le glissa dans la ceinture de sa tunique et se hâta de remonter Sacramento Street. Il pénétra bientôt dans une maison en bois où plusieurs hommes jouaient au mah-jong et il leur parla longuement avec animation. Bientôt, chacun alla chercher qui un couteau, qui un bâton et tous quittèrent la maison à la suite du jeune homme.

Si un journaliste de l'*Alta California* avait récemment écrit que « les Chinois sont, de nous tous, les êtres les plus industriels, les plus paisibles et les plus patients », il se passerait bien des années avant que les habitants de San Francisco se rangent à son avis. Pour l'instant, ils leur accordaient à peine plus d'estime qu'aux Noirs, voire moins.

Si les premiers arrivants avaient été des commerçants aisés, la deuxième vague d'émigrants était composée dans sa grande majorité d'hommes qui fuyaient les conséquences des guerres de l'Opium de 1839 et 1842. Ne disposant pas de la somme nécessaire pour payer leur voyage, ils se voyaient contraints de l'emprunter. À leur arrivée à San Francisco, ils se retrouvaient à la merci de leur bienfaiteur et n'avaient d'autre choix pour le rembourser que de travailler dans les mines dans des conditions qui n'étaient pas sans évoquer l'esclavage.

En conséquence de quoi, les malheureux faisaient l'objet de nombreuses campagnes de dénigrement et de persécution, presque plus cruelles que celles qu'avaient eu à subir Mexicains, Chiliens et Péruviens au temps des Régulateurs. Seul le *Yerba Buena Star* avait fait entendre sa voix pour la défense des droits des Chinois. Mais c'était une voix unique et qui prêchait dans le désert.

CATHERINE TOURNEUR avait signé, en première page, un article consacré au procès du pseudo-English Jim. Elle y exposait les doutes de la direction du journal au sujet de l'identité de l'inculpé, qui attendait un nouveau procès à

Marysville. Elle reprochait aux autorités de n'avoir pas pris la peine de rechercher le véritable English Jim là où il avait le plus de chances de se trouver : à Sydney Town. Elle concluait sur sa volonté de faire toute la lumière sur ce qui risquait de se transformer en une erreur judiciaire lourde de conséquences, car la crédibilité du comité de vigilance risquait d'en pâtir et ses actions futures d'en être discréditées.

Si Eddie partageait le point de vue de son amie sur le fond, il était une nouvelle fois en désaccord avec elle sur la forme. Il craignait que les truands de Sydney Town ne se décident enfin à faire regretter au journal et à ses collaborateurs leurs prises de position radicales et insista pour que des mesures soient prises afin de faire protéger les locaux du journal et la Villa Yerba Buena.

— Mais quelles mesures veux-tu que nous prenions, Eddie ? Demander une protection à la police ? La plupart de ses membres sont de mèche avec les Australiens. Nous tourner vers les membres du comité de vigilance ? Attends de voir leur réaction à notre article ! Ils sont convaincus de tenir le bon coupable. Ils vont nous reprocher de faire le jeu des autorités corrompues de la ville.

La prédiction de Catherine n'allait pas tarder à trouver sa confirmation. Trois heures après la mise en vente du journal, la directrice du *Yerba Buena Star* recevait une lettre de Samuel Brannan l'accusant d'être à la solde de juges frustrés de s'être fait détrôner par une assemblée de citoyens décidés à faire enfin régner l'ordre dans une ville peuplée de gens de sac et de corde.

Catherine n'ignorait rien des menées du comité de vigilance au temps des Régulateurs. Les rues de la ville ne possédant alors aucun système d'éclairage, la nuit était propice aux exactions de ces bandits. Non contents de s'en prendre aux Chilenos, ils en étaient arrivés à extorquer de l'argent et des bijoux aux nouveaux arrivants, voire à de plus anciens. Rien ne les arrêtait.

Le 15 juillet 1849, ils avaient toutefois mené une croisade de trop, au cours de laquelle ils avaient massacré sans pitié de malheureux Chilenos. Bien que cette attaque en règle se fut déroulée en plein jour, il ne s'était pas trouvé un homme assez brave ou assez téméraire pour s'opposer à leur fureur

meurtrière.

En revanche, le lendemain, l'alcade Leavenworth avait été sommé par Samuel Brannan et le capitaine Bezer Simmons de prendre des mesures. L'alcade s'était alors empressé de faire afficher une proclamation invitant la population à se réunir à Portsmouth Square. À quinze heures, tous les honnêtes citoyens de San Francisco avaient répondu à l'appel. Il fut décidé de rassembler des fonds pour venir en aide aux victimes des Régulateurs et de constituer une force de police pour appréhender les criminels.

Plus de deux cents hommes se portèrent volontaires. Ils se virent armés et organisés en ordre de bataille par M.W.E. Spofford, de façon si efficace que le jour même, près de vingt Régulateurs furent arrêtés et transférés sur le *USWarren*, navire transformé pour l'occasion en prison. Leur leader, Sam Roberts, fut lui aussi arrêté alors qu'il tentait de se rendre à Stockton. Le lendemain, un grand jury constitué de vingt-quatre citoyens établissait la responsabilité de dix-neuf inculpés ainsi que de leur leader. Les peines prononcées furent lourdes mais, pour des raisons demeurées obscures, ces décisions de justice ne furent jamais appliquées. Catherine, qui avait mené sa petite enquête, avait découvert que ces raisons n'étaient pas aussi obscures que d'aucuns voulaient le faire croire. Plusieurs notables de la ville entretenaient des complicités avec les Régulateurs ; ceux-ci exécutaient de temps à autre des raids visant à chasser des fermiers de terres convoitées par ces « respectables » citoyens. Avec le temps, ces notables s'étaient retrouvés dépassés par les événements et n'avaient plus été en mesure de contrôler leurs hommes de main.

Si les condamnations ne furent pas suivies d'effet, la prise en charge de la sécurité de la ville par un groupe d'hommes décidés avait suffi à faire comprendre aux malfrats que les beaux temps étaient passés pour eux dans la région de San Francisco. La plupart s'éclipsèrent vers d'autres lieux plus propices à leurs activités.

Le comité de vigilance, créé en cette circonstance, était dès lors entré en sommeil. Mais il ne s'était jamais totalement désuni. Il avait continué à exister à la manière d'une société

secrète avec mots de reconnaissance et signes particuliers. La présence des Sydney Ducks, et plus particulièrement l'affaire English Jim, avait amené ses membres à sortir de l'ombre. Et ils entendaient faire savoir à Catherine Tourneur, par l'intermédiaire de Samuel Brannan, qu'ils n'étaient pas prêts à laisser une journaliste leur mettre des bâtons dans les roues dans leur volonté de faire respecter la loi.

La jeune Française répondit fort aimablement à l'ancien mormon. Elle se dit ravie de constater qu'ils partageaient tous deux le même point de vue. En conséquence de quoi elle estimait pouvoir compter sur le soutien du comité pour faire toute la lumière sur l'affaire Berdue.

« Vous comprendrez qu'un journaliste, en particulier lorsqu'il porte jupon, peut difficilement s'aventurer dans l'ancre des Sydney Ducks afin d'y traquer le véritable English Jim. Compte tenu de votre volonté de faire respecter la loi, je suis persuadée que vous aurez à cœur de ne pas laisser pendre un innocent Vous n'aurez donc aucune réticence à fouiller Sydney Town afin d'y débusquer celui qui, plus qu'un innocent, mérite la corde. »

LA vie quotidienne de Catherine Tourneur variait peu. Elle arrivait toujours au journal la première et en repartait la dernière. Elle s'était procuré une voiture tirée par deux chevaux, et c'est dans cet appareil qu'elle se déplaçait. Sur la route déserte qui menait à sa maison isolée, ce soir-là, elle était plongée dans ses pensées quand elle poussa un cri. Un homme venait de bondir sur le siège de sa voiture. Elle pensa à une agression des Sydney Ducks, mais s'aperçut qu'il s'agissait d'un jeune Chinois. D'un geste, l'inconnu lui imposa silence tandis qu'il s'emparait des rênes de l'attelage.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Ne dites rien. Danger !

Tout en parlant, l'homme fit faire demi-tour aux chevaux et les dirigea vers un endroit protégé, à la lisière de la ville.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, madame Tourneur. Vous avez toujours défendu les miens dans votre journal. Et

puis... vous m'avez sauvé la vie.

— Je vous ai sauvé la vie ? interrogea la journaliste qui sentait la peur se diluer.

Elle était étonnée par la fluidité de l'anglais du jeune homme.

— Dans les placers. Vous avez même écrit un article à ce sujet : « J'ai vu de mes yeux des hordes de forbans massacrer sans merci de malheureux Chinois... », vous vous souvenez ? Ce que vous ne dites pas dans votre article, madame Tourneur, c'est que vous les avez mis en fuite, ces forbans. Sans votre intervention, mon garçon et moi serions morts à l'heure qu'il est. Je vous en serai à jamais reconnaissant.

— Si vous vouliez m'exprimer votre gratitude, vous auriez pu passer au bureau pendant les heures d'ouverture plutôt que de m'occasionner pareille frayeur.

— Vous ne seriez probablement pas revenue au bureau, demain. Des Sydney Ducks vous attendent un peu plus loin sur la route.

Un frisson parcourut le dos de la jeune femme.

— Ils ont aussi prévu d'incendier les locaux du journal.

— Alors, nous devons y retourner immédiatement.

Le Chinois sourit.

— Mes amis s'y trouvent déjà, madame Tourneur.

— Comment avez-vous su ?... demanda la journaliste.

L'homme sourit.

— Vous l'ignorez, mais vous connaissez déjà mon fils. Vous l'avez surnommé Little Yes. Je m'appelle Suey Long. Il a surpris votre conversation au sujet de l'affaire Berdue et votre volonté de provoquer les Australiens. C'était de l'inconscience, si vous me permettez.

— Mais Little Yes ne parle pas l'anglais, observa Catherine, surprise.

— Si, presque aussi bien que moi, mais il était là pour vous protéger. Mon garçon s'y entend à merveille pour se faire oublier.

La journaliste insista pour que Suey Long la ramène au journal sans plus tarder, mais le jeune homme lui fit remarquer que l'endroit risquait d'être dangereux pour elle. Elle lui montra

les revolvers qu'elle gardait toujours à portée de la main.

— J'ai appris à me défendre, monsieur Long. Allons-y.

Suey Long fit une grimace, mais relança les chevaux en direction des locaux du *Yerba Buena Star*. Quand ils arrivèrent sur place, une fumée s'élevait de l'entrepôt. Plusieurs Chinois gisaient sur le sol. Leurs couteaux et leurs gourdins ne pesaient pas bien lourd face aux fusils des Australiens. Des coups de feu claquaient. Catherine saisit brusquement les rênes des mains de son protecteur et lança les chevaux dans la mêlée en ouvrant le feu. Surpris, les Sydney Ducks crurent à l'arrivée de renforts nombreux et prirent la fuite.

Le corps de pompiers, averti, ne put rien contre l'incendie. Les Sydney Ducks avaient pris la précaution de créer plusieurs foyers de départ et bientôt il ne resta plus que des cendres de l'entrepôt.

Eddie Wallgreen était arrivé sur les lieux du drame. Il était effondré, mais il trouva une Catherine plus déterminée que jamais.

— Nous repartirons de zéro, déclara-t-elle. De toute façon, nous commençons à être à l'étroit, ici. Nous trouverons de nouveaux bâtiments, de nouvelles presses, et nous reprendrons notre combat.

La journaliste et ses collaborateurs mesuraient encore l'ampleur des dégâts quand une jeune femme s'approcha de Catherine.

Isabelle François était une personnalité connue de toute la ville désormais. Sa maison de jeu, *le Gai Paris*, était un lieu de rencontre pour tous les notables. Contrairement à la plupart des tripots de San Francisco, la Française n'ouvrait pas ses portes à la racaille. Elle opérait une sélection très rigoureuse de sa clientèle et ses décisions étaient sans appel. Des bruits couraient selon lesquels ses filles trichaient, mais personne n'avait jamais réussi à les prendre en faute. Depuis quelques mois, la jeune femme proposait un spectacle inspiré des revues parisiennes, avec des jeunes personnes très déshabillées. Personne, pourtant, ne pouvait se vanter d'avoir jamais eu droit à leurs faveurs. Tout au moins pendant leurs heures de service. La maîtresse des lieux était très stricte en matière de moralité.

— Je sais que vous ne m'aimez pas particulièrement, lui déclara Isabelle François d'emblée. Mais je ne rate aucun de vos articles. J'apprécie votre campagne pour la défense de Thomas Berdue et j'aimerais vous aider. Je ne connais pas cet homme, mais j'ai entendu parler d'English Jim. Il a tenté plusieurs fois de forcer la porte de mon établissement. Il n'y est jamais parvenu... mais je sais où il sera, ce soir.

Catherine se départit aussitôt de son attitude hostile. La patronne du *Gai Paris* lui donna le nom de l'établissement où English Jim aimait à passer ses soirées à jouer l'argent volé dans la journée.

— Voilà plusieurs jours qu'il se terre, mais maintenant que ce Berdue a été condamné à sa place, il recommence à s'enhardir. Ce soir, il compte célébrer sa bonne fortune avec d'autres Ducks avant de quitter la ville. Il ne pourrait plus s'y déplacer à visage découvert désormais. Les journaux ont trop parlé de ses signes particuliers.

Après avoir consulté Eddie, la journaliste décida de transmettre l'information aux membres du comité de vigilance. Samuel Brannan l'accueillit avec beaucoup de froideur et non moins de scepticisme.

— J'aurais pu aller trouver les autorités de la ville, déclara la jeune femme. Mais c'est vers vous que je me suis tournée, parce que vous avez démontré votre capacité à réagir devant l'incurie de nos juges. Bien sûr, si vous ne voulez pas intervenir, je m'adresserai à eux, mais vous savez aussi bien que moi qu'ils sont pour la plupart de mèche avec les Australiens. À vous de décider.

Le soir même, trois cents membres du comité de vigilance organisaient une descente dans Sydney Town. Après quelques échauffourées vite maîtrisées, grâce à leur nombre et à leur détermination, ils réussirent à s'emparer d'English Jim.

L'Australien fut jugé et condamné à mort. Thomas Berdue retrouva la liberté et les citoyens de la ville de San Francisco organisèrent une souscription pour le dédommager des torts qu'il avait subis par leur faute. La confrontation avec l'imminence d'une exécution imméritée avait toutefois eu raison de la résistance mentale du malheureux Berdue. La dernière fois

qu'il fut aperçu dans les rues de San Francisco, il paraissait avoir perdu la raison.

English Jim, quant à lui, fut exécuté le 11 juillet 1851.

Reconnaissante, Catherine se rendit au *Gai Paris* pour célébrer la libération de son protégé. Ce fut ce soir-là qu'elle fit la connaissance de John Vancamp. Le Hollandais était un habitué de l'endroit. Il avait commencé par perdre de grosses sommes, mais Isabelle François était tombée sous son charme et avait donné des instructions pour que ses pertes soient compensées par des gains équivalents.

John Vancamp avait acheté un terrain dans Montgomery Street et y avait fait bâtir une maison transportée de toutes pièces depuis New York, comme cela se pratiquait encore souvent à l'époque. Il y avait installé le siège d'une banque qui commençait à devenir l'une des plus florissantes de la ville.

Ce soir-là, John Vancamp fut séduit par la journaliste et lui proposa l'aide de sa banque pour relancer son journal. Il se dit même prêt à investir des fonds dans l'aventure. L'homme fut d'emblée antipathique à Eddie Wallgreen, mais il ne déplut pas à Catherine Tourneur. Elle n'ignorait pas sa réputation de flambeur et d'homme d'affaires véreux, mais elle devait lui reconnaître un charme indéniable.

CATHERINE TOURNEUR se balançait dans son rocking-chair sur la terrasse de la Villa Yerba Buena. Elle ressentait une certaine mélancolie, ce soir-là. Elle ne pensait plus que rarement à Eugène. Dix ans, déjà, s'étaient écoulés depuis sa mort et la blessure s'était peu à peu refermée. Thomas ? Oui, il lui arrivait encore de songer à son fils, mais elle ne parvenait pas à se l'imaginer en enfant de dix ans. Elle conservait l'image d'un nourrisson dans son berceau. Le plus douloureux était d'accepter l'idée que si elle le rencontrait aujourd'hui, elle ne le reconnaîtrait même pas. Elle devrait voir son épaule pour savoir qu'il s'agissait de son fils. Et qu'éprouverait-elle en se trouvant face à lui ? Thomas était devenu un inconnu pour elle. Et lui, que ressentirait-il à son égard ? Serait-il capable de voir en elle une mère ? Toutes ces interrogations la torturaient et elle préférait les chasser de son esprit.

L'éperon traînait toujours sur son bureau, mais il lui arrivait d'être recouvert de monceaux de papiers et de journaux. Elle le retrouvait lorsqu'elle triait ses documents et, à chaque fois, elle se remémorait la douleur ressentie dans sa main lorsqu'elle l'avait serré entre ses doigts.

Parfois, elle songeait à l'Indien paiute qui lui avait permis d'arriver jusqu'à San Francisco. Elle ne l'avait jamais revu et le regrettait. Elle avait été incapable de le remercier comme elle l'aurait souhaité.

La jeune femme porta ses regards vers la baie. Désormais, San Francisco n'avait plus grand-chose à envier à ses consœurs de l'Est. Les chaussées n'étaient toujours pas pavées, mais des trottoirs en bois avaient fait leur apparition dans plusieurs rues, facilitant l'accès des boutiques aux devantures desquelles on pouvait admirer de fines dentelles de Paris et de très jolis

chapeaux pour dames.

Washington Street abondait en restaurants, boutiques et saloons chinois. Les fils de l'empire du Milieu, qui avaient fui les tensions nées dans leur pays à la suite des désordres intérieurs, offraient toujours un spectacle exotique, vêtus de tuniques bleues, de sandales en coton léger et portant la queue-de-cheval traditionnelle.

Avec l'aide financière de Catherine Tourneur, qui avait tenu à le remercier de lui avoir sauvé la vie, Suey Long et son fils avaient ouvert une blanchisserie, un secteur d'activité dans lequel les Chinois s'étaient illustrés dès 1851, lorsque l'un d'entre eux avait inauguré la première vraie laverie de la ville. Une famille d'émigrés de l'Est, les Bergins, en avait largement bénéficié. Thomas Bergins et ses quatre fils avaient en effet construit la première fabrique de savon de la région et n'avaient pas tardé à approvisionner toutes les laveries chinoises.

À l'est de la toute nouvelle prison, située à l'ombre de Telegraph Hill, s'étendait le quartier chileno, où les émigrés menaient une vie beaucoup plus sereine que par le passé. Les différentes communautés de la ville se côtoyaient d'ailleurs sans heurts. Les Irlandais avaient élu les rues proches de l'église St Patrick comme centre de ralliement ; les Italiens se concentraient autour d'Union Street ; les Français préféraient Jackson Street ; quant aux Allemands, on les trouvait à l'extrémité de Montgomery Street, où était rassemblé l'essentiel des sociétés d'importation, des entrepôts et des salles des ventes. Chacun célébrait sa fête nationale avec pompe, ce qui donnait lieu à maintes réjouissances au fil de l'année.

La ville de tentes s'était développée à un rythme tellement effréné que sa population avoisinait désormais les soixante-dix mille âmes. À partir de 1854, la ville ayant imposé l'emploi de briques et de pierres, moins vulnérables aux incendies que la toile et le bois, quinze cents nouveaux immeubles sortirent de terre.

Les transports demeuraient le point faible de la ville. Seul un omnibus tiré par des chevaux permettait de se déplacer d'un endroit à l'autre sans avoir à marcher ou à utiliser sa voiture. Le prix du billet était de 25 cents, que l'on parcourût un pâté de

maisons ou l'ensemble du trajet.

Un service de diligences avait été mis en place pour assurer les voyages à l'intérieur des terres, mais il parvenait difficilement à concurrencer le transport par steamers.

Si tout n'était pas encore parfait, la situation avait néanmoins connu une amélioration notoire. Les salles de spectacle s'étaient elles aussi multipliées et proposaient des divertissements dont la qualité tendait à s'améliorer au fil des ans. On disposait d'un choix varié de programmes au *Maguire's Opéra House*, au *What Cheers*, au *Gilbert's*, à l'*Apollo* ou encore au *Bella Union*, célèbre pour ses *minstrels shows*, des spectacles où des Blancs incarnaient des Noirs et interprétaient des chants nés dans les plantations.

Toutes les communautés avaient leurs spectacles, y compris les Chinois ; leur théâtre, importé tout construit, avait d'ailleurs été l'un des premiers lieux de divertissement fixes de la ville. La mystérieuse cacophonie de ses chants et de ses instruments si particuliers ne rencontrait toutefois guère de succès auprès des oreilles occidentales.

En 1852, San Francisco put même s'enorgueillir de la visite de Lola Montes. L'artiste, plus célèbre pour sa beauté et ses frasques que pour son talent, avait profité de son séjour dans la ville pour épouser Pat Hall, patron de presse. Celle qu'on avait surnommée « la reine non couronnée de Bavière » à la suite de sa relation avec le roi Louis I^{er} avait rencontré le journaliste pendant la traversée de l'Atlantique. Le mariage avait été célébré peu après leur arrivée à San Francisco. Deux années plus tard, l'incorrigible Lola abandonnait son troisième mari à ses préoccupations éditoriales et s'embarquait pour l'Australie.

Ce jour-là, tandis que Catherine Tourneur contemplait avec mélancolie le spectacle d'une ville métamorphosée, ses pensées la ramenèrent vers John Vancamp. Depuis près de six ans maintenant, elle entretenait une relation ambiguë avec le financier hollandais. Elle était devenue sa maîtresse peu de temps après leur rencontre et ne l'avait jamais vraiment regretté, en dépit des conseils de défiance d'Eddie et de Frank.

Eddie Wallgreen ne comprenait pas que son amie, qui avait un sens moral si développé quand il s'agissait de son métier, se

compromît avec un homme d'affaires véreux comme Vancamp. Le sujet était souvent revenu sur le tapis entre les deux patrons du *Yerba Buena Star*. Le scénario de leurs échanges paraissait écrit à l'avance et connaissait peu de variantes.

— John est un financier, répondait la jeune femme. Il n'est pas pire que ses collègues. Seulement, lui ne le cache pas.

— C'est un cynique ! tonnait Eddie.

— S'il n'était pas un bon financier, il y a longtemps qu'il aurait perdu toute sa clientèle.

— Mais, bon sang, il sert comme un vil chien les plus fortunés de ses clients et saigne sans merci les plus pauvres !

Catherine n'avait rien à répondre à cela. Elle n'ignorait pas que son ami avait raison. Elle haussait les épaules en soupirant.

— Mais bon sang, Kate, qu'est-ce que tu lui trouves ?

— Eddie, tu n'aimerais pas ma réponse, alors je préfère la garder pour moi.

Généralement, Eddie Wallgreen se mordait les lèvres et changeait de sujet. Il ne tenait pas à se brouiller avec son amie. En 1854, il avait fini par épouser la fille d'un officier de cavalerie qui était, aux yeux de Catherine, l'épouse idéale pour son ami. Sandy Winnycott était douce, réservée, très investie dans les œuvres de charité et... elle aimait les romans de Fenimore Cooper.

Eddie n'avait pas été le seul à reprocher à Catherine sa liaison avec John Vancamp. Frank Bartleby était allé jusqu'à lui proposer le mariage si elle renonçait à cette relation contre nature.

— Voyons, Frank, tu oublies que tu es marié ? Que dirait Emily ?

— Emily n'est plus guère avec nous, Kate. Elle s'est enfoncée dans la dépression. Elle ne cesse de citer Gregory en exemple à notre petit George. J'ai beau m'efforcer de le consoler, de lui expliquer... Maria, notre servante mexicaine, est la seule qui réussisse à l'apaiser dans les moments de crise. Si cela continue ainsi, le pauvre enfant va finir par perdre la raison à son tour.

— Tu devrais confier Emily à un institut spécialisé, Frank. Elle y recevrait les soins appropriés.

L'Anglais avait fait la grimace.

— Un jour, peut-être, mais je veux qu'elle soit en de bonnes mains. Pour cela, il me faudrait l'envoyer dans l'Est et je ne me résous pas à la séparer des enfants.

— Tu l'aimes toujours, Frank, c'est évident. Mais tu devrais aussi penser à ton fils et à ta fille, pas seulement à Emily.

— Je sais. Ce que j'ignore, c'est où trouver la solution idéale à ce dilemme.

— Certainement pas dans le fait de me proposer le mariage, même si cela me touche énormément.

— Dans ton amour, Kate, je puiserais la force de prendre les mesures qui s'imposent.

La jeune femme avait secoué la tête tristement.

— L'amour n'est pas un fortifiant, Frank. Cette volonté, tu dois la trouver en toi-même. Pas en moi, ni en aucune autre femme.

— Pourtant, je t'aime, Kate.

Devant les larmes qui perlaient aux yeux de l'Anglais, la jeune femme lui avait pris la tête dans les mains et, plongeant dans ses yeux, elle avait dit, presque en un murmure :

— Moi aussi, je t'aime, Frank, comme la plus dévouée et la plus fidèle des amies, mais ne m'en demande pas plus.

Frank Bartleby s'était en définitive résigné. Il était allé chercher sa consolation ailleurs, chez Isabelle François.

Un nouveau drame devait toutefois frapper les Bartleby. Un jour de l'été 1855, le petit George, alors âgé d'une dizaine d'années, disparut, ainsi que Maria, la servante mexicaine. Malgré les recherches diligentes de la police, l'enfant demeura introuvable et Emily sombra définitivement dans la folie. Frank se résigna à la conduire dans l'Est. À Frankfort, en Pennsylvanie, il avait trouvé une institution où son épouse recevrait les soins qu'imposait son état.

À son retour en Californie, les cheveux de l'Anglais avaient entièrement blanchi.

ISABELLE FRANÇOIS n'était pas une femme heureuse. Elle possédait tout ce dont elle avait jamais rêvé. *Le Gai Paris* séduisait la meilleure clientèle de la ville. Les caisses se remplissaient tous les soirs, et la fortune que lui avait léguée le juge Malot fructifiait au-delà de ses espérances. À en juger par l'estime que lui portaient les gens, elle avait même acquis cette respectabilité qui lui paraissait hors de portée lorsqu'elle avait quitté Paris.

Tout aurait donc dû être pour le mieux dans le meilleur des mondes ; pourtant, l'ancienne demi-mondaine était souvent victime de crises de mélancolie. La seule chose qu'elle n'avait pas prévue, lors de son arrivée à San Francisco, s'était produite. Elle qui avait toujours su maîtriser les élans de son cœur était tombée amoureuse d'un homme, or celui-ci en aimait une autre. John Vancamp n'en avait que pour Catherine Tourneur. Isabelle aurait aimé haïr cette jeune femme, mais elle respectait trop son honnêteté et son engagement pour arriver à la détester.

Lorsqu'elle avait appris que John était devenu l'amant de la journaliste, elle avait voulu blesser sa rivale. Connaissant les liens d'affection qui unissaient Catherine et Frank Bartleby, elle s'était employée à attirer celui-ci dans ses filets, mais cela n'avait pas paru affecter le moins du monde Catherine Tourneur. Frank n'était qu'un ami pour elle. Un ami cher, mais rien de plus.

Quant à l'Anglais, c'était un être bienveillant, mais rongé par des démons auxquels Isabelle n'avait jamais réussi à le soustraire. Elle connaissait ses drames : une épouse internée, un fils mort dans les neiges de la sierra Nevada et un autre qui avait probablement fugué avec sa nounou pour fuir les crises de démence de sa mère. Elle avait cru pouvoir lui apporter du

réconfort, mais elle s'était leurrée. Certes, il lui était fidèle, il la comblait de présents et d'affection, mais il paraissait toujours tellement absent que même sa tendresse était source de tourment pour Isabelle.

La tendresse qui lui faisait défaut, elle la trouvait ailleurs. Il ne lui avait pas été bien difficile de comprendre que Manon éprouvait plus que de l'amitié pour elle. Longtemps, elle avait fait mine de ne pas s'en apercevoir, mais un soir où elle avait ressenti la dépression avec trop de force, elle avait ouvert la porte de sa chambre à son amie. Manon, qui lisait en Isabelle comme en un livre ouvert, n'avait pas été dupe, mais elle vouait à cette jeune femme qui l'avait arrachée à la rue un amour sincère et elle espérait qu'avec le temps, celui-ci serait payé de retour.

Alors, quand Isabelle François était submergée par un excès de mélancolie, elle allait chercher dans les bras de son amie cette tendresse qui lui avait toujours fait défaut. Cependant, le réveil était souvent douloureux, quand elle prenait conscience que ce n'était pas sur une femme, si aimante fut-elle, qu'elle aurait aimé ouvrir les yeux, mais sur un homme qui ne s'intéressait pas à elle.

JOHN VANCAMP n'était, somme toute, guère plus heureux qu'Isabelle François. Il supportait mal de ne pas réussir à faire tomber les dernières barrières que Catherine Tourneur dressait entre eux. Il savait que la jeune femme aimait faire l'amour avec lui, mais elle ne lui offrait que son corps et en aucun cas son cœur.

De plus, le refus de Catherine de l'épouser était comme une tare qui l'accablait aux yeux de la bonne société de San Francisco. La réticence de la journaliste à s'engager plus avant dans leur liaison ne laissait aucun doute sur l'opinion qu'elle se faisait de l'homme d'affaires. S'il parvenait à lui passer la bague au doigt, il bénéficierait de l'aura d'honnêteté qui entourait la jeune femme et cela ne manquerait pas d'avoir des répercussions positives sur son commerce. Et puis, Vancamp ne supportait pas qu'on lui résiste. Il s'entêtait donc et trouvait dans la gestion de ses affaires la consolation à cette situation

plus pénible pour son orgueil que pour son cœur.

Pour l'heure, John Vancamp avait des raisons de se réjouir. Au milieu des années 1850, la région s'était trouvée plongée dans une profonde dépression. Mais il s'en était plutôt bien tiré et à présent que la décennie s'achevait, une nouvelle ère de prospérité s'annonçait. Vers la fin de l'année 1859, des mineurs avaient étendu leur quête d'or en direction du Nevada. Dans un premier temps, les filons mis au jour avaient suffi à combler leurs espérances, mais plus le travail progressait, plus l'opération de triage se trouvait compliquée par la présence d'un matériau bleuté.

Un vieux prospecteur, Henry Comstock, avait finalement identifié le nouveau minéral. Il s'agissait d'argent. Bientôt, la région avait assisté à une nouvelle ruée, cette fois en direction du mont Davidson et de Virginia City.

John Vancamp n'avait pas laissé passer sa chance. Les filons se révélèrent vite un bon investissement. Mais l'accès aux dépôts les plus riches posait problème. De nouvelles techniques de prospection devenaient nécessaires. Il convenait de creuser profondément et les mineurs devaient endurer des températures proches des 50 °C tout en travaillant dans des tunnels qui risquaient à tout moment l'inondation.

John Vancamp avait pris soin de se renseigner sur les perspectives d'avenir du gisement. Il avait ainsi appris qu'elles étaient considérables, mais qu'il serait bientôt très difficile aux prospecteurs individuels de l'exploiter faute des moyens techniques nécessaires. Il proposa donc aux prospecteurs des prêts à des taux inférieurs à ceux du marché de l'ordre de 1 à 3 %. Lorsque les filons accessibles cessèrent d'être rentables, il exigea d'être remboursé. Comme ses débiteurs étaient dans l'impossibilité de le faire, ils lui cédèrent, l'un après l'autre, leur titre de propriété. L'affaire lui rapporta près de 2 millions de dollars.

John Vancamp se mit dès lors à investir dans le développement de la ville. Il acheta un théâtre et y installa à demeure une troupe française. Il édifia l'un des hôtels les plus élégants de San Francisco sur Montgomery Street. Il se fit construire une maison sur Nob Hill, dans la plus pure tradition

de la Renaissance californienne. Il prit des parts dans diverses industries, notamment la fabrication de cigares à partir de tabacs importés de Cuba. Vancamp s'efforçait par tous les moyens de gagner l'estime de Catherine, mais la jeune femme n'ignorait rien des biais qui lui avaient permis d'accumuler sa fortune et il avait beau s'efforcer de s'acheter une respectabilité, rien ne réussissait à infléchir la journaliste.

Pour se consoler, le Hollandais partait en quête de nouvelles affaires. Or, on parlait de plus en plus de la nécessité de communications transcontinentales. Un jeune visionnaire, Theodore Judah, avait réussi à construire une voie ferrée qui sillonnait la vallée de Sacramento. Mais son ambition ne s'arrêtait pas là. Il caressait l'idée d'une ligne ferroviaire qui relierait l'Ouest à l'Est. Son projet séduisait beaucoup de monde en Californie, et il venait tout juste de se voir commanditer par le tout jeune État pour aller présenter son projet à Washington.

Vancamp n'avait pas manqué de s'intéresser à l'affaire. Un jour, il y aurait là une nouvelle mine d'or. Mais les membres du Congrès de Washington ne parvenaient pas à se mettre d'accord. Nordistes et sudistes se déchiraient sur le trajet qu'emprunterait la future voie ferrée. Les uns voulaient la faire passer par le Nebraska et le Wyoming, les autres par le Texas, le Nouveau-Mexique et l'Arizona. L'armée fut chargée d'étudier le terrain et de proposer les meilleurs itinéraires possibles. Peu désireux de se retrouver pris entre deux feux, les officiers revinrent en préconisant quatre tracés : deux passant par le Nord, deux par le Sud. La situation n'était pas près de se débloquer.

Les Californiens, pour l'heure contraints d'emprunter la diligence pour traverser les terres, s'impatientaient.

Depuis le 15 septembre 1858, les Concord, des espèces de berlines dont la caisse, soutenue par des suspentes en cuir, se balançait entre de hautes roues cerclées de fer, mettaient Tipton, terminus du chemin de fer dans le Missouri, à vingt-quatre jours de San Francisco. Le voyage était harassant et les relais n'étaient guère plus que des gourbis de terre. Outre l'inconfort propre à ce genre de transport, le voyage n'était pas sûr, car les Indiens n'hésitaient pas à attaquer une diligence

arrêtée à la suite de ressorts cassés. Certaines bandes préféraient massacrer le personnel des relais et attendre patiemment l'arrivée de la diligence. Si le conducteur ne flairait pas le danger, s'il ne lançait pas ses chevaux au galop jusqu'au relais suivant, ses passagers n'avaient guère de chances d'arriver à destination.

Les bandits de grand chemin n'avaient pas tardé à comprendre, eux aussi, l'aubaine que représentaient ces Concord, qui transportaient parfois des coffres remplis d'espèces sonnantes et trébuchantes. Il arrivait donc que les voyageurs soient invités à faire le coup de feu s'ils ne voulaient pas être dévalisés.

Non, décidément, cette situation ne pouvait pas durer. Les Californiens fulminaient. Ils voulaient un chemin de fer, avec des compartiments luxueux, où ils pourraient prendre leurs aises. Vancamp attendait son heure en courtisant Théodore Judah.

EN cette fin de décennie, un vent de panique souffla le chaud et le froid dans la communauté de San Francisco. Un Français originaire de Lorient, Joseph Yves Limantour, prétendait posséder des titres de propriété sur près de la moitié des terrains de la ville.

Limantour, qui avait longtemps fait le commerce entre la France et Veracruz, au Mexique, avait découvert la baie de San Francisco le 26 octobre 1841 au lendemain du naufrage de son bateau, l'*Ayacucho*. Par bonheur, il avait non seulement réussi à sauver la majeure partie de sa cargaison, mais encore il avait trouvé à la vendre à des rancheros de la région.

Quelque temps plus tard, à Los Angeles, il avait fait la connaissance du gouverneur mexicain, Micheltorena. Celui-ci, qui manquait cruellement de fonds pour assurer la subsistance de ses troupes en guerre contre les Américains, lui avait confié ses difficultés. Limantour s'était aussitôt proposé pour lui prêter la somme nécessaire en échange de terres.

Les prétentions de Limantour risquaient fort de placer le gouvernement fédéral lui-même dans une position très inconfortable. En effet, nombre d'édifices publics étaient construits sur des terres dont le Lorientais revendiquait la propriété. Pour ne pas être chassés de chez eux, certains habitants avaient préféré payer les sommes exigées par Limantour plutôt que de se lancer dans des procédures judiciaires dont l'issue n'était nullement assurée.

Le *Yerba Buena Star* suivait l'affaire de près. Lorsque la commission fédérale d'examen procéda à une étude photographique des sceaux figurant sur les titres de propriété et conclut à une supercherie, tout le monde poussa un soupir de soulagement. Catherine Tourneur fut l'une des rares

éditorialistes à déclarer qu'une telle décision ne la surprenait pas outre mesure. Selon elle, nul ne saurait jamais où se situait la vérité, car trop d'intérêts étaient en jeu.

Frank Bartleby avait suivi l'affaire de loin, ses titres étaient parfaitement légitimes puisqu'il les tenait de John Sutter. Il approuva pourtant l'éditorial de son amie.

— Au fait, lui dit-il, j'ai eu des nouvelles de John. Il s'est lancé dans l'exploitation de 30 hectares de vignobles à Hock Farm, et il me fait régulièrement parvenir quelques caisses de champagne. Je dois reconnaître qu'il n'est pas mauvais. Mais John m'inquiète. Il semble terriblement aigri. Il ne cesse de fulminer contre le gouvernement américain qui refuse de lui rembourser les sommes qu'il a perdues pendant la guerre contre le Mexique.

À San Francisco, la consommation de champagne dans les lieux de plaisir était considérable. L'industrie vinicole s'était développée en conséquence. La vallée de Napa semblait être un site particulièrement propice à la viticulture. Si, dans les premiers temps, la qualité du vin était relativement déplorable, les choses avaient bien évolué. Avec l'arrivée d'émigrants européens expérimentés dans l'exploitation vinicole, notamment de Français, la qualité de la production n'avait plus grand-chose à envier aux meilleurs vins français.

La vie devenait plus douce à San Francisco. Pourtant, Catherine n'avait pu s'empêcher de sourire lorsque la *Revue des Deux Mondes* avait, en 1860, décrit San Francisco comme la Reine du Pacifique.

Eddie Wallgreen, quant à lui, avait d'autres projets en tête. Depuis son mariage avec Sandy Winnycott, qui lui avait enfin donné un fils, baptisé Francis, il se prenait à songer à l'écriture sous un angle nouveau.

— Je ne compte pas abandonner le journalisme, expliqua-t-il à son amie, mais j'aimerais m'essayer à l'écriture d'un roman. Cette ville est une telle source d'inspiration...

Et en riant, il ajouta :

— Sandy est persuadée que je pourrais devenir le Fenimore Cooper de l'Ouest.

Catherine rit elle aussi, mais n'en assura pas moins son ami

qu'elle partageait pleinement l'avis de son épouse.

— Tu as une plume efficace, Eddie. Et surtout, tu possèdes une manière à nulle autre pareille de mettre en lumière des faits qui nous échappent. J'ai songé plus d'une fois à ce que tu m'as dit au sujet de ces nombreux faits divers inexplicables, ces crimes consécutifs à des crises de démence et de l'influence que pourraient avoir les tremblements de terre sur notre équilibre nerveux. Je me demande si tu n'as pas mis le doigt sur quelque chose d'intéressant.

Comme pour ponctuer cette discussion, la terre se mit à trembler deux jours plus tard, le 24 décembre. Une secousse sans trop de gravité qui ne retint guère l'attention que des patrons du *Yerba Buena Star*. À San Francisco, les tremblements de terre faisaient pour ainsi dire partie de la routine.

UN événement majeur intervint le 14 novembre 1860, lorsque le Pony Express, qui assurait un service de courrier régulier entre l'Ouest et l'Est, apporta la nouvelle de l'élection du républicain Abraham Lincoln.

Lincoln était avant tout désireux de préserver l'unité du pays. Il profita donc de son discours d'investiture du 4 mars 1861 pour tendre la main aux États dissidents. Il s'engagea ainsi à ne pas prendre l'initiative d'un conflit armé et déclara que s'ils rentraient dans le rang, les États du Sud pourraient maintenir l'esclavage sous certaines conditions.

Mais l'heure des négociations était déjà passée. Le 12 avril, l'armée confédérée déclencha une offensive à laquelle Abraham Lincoln fut contraint de riposter. Quatre nouveaux États rejoignirent alors les confédérés et la guerre la plus meurtrière de l'histoire des États-Unis éclata.

En fait, la Californie n'eut pas trop à souffrir de la guerre de Sécession ; en effet, le gouvernement national ne lança pas d'ordre de mobilisation dans une région si éloignée des opérations que le transport de troupes aurait entraîné des frais beaucoup trop importants.

À San Francisco, les quelques échauffourées qui furent à déplorer ne provoquèrent pas d'émoi particulier. La ville avait

connu tellement pire en temps de paix ! Un journal qui exprimait avec un peu trop de véhémence ses sympathies pour les sudistes vit ses locaux saccagés, mais cet incident ne fit pas de victime.

L'agitation sudiste relevait presque du folklore à San Francisco, car le seul rôle que joua la Californie dans cette guerre civile fut celui de bailleur de fonds au gouvernement de l'Union et de terre d'asile pour les familles qui fuyaient les violences.

En somme, les pires drames que San Francisco eut à subir pendant les quatre années que dura la guerre de Sécession furent des tremblements de terre. Eddie Wallgreen tenait un compte minutieux des secousses : le 3 juillet 1861, l'une d'elles déclencha un incendie qui détruisit une douzaine de maisons sur Telegraph Hill – le journaliste nota que l'événement intervenait au lendemain du passage d'une grande comète. Le 29 septembre 1862, il enregistra la secousse la plus terrible depuis bien des années ; le 23 décembre, la terre trembla pendant cinq ou six secondes, puis de nouveau les 24 juillet, 2 août et 30 décembre 1863. Le 26 février 1864, Eddie ne consigna pas moins de trois fortes secousses, deux autres le 5 mars et une seule le 20 mai, mais si violente que les gens se précipitèrent dans la rue, avant de connaître de nouvelles frayeurs le 21 juillet.

Un jour que Catherine le surprit en train d'ajouter une nouvelle ligne à son décompte, elle lui saisit la plume des mains et écrivit : « En ce 7 juin de l'an 1864, des poires, des prunes et des figues ont enfin fait leur apparition sur les marchés de la ville. »

Puis, se redressant, elle demanda à son ami :

— Crois-tu que ce soit l'annonce de catastrophes nouvelles, Eddie ?

Le jeune homme éclata de rire.

Le 9 avril 1865, la guerre de Sécession prit fin, avec la défaite du Sud. Cinq jours plus tard, alors qu'il assistait à la représentation d'une comédie au théâtre Ford, à Washington, le président Abraham Lincoln était assassiné par le comédien John Wilkes Booth. Le lendemain, San Francisco se drapa de

noir. Pour la circonstance, toutes les églises de la ville célébrèrent des offices exceptionnels, et le 19 avril, une procession de plusieurs kilomètres de long honora la mémoire de celui que tous considéraient comme un héros. Jamais la côte pacifique n'avait connu cérémonie aussi somptueuse.

16

Si la guerre de Sécession avait fait beaucoup de victimes et de dégâts dans le pays, certains hommes d'affaires n'avaient pas eu à s'en plaindre. John Vancamp était de ceux-là. Après un peu plus d'un an de conflit, le Congrès avait voté une loi autorisant la construction d'une voie ferrée transcontinentale et le président Abraham Lincoln l'avait contresignée sans la moindre hésitation.

Deux compagnies furent commissionnées pour entreprendre les travaux. La Central Pacific devait partir de Sacramento et progresser vers l'est, tandis que l'Union Pacific irait à sa rencontre, au départ d'Omaha, dans le Nebraska. Des subsides importants ainsi que de vastes étendues de terres furent généreusement attribués aux deux compagnies.

Tout comme Vancamp, le gouverneur républicain de la Californie, Leland Stanford, avait très tôt compris l'avantage qu'il pourrait tirer de la décision du Congrès. Bien avant que celle-ci ne fut entérinée, il avait été séduit par le projet de Theodore Judah et, avec trois de ses proches, il avait monté un consortium dans l'intention d'appuyer l'initiative de l'ingénieur prussien. Collis P. Huntington et Mark Hopkins étaient propriétaires d'une quincaillerie, Charles Crocker d'une mercerie ; quant à Leland Stanford, outre son poste de gouverneur, il était épicier.

Judah ne tarda pas à comprendre que ses commanditaires ne partageaient nullement son idéalisme. Si les quatre hommes, qui entreraient collectivement dans la légende sous le nom de Big Four², s'étaient intéressés à son projet, c'était uniquement parce qu'ils entendaient contrôler le commerce avec les

² Les « quatre grands ».

communautés minières installées de l'autre côté des montagnes. La liaison entre les côtes pacifique et atlantique ne les concernait pas le moins du monde. Judah se sentait trahi et fulminait, mais il avait les mains liées maintenant que les quatre hommes détenaient les clés de son projet.

Stanford s'empessa de mettre sur pied une série de compagnies-écrans entre lesquelles il répartit les sommes allouées par le Congrès. Il alla jusqu'à profiter d'une vacance à la Cour suprême de l'État pour y faire nommer Edwin Crocker, propre frère de Charles Crocker et, par ailleurs, conseiller légal de la Central Pacific. Celle-ci avait désormais prise, de manière directe ou indirecte, sur toutes les décisions qui concernaient la construction de la voie ferrée.

Un examen rapide de la situation fit apparaître que cette dernière, si elle était menée à son terme, ne laisserait guère à ses promoteurs qu'une faible marge de profit. Pour des hommes décidés à s'enrichir au plus vite, le but n'était pas là. L'aide fédérale prévoyait un paiement de 16 000 à 48 000 dollars par mile construit – le montant précis étant fonction des difficultés du terrain – ainsi que 5 000 hectares de terres.

Ces dernières seraient toutefois dépourvues de valeur aussi longtemps que la voie ferrée ne serait pas construite. Étant donné que seule la moitié des terres serait directement concernée par le transcontinental, les Big Four entreprirent de vendre le surplus à bas prix. Pour trouver rapidement preneur et ne pas avoir à payer d'impôts sur les plus-values, ils annoncèrent que quiconque voudrait s'en porter acquéreur n'aurait rien à déboursier au moment de l'achat. La vente ne serait finalisée qu'une fois la voie ferrée achevée, et ce au prix du marché.

La formule était assez vague pour que les fermiers imaginent que la vente s'effectuerait au prix du marché à l'époque du précontrat, alors que, dans l'esprit des Big Four, il s'agissait bien évidemment du prix du marché au moment de la signature du contrat définitif, soit lorsque les terres auraient acquis une plus-value considérable grâce au travail des fermiers et à la présence du transcontinental.

L'argent commença à affluer dans les caisses de la

compagnie. Mais cela ne suffisait pas pour satisfaire l'appétit vorace des Big Four. Les fonds versés par le Congrès étaient liés aux difficultés du terrain ? Soit ! On allait leur en donner à foison. Stanford engagea à cette fin un géologue assermenté qui procéda à une étude minutieuse de la région à traverser et fit apparaître 20 miles de montagnes là où il n'y avait en réalité que des plaines. Ce petit tour de passe-passe permit de faire rentrer 640 000 dollars supplémentaires dans les poches de Stanford et de ses associés.

Theodore Judah ne pouvait cautionner pareille escroquerie. Il revendit ses parts pour 100 000 dollars et s'embarqua à destination de New York. Là, il espérait rassembler les fonds qui lui permettraient de racheter les options que ses anciens partenaires lui avaient consenties sur leurs parts. Malheureusement, Judah devait mourir avant d'avoir pu mener à bien son projet visionnaire. Il contracta la fièvre jaune pendant la traversée du Panamá et décéda un mois plus tard, âgé d'à peine trente-huit ans.

Désormais, la voie était totalement dégagée pour les Big Four, qui conçurent un plan afin de s'enrichir dans des proportions que nul n'avait osé imaginer avant eux. La position d'Edwin Crocker à la Cour suprême lui permettait de signer des contrats outrageusement gonflés au profit des sociétés-écrans des Big Four. Quatre petits commerçants étaient en train de devenir les plus gros magnats de la côte Ouest.

De l'autre côté des plaines, l'Union Pacific ne procédait pas autrement, avec les bons offices du Crédit mobilier.

John Vancamp avait suivi l'évolution de l'affaire de fort près. Lorsque Theodore Judah lui annonça qu'il entendait se retirer de l'affaire, il sut que son heure était arrivée. Il alla trouver Leland Stanford et se porta acquéreur des actions de Judah au prix réclamé par le Prussien.

— Mais pourquoi tenez-vous tant à vous procurer ces terres ? s'informa Stanford. Elles jouxtent le ranch de votre ami Bartleby. Il me semble qu'elles pourraient l'intéresser. J'ai entendu dire qu'il souhaitait agrandir sa propriété.

John Vancamp sourit.

— Bartleby n'est pas à proprement parler mon ami, dit-il

sans plus de précisions.

Stanford ignorait ce que son visiteur avait en tête, mais si celui-ci désirait faire rentrer de l'argent frais dans les caisses de la Central Pacific, il ne voyait pas pourquoi il l'en empêcherait.

Lorsqu'il quitta le gouverneur, Vancamp exultait. Le jour où Stanford et ses requins revendraient leurs terres à un prix dont il devinait qu'il serait considérablement supérieur à celui annoncé, il irait trouver l'Anglais et lui proposerait les terrains qu'il venait de se procurer au prix où lui-même les avait achetés. Peut-être même les lui vendrait-il à perte. Il expliquerait à Frank qu'il avait eu vent des intentions des Big Four et qu'il avait voulu lui éviter de se faire gruger comme tant d'autres. Après cela, le regard que Catherine portait sur son amant avait des chances de changer. Du moins c'est ce qu'il espérait.

Washington avait fini par fixer le lieu de la jonction à Promontory Point, au nord du lac Salé, dans l'Utah. Le 10 mai 1869, le dernier boulon posé, le rêve de Theodore Judah était devenu réalité.

Deux locomotives, ornées de drapeaux et de guirlandes, allèrent à la rencontre l'une de l'autre jusqu'à se toucher. L'Est et l'Ouest venaient de réaliser leur jonction sous le regard satisfait des directeurs en haut-de-forme, en présence de milliers d'ouvriers en casquette. Chacun des deux mécaniciens brisa une bouteille sur la locomotive de son collègue. Pour les grandes villes telles que Chicago, Philadelphie, New York mais aussi San Francisco, une ère nouvelle s'ouvrait.

Pendant les sept années qu'avait duré la construction, les Big Four étaient devenus multimillionnaires et ils n'étaient pas décidés à en rester là. John Vancamp, lui, estima que l'aventure ne l'amusait plus. Il vendit ses parts et vit également se multiplier les millions.

PENDANT que se construisait la ligne transcontinentale, Suey Long avait pris une importance considérable au sein de la population chinoise de San Francisco. Il appartenait désormais à une organisation de commerçants dénommée les Six Compagnies, qui gérait tous les aspects de la vie au sein du quartier que les habitants de la ville avaient baptisé Chinatown.

Les Chinois avaient tendance à moins s'assimiler à la population locale que les émigrants venus d'autres horizons. Cela tenait essentiellement aux liens étroits qu'ils entretenaient avec leur pays d'origine, notamment en raison du culte des ancêtres. Contrairement aux autres immigrants, ils ne prévoyaient pas de s'installer aux États-Unis. Leur séjour en Californie était purement provisoire et lié à l'agitation qui régnait dans leur pays. La plupart comptaient retourner un jour s'occuper des tombes de leurs défunts.

Les Six Compagnies exerçaient une sorte de contrôle sur l'ensemble de la population chinoise en Californie, en particulier sur les coolies et les membres de la classe ouvrière. Par l'intermédiaire d'agents en Chine, elles avançaient de l'argent à ceux qui désiraient venir chercher du travail en Californie. Mais leur organisation était sans rapport avec les quelques gros commerçants qui avaient exploité leurs compatriotes de façon éhontée au temps des mines d'or. Quand les nouveaux immigrants arrivaient à San Francisco, ils étaient aussitôt pris en charge par les Six Compagnies qui leur trouvaient de l'embauche, en ville ou dans les mines d'argent. Dès qu'il commençait à gagner de l'argent, le nouvel arrivant remboursait ses dettes au même titre que tout emprunteur.

Suey Long parlait souvent de la situation de ses semblables avec Catherine Tourneur.

— Les gens n'ont pas d'estime pour nous. Nous n'avons pas le droit d'envoyer nos enfants à l'école. Les portes de l'hôpital nous sont fermées. Le droit de témoigner contre un Blanc qui nous a fait du tort nous est refusé. Nous ne sommes pas reconnus comme des citoyens alors que nous payons les mêmes taxes que vous et plus encore, puisqu'une loi pénalise désormais les logements qui ne disposent pas de 150 mètres cubes par habitant. Vos législateurs savent bien que cette mesure concerne uniquement les miens, qui n'ont pas de quoi se payer des logements décents.

Catherine n'ignorait rien de tout cela. Elle avait aussi pris note de la taxe de 25 dollars par trimestre imposée aux poissonniers, or la plupart d'entre eux étaient des Chinois aux revenus modestes. Beaucoup avaient ainsi été contraints de renoncer à leur gagne-pain. Et la journaliste ne doutait pas que telle avait été l'intention du législateur. Tout le monde aurait été bien content si ces Jaunes étaient rentrés chez eux. Mais, même s'ils étaient eux-mêmes de plus en plus nombreux à le souhaiter, rares étaient ceux qui pouvaient se le permettre en raison des dettes qu'ils avaient contractées.

— Votre gouverneur, l'honorable Leland Stanford, prétend que notre présence ne manquera pas d'exercer un effet délétère sur la race supérieure. Mais en quoi votre race est-elle supérieure à la mienne ? s'indignait Suey Long.

Catherine posa une main sur celle de son ami pour l'apaiser.

— Leland est la dernière personne qui aurait dû tenir de tels propos, Suey. Je suis bien placée pour connaître son implication dans la construction de la ligne transcontinentale. Or, celle-ci emploie des milliers de Chinois, que la Central Pacific a fait venir ici uniquement parce que tes semblables consentent à travailler dans des conditions qu'aucun Blanc n'accepterait jamais. Leland Stanford est une fripouille.

— Alors, pourquoi nous traiter de la sorte ? Je sais que tout n'est pas parfait à Chinatown, loin de là, mais jamais vous n'avez dû faire appel au comité de vigilance à cause d'un Chinois.

Catherine soupira.

— Tu parles comme un sage, Suey. Je me souviens d'avoir lu

dans l'*Alta California*, alors que je ne vivais ici que depuis quelques années, que ton peuple était le plus industriel, le plus paisible, le plus patient... Le journaliste assurait que le jour était proche où l'on verrait un mandarin à queue-de-cheval parmi les membres du Congrès.

Suey Long éclata de rire.

— Il y a encore bien du chemin à parcourir avant d'en arriver là, murmura la jeune femme. Mais si nous n'avions pas des rêveurs comme ce journaliste, les choses n'évolueraient jamais. Nous avons besoin de rêves pour bâtir une réalité meilleure.

— Catherine, vous aussi vous faites beaucoup pour nous et je sais que vos articles ne vous valent pas que des amis.

La jeune femme sourit. Suey avait raison. Elle avait fait paraître plusieurs articles attirant l'attention de la population sur les mesures iniques dont faisaient l'objet les Chinois. Les législateurs étaient allés jusqu'à interdire l'usage du palan dans les rues. Or, les blanchisseurs utilisaient cet engin pour livrer le linge propre à domicile. Une fois encore, une seule partie de la population était visée, toujours la même. La jeune femme avait mis en garde ses concitoyens. « Quand vous acculez un tigre, il finit inmanquablement par vous sauter à la gorge. Pour l'instant, les Chinois sont les êtres les plus paisibles qui soient, mais prenez garde au jour où ils se réveilleront. »

Ses articles lui avaient valu la perte de plusieurs contrats publicitaires et le courroux de son courtier, Steve Blithe. Mais Eddie avait pris la défense de son associée.

— Nous nous sommes donné pour mission d'éveiller les consciences, Steve. C'est notre rôle à nous, journalistes. Au moins, les habitants de San Francisco ne pourront pas nous reprocher de ne pas les avoir mis en garde le jour où les Chinois se révolteront.

Mais les fils de l'empire du Milieu continuaient à courber l'échine, et les politiciens comme les hommes d'affaires en profitaient.

La jeune femme ne laissait jamais partir Suey sans lui demander des nouvelles de Little Yes. Après l'incendie des premiers locaux du *Yerba Buena Star*, elle avait fait une donation aux Six Compagnies pour la fondation d'une école.

Little Yes avait suivi les cours avec beaucoup d'application. Elle n'avait pas été surprise d'apprendre qu'il était l'un des meilleurs éléments. Une fois sa formation terminée, il avait quitté San Francisco et était parti apprendre un métier à Sacramento.

— Little Yes vient d'être engagé dans un journal. Il est content et son employeur prétend qu'il ira loin.

— Mais pourquoi n'est-il pas venu me voir ? s'exclama la jeune femme. Je l'aurais engagé.

Suey Long sourit.

— Little Yes est très fier. Il espère bien travailler un jour pour vous, Catherine, mais avant, il veut être devenu un grand journaliste. Il dit qu'il ne désire pas vous faire perdre des lecteurs avec ses articles encore maladroits.

La jeune femme éclata de rire.

— Je le reconnais bien là, Suey. Dis-lui qu'il est une pire tête de mule que moi. Mais que le jour où il se sentira prêt, il trouvera du travail ici, et il sera payé le même salaire qu'un Blanc.

— Little Yes sera très heureux, Catherine. Il vous admire beaucoup.

— Et moi, j'ai beaucoup d'affection pour vous deux, Suey.

Avant de partir, le Chinois lui remit fièrement les exemplaires du *Sacramento Herald* où étaient parus les premiers articles de son fils.

Lorsqu'elle fut seule, Catherine Tourneur s'empressa de les lire. Elle ne s'était pas trompée. Little Yes savait manier la plume. Il avait encore à apprendre à l'utiliser comme une arme pour défendre les causes justes, mais cela viendrait avec un peu d'expérience.

Si les articles de son protégé l'avaient séduite, c'était un autre nom qu'elle avait retenu en refermant le journal : Earl Wright. C'était la première fois qu'elle lisait ce nom, mais elle savait qu'elle ne l'oublierait pas. Earl Wright était caricaturiste. Les journaux aimaient faire appel à des artistes pour illustrer leurs papiers et brocarder les politiciens, notamment. Or, cet Earl Wright avait un trait d'une intelligence qu'elle avait rarement rencontrée chez ses collègues.

ISABELLE FRANÇOIS referma le livre et le posa sur sa table de chevet. Manon, qui reposait à côté d'elle, caressa ses longs cheveux blonds et déposa un baiser sur son épaule dénudée avant de se blottir dans ses bras.

— Il parle de toi ? demanda-t-elle.

Isabelle sourit.

— Oui, dit-elle, je suis surprise parce qu'il est vraiment gentil. Quand je lis ce qu'il dit de moi, j'ai presque l'impression qu'il parle d'une autre femme... d'une femme respectable.

Manon laissa sa main glisser vers les seins d'Isabelle, qui ferma les yeux de plaisir.

— Tu vois, ma chérie, ce n'est pas l'argent qui t'a procuré cette respectabilité, murmura-t-elle en caressant la peau diaphane de la femme qu'elle aimait. Depuis que tu as créé *le Gai Paris*, tu as bien changé. Aujourd'hui, il ne reste plus que quelques tables de jeu et plus personne ne triche. Les artistes que tu fais venir de Paris plaisent par la qualité de leur programme plus que par le scandale du cancan.

— Oh, le cancan n'était pas bien méchant. Mais, aujourd'hui, le public est plus raffiné. Il a plus d'exigence.

Le livre qui reposait sur la table de chevet d'Isabelle François s'intitulait *Personnages d'exception de San Francisco*. Il était signé Eddie Wallgreen. C'était le premier recueil de nouvelles que publiait le jeune journaliste.

Si Eddie y parlait d'Isabelle, c'est qu'il voulait rendre hommage au parcours de la Française. Il ne taisait rien des rumeurs qui avaient circulé à son arrivée sur la manière dont ses filles trichaient sans vergogne. Mais il s'attardait surtout sur l'évolution de la jeune femme, qui avait eu à cœur d'améliorer la qualité de ses spectacles afin de proposer à une clientèle de plus

en plus respectable et raffinée ce qui se faisait de mieux à Paris. Il concluait son récit en affirmant que si, aujourd'hui, San Francisco pouvait s'enorgueillir de la richesse de sa vie culturelle, Isabelle François y était sûrement pour beaucoup.

Toutefois, le journaliste s'attachait surtout à des personnages plus pittoresques. Celle de ses nouvelles qui séduisit le plus ses lecteurs fut sans conteste « Un empereur à San Francisco ». Il y racontait l'histoire de Joshua A. Norton. Cet Anglais, qui disposait d'une petite fortune personnelle, avait commencé sa carrière dans la région au temps de la fièvre de l'or. C'était alors un agent immobilier et un agent de change très prospère sur Montgomery Street, mais le krach du 17 septembre 1859 l'avait mis sur la paille. Le malheureux avait alors perdu la raison. Un jour, il avait informé la population, par une proclamation officielle, que la législature de l'État de Californie l'avait élu empereur des États-Unis. Il exigeait, désormais, d'être appelé par son titre officiel : « Empereur Norton I^{er} ».

Il est probable que, dans bien des villes, Norton aurait été interné ou, tout au moins, serait devenu la cible de tous les quolibets. À San Francisco, la municipalité lui offrit le costume de sa fonction et on vit bientôt le brave Norton I^{er} parader dans sa redingote bleue à épaulettes dorées, la tête couverte d'un chapeau en fourrure de castor surmonté d'un plumet du plus bel effet, balançant une canne dans une main, une ombrelle dans l'autre.

Le Pr Frederick Coombs, qui ressemblait étonnamment à George Washington, eut également droit à une nouvelle. Le praticien avait pris l'habitude de se promener en costume colonial, le crâne recouvert d'une perruque blanche poudrée. Il brandissait un étendard, proclamant qu'il n'était ni plus ni moins que Washington II. Un autre personnage évoqué par Eddie Wallgreen était le Grand Inconnu qui parada pendant des années dans les rues de la ville, sans jamais sortir de son mutisme. Longtemps, les habitants de San Francisco s'interrogèrent sur cet homme dont ils n'avaient jamais réussi à percer l'identité réelle, mais à force de s'envelopper de mystère, le Grand Inconnu finit par lasser son public et perdit l'attention à laquelle il paraissait accorder tant de prix.

À la parution du livre, Catherine avait craint que son ami ne renonçât à sa collaboration avec le *Yerba Buena Star*, mais Eddie l'avait rassurée. Il prenait trop de plaisir à mener de front ses deux activités pour sacrifier l'une à l'autre. Une réception avait été organisée pour célébrer la parution de *Personnages d'exception de San Francisco*. Elle se déroula à l'*International Hotel*, sur Jackson Street.

À cette occasion, Catherine et Eddie avaient éprouvé une émotion particulière.

— Que de chemin parcouru ! observa le jeune homme.

— Oui, et je n'ai pas toujours été une partenaire très facile à vivre. Tu as supporté mes humeurs avec une constance qui me touche énormément lorsque j'y songe aujourd'hui.

— Je t'aurais préférée moins forte, Kate, et plus heureuse. Dis-moi, pourquoi ne t'es-tu jamais remariée ?

Catherine rit.

— Cela viendra peut-être un jour, qui sait ? Mais je vis très bien ainsi. Le journal remplit une bonne part de mon existence et pour l'autre, j'ai mes amis. Frank et toi, en particulier.

— Et John ! fit Eddie avec une pointe de sarcasme.

Quand il avait écrit ses nouvelles, il n'avait pas manqué d'en consacrer une au Hollandais, mais il ne l'avait jamais publiée par respect pour son amie.

— John n'est pas un ami, Eddie. C'est un amant, rien de plus. En fait, je crois que c'est une des conséquences de ma blessure...

Eddie ne voulait pas laisser son amie s'engager plus avant dans cette voie. Il savait qu'il arrivait encore à Catherine de sombrer dans des crises de désespoir.

— Je suis ravi d'apprendre que John n'est pas un ami, Kate. Un jour, je te ferai lire la nouvelle que je lui ai consacrée.

— Cachottier ! Tu ne m'en avais jamais parlé.

— Par pur respect pour vous, ma chère. Mais, maintenant, il nous faut prendre en compte ton nouvel admirateur.

Catherine afficha une expression de surprise, mais ses regards se tournèrent dans la direction du buffet où Earl Wright était en grande discussion avec Little Yes, qui avait quitté Sacramento pour la circonstance.

— Allons, dit Eddie, tout le monde ici a bien vu la manière

dont ce jeune homme te couve des yeux depuis que nous l'avons débauché au *Sacramento Herald*. Une initiative des plus heureuses, d'ailleurs. Il a vraiment un talent étonnant. Je suis ravi qu'il ait accepté de dessiner une couverture pour mon livre. Mais cela n'empêche qu'il est amoureux de toi.

— Ne sois pas sot, Eddie. C'est un gamin.

Il examina le caricaturiste et secoua la tête.

— Il est jeune, mais ce n'est plus un gamin, Kate. Il a dans les yeux une sorte de gravité qui n'est pas de son âge. On la retrouve dans ses dessins, c'est ce qui leur confère une telle puissance.

SI, aux premiers temps de San Francisco, la presse avait connu une période erratique, elle n'avait désormais plus rien à envier à celle de la côte Est. Outre les quotidiens et hebdomadaires, on trouvait des revues littéraires, humoristiques ou illustrées. La civilisation apprivoisait peu à peu l'Ouest sauvage.

La diversité des organes de presse n'était pas le seul élément de fierté de la ville. Plusieurs journaux et revues pouvaient se vanter de compter certaines des plus belles plumes du pays. Parmi celles-ci, trois au moins connurent une renommée mondiale en tant qu'écrivains : Bret Harte, Mark Twain et Ambrose Bierce. Ces deux derniers ravissaient particulièrement les lecteurs qui appréciaient leur cynisme et leur goût du macabre. Les gens de l'Ouest aimaient les écritures viriles et sans concessions ; ils ne dédaignaient pas non plus un certain sens de l'absurde.

Toute cette émulation ne pouvait manquer d'attirer des artistes en tout genre. C'est ainsi que lorsque le jeune caricaturiste Earl Wright avait reçu la lettre des éditeurs du *Yerba Buena Star*, il n'avait guère eu besoin des encouragements de son ami Little Yes pour accepter leur offre. San Francisco offrait sans conteste plus de débouchés que Sacramento. Ce n'était pourtant pas le cœur tout à fait léger qu'il s'était mis en route.

Le jeune Chinois, qui était le seul à connaître l'histoire de son ami, lui avait dit :

— San Francisco est devenue une grande ville, Earl. Ce n'est plus le village que tu as connu. Et puis, tant d'années se sont écoulées... Tu as bien changé. Ne t'en fais pas. Tu es un homme, désormais, et tu es maître de ta destinée.

Le caricaturiste avait oublié toutes ses inquiétudes dès qu'il avait aperçu Catherine Tourneur. Il était immédiatement tombé sous le charme des grands yeux noisette de son nouvel employeur. Il n'avait encore jamais connu l'amour, mais il sut le reconnaître au premier regard. Il avait beau n'avoir guère plus de vingt ans, et la journaliste près de la quarantaine, il se jura qu'il saurait s'en faire aimer.

En tant qu'illustrateur, il travaillait le plus souvent chez lui. Suey Long lui avait trouvé au cœur de Chinatown un appartement où la lumière entrait par de larges baies vitrées. Le jeune homme s'arrangeait toujours pour livrer ses dessins en fin de journée, à un moment où il savait que Catherine était seule. Il ne manquait jamais de lui apporter des fleurs, des chocolats de chez *Ghirardelli*, dont il savait la jeune femme friande. Il sentait bien que la journaliste était sensible à ses attentions, même si elle faisait semblant de ne pas remarquer que celles-ci n'étaient pas dues uniquement à la gentillesse de son nouveau collaborateur.

Le soir de la célébration du livre d'Eddie Wallgreen, le jeune homme se jura de ne pas attendre plus longtemps pour lui déclarer sa flamme. Catherine était plus belle que jamais dans sa robe en velours bordeaux ornée de dentelles de Paris. Il était si nerveux qu'il ne parvint pas à en détacher ses regards de toute la soirée.

Lorsque Little Yes lui fit observer qu'on lisait en lui comme en un livre ouvert, il sentit le courage lui manquer. Prétextant un travail en retard, il s'esquiva en bredouillant, mais, une fois dehors, il fut incapable de rentrer chez lui. Il erra dans les rues de la ville en se reprochant sa lâcheté.

Catherine s'apprêtait à quitter la réception quand Little Yes demanda à lui parler en privé.

— Que se passe-t-il, Little Yes ? Tu es enfin prêt à rejoindre notre équipe et tu n'oses pas me l'annoncer ? plaisanta-t-elle.

Le Chinois sourit.

— Non, Catherine, ce soir, je voudrais vous parler d'un sujet beaucoup plus grave.

— Je t'écoute, l'encouragea Catherine.

— Je connais vos relations avec John Vancamp, et je sais que

cela ne me regarde pas.

La journaliste secoua la tête.

— Nous sommes entre amis, Little Yes, tu peux tout me dire.

— Ce Vancamp est une ordure, Catherine.

— C'est un homme d'affaires qui ne s'embarrasse pas de scrupules, j'en conviens.

— Ce sont les affaires et, dans ce milieu-là, la délicatesse n'est pas de mise. Je ne suis pas assez naïf pour l'ignorer. Mais ce qu'il a fait aux miens, je ne peux l'accepter.

Le front de la journaliste se plissa.

— Il a fait du mal à Suey ?

— Non, il n'oserait pas. Il sait que Suey est votre ami, et puis Suey est puissant aujourd'hui. En fait, c'est à mon peuple qu'il a fait beaucoup de tort, Catherine. Mon père a appris que c'est Vancamp qui a organisé la venue en Californie des coolies employés par milliers à la construction du chemin de fer. Il les a acheminés jusqu'ici comme du vulgaire bétail. Pourtant, il leur avait fait payer leur traversée à un prix tel que la plupart ne pourront jamais rentrer chez eux parce qu'ils n'auront pas assez de toute leur vie pour le rembourser. Alors, pour récupérer ses avances, maintenant que la Central Pacific n'a plus besoin de leurs services, Vancamp procure à ces malheureux coolies des emplois dont aucun Blanc ne voudrait.

— Tu es certain que c'est Vancamp qui est derrière tout ça ?

— Oh, bien sûr, il n'apparaît pas directement. Tous ces financiers ont l'art de confier leurs sales besognes à des hommes de paille, mais Suey est catégorique. C'est bien le Hollandais qui se trouve derrière ce trafic d'hommes.

Catherine Tourneur resta un long moment silencieuse.

— Je te crois, Little Yes. Tu as bien fait de te confier à moi. Il ne faudra jamais laisser un malaise s'installer entre nous. L'amitié est trop précieuse.

Un sourire radieux éclaira le visage du Chinois.

— J'ai dit à mon père qu'il aurait dû vous informer de la chose dès qu'il en avait eu connaissance, mais il ne voulait pas vous causer de peine. Moi, je savais que vous nous écouteriez.

— Tu as raison, Little Yes. Je n'ai plus de famille, mais Suey et toi, tout comme Frank et Eddie, vous êtes ma famille

désormais. Demain, je compte te voir à mon bureau à la première heure, d'accord ? Ton contrat est déjà rédigé.

— Je serai là, Catherine, comptez sur moi.

La journaliste ne se soucia pas de prendre congé des personnes présentes à la réception. Elle se précipita chez le Hollandais. Lorsque John lui ouvrit la porte, il comprit qu'il n'allait pas aimer ce qu'il était sur le point d'entendre. Il ne se trompait pas. Catherine déversa toute sa rancœur sur son amant. Lorsque Vancamp voulut lui prendre le bras pour tenter de l'apaiser, elle hurla :

— Ne me touche pas ! Tu m'as suffisamment souillée comme ça. Plus jamais tu ne poseras la main sur moi.

— Voyons, Catherine, laisse-moi t'expliquer...

— Il n'y a rien à expliquer, John. Tu es une ordure. Je le savais, mais je ne voulais pas en tenir compte tant que tu me comblais en tant qu'amant. Là, tu es allé trop loin. Je te conseille de lire mon éditorial, demain.

Elle sortit en claquant la porte et le Hollandais saisit une lampe qu'il envoya se fracasser contre le mur.

— Non ! hurla-t-il. Ça ne peut pas se terminer ainsi. Je n'ai pas dit mon dernier mot !

Catherine lança ses chevaux à vive allure et ne ralentit qu'en arrivant à la porte de la Villa Yerba Buena. Elle s'apprêtait à entrer chez elle quand elle aperçut une ombre assise sur le porche.

— Qui est là ? s'exclama-t-elle.

— C'est moi, dit Earl.

Catherine se calma aussitôt. Elle n'avait aucune raison de retourner sa colère contre le caricaturiste.

— Mais que fais-tu là ? Tu as vu l'heure ?

— Je n'arrivais pas à trouver le sommeil.

— Alors, tu t'es dit que nous pourrions discuter tranquillement au clair de lune ? Veux-tu que je fasse allumer un feu de camp ?

Earl Wright s'approcha et posa le bout des doigts sur les lèvres de la jeune femme, qui le sentait trembler de tout son corps.

— Je vous aime, Catherine, dit-il en un souffle.

Elle sourit.

— Voyons, Earl, j'ai le double de ton âge...

— Et alors ? Je n'ai jamais désiré une femme à ce jour, et je vous jure que je n'en désirerai jamais aucune autre.

Il y avait tant de candeur dans les yeux de ce garçon d'habitude si grave...

— Je sais que vous êtes ma patronne, reprit Earl. Et si vous ne voulez pas de moi, je quitterai le journal dès demain. Je serais incapable de vivre auprès de vous si vous ne m'aimez pas, Catherine. Je partirai...

Ce fut au tour de la jeune femme de poser sa main sur les lèvres du jeune homme.

— Tais-toi, Earl, tu dirais des sottises.

Puis elle lui prit la main et dit :

— Viens.

Et d'une voix à peine audible, elle ajouta :

— Je sais que je suis folle, mais j'ai été raisonnable trop longtemps.

LE jeune homme ne regarda pas l'intérieur de la maison. Il y aurait vu une décoration raffinée qui tranchait avec les résidences luxueuses des nouveaux riches qu'avait produites la construction du transcontinental. La journaliste avait fait venir ses meubles de France, mais elle avait toujours refusé l'ostentation. Quand Sharon, sa vieille servante, vint prendre ses ordres, Catherine lui dit qu'elle pouvait aller se coucher et, sans plus s'occuper d'elle, elle entraîna Earl vers sa chambre.

Là, le jeune homme la prit dans ses bras et elle ne lui refusa pas ses baisers. Lorsqu'il commença à la déshabiller, elle le laissa faire. Earl vint s'allonger près d'elle et ce fut au tour de Catherine de lui retirer ses vêtements. Il avait un corps presque frêle, mais une poitrine solide et des muscles fermes.

Elle ferma les yeux et sentit le désir monter en elle avec une puissance impérieuse. Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Même John ne lui avait jamais produit pareil effet. Elle ferma les yeux et s'abandonna à son plaisir.

— Je t'aime, Catherine, ne cessait de répéter le jeune homme.

Il se mit à lui embrasser les seins, puis ses lèvres descendirent le long du corps de la jeune femme. Mais, brusquement, elle le repoussa avec violence. Elle se sentait gagnée par un vertige terrifiant.

— Non, dit-elle, c'est impossible !

D'un bond, elle se redressa. Elle avait les pupilles dilatées et paraissait en proie à une profonde agitation. Earl s'approcha d'elle, mais la jeune femme saisit son peignoir et s'en enveloppa, puis elle prit le visage du garçon dans ses mains.

— Mon Dieu, c'est impossible, dit-elle, les yeux embués de larmes. Je vais devenir folle.

Earl Wright était désespéré.

— Voyons, je t'aime vraiment, Catherine. Il faut me croire...

La jeune femme lui caressait le visage en le dévorant des yeux, comme si elle le voyait pour la première fois. Après un long moment, elle réussit à articuler :

— Oh, mon chéri, je sais et moi aussi, je t'aime !

— Mais alors ?... s'étonna le jeune homme.

— Mais alors, je ne peux pas t'aimer ainsi que tu le souhaites. Et toi non plus.

Elle prit la main d'Earl et l'entraîna vers sa psyché.

— Il y a si longtemps que je t'aime et il faut que je te retrouve dans de telles circonstances ! C'est trop horrible. Nous avons été sur le point de commettre un acte contre nature, mon chéri.

Earl Wright se sentait de plus en plus égaré. Catherine le plaça dos à la psyché et lui fit tourner la tête de manière qu'il pût contempler son dos.

— Tu vois cette marque sur ton épaule ? Cette espèce de bateau avec une voile...

— Elle a toujours été là, murmura le jeune homme. C'est une tache de naissance.

— Je sais, mon chéri. Je sais...

Catherine dut reprendre son souffle pour parvenir à articuler :

— Nous ne pouvons pas devenir amants, parce que je suis ta mère !

Ce fut au tour d'Earl de la repousser.

— C'est du délire ! s'exclama-t-il.

Catherine s'efforça de le calmer.

— Tu ne t'appelles pas Earl Wright, mon enfant...

— C'est vrai, reconnut le jeune homme. J'ai changé de nom il y a plusieurs années. Mais, crois-moi, Catherine, je ne m'appelle pas non plus Tourneur. En réalité, ma mère est folle. Elle ne s'est jamais remise de la mort de mon frère aîné, dans les neiges de la sierra Nevada, au cours de sa venue en Californie avec mon père. Elle m'a fait vivre un véritable enfer. C'est pour ça que j'ai fugué quand j'avais dix ans, avec ma nounou mexicaine. Maria est morte des fièvres il y a quelques mois. Je ne suis pas ton...

La tête de Catherine se mit à tourner et Earl dut la soutenir pour l'empêcher de tomber. Il la prit dans ses bras et alla la déposer sur le lit. Sa nudité commençait à le mettre mal à l'aise et il entreprit de se rhabiller pendant que la jeune femme reprenait ses esprits. Quand le rythme de son cœur eut commencé à ralentir, celle-ci bafouilla :

— Tes... parents... ne me dis pas que ton... père est... Frank Bartleby ?

— Si, et ma mère Emily. Ils ont divorcé et elle est internée dans un institut de Frankfort, en Pennsylvanie.

Catherine se redressa d'un bond.

— Frank ! hurla-t-elle. Non ! Pas lui !

Earl sentit un vent de panique s'emparer de lui. Se pouvait-il que la femme qu'il aimait fut en train de sombrer dans la folie, comme sa propre mère ?

Mais Catherine se reprenait déjà. La haine qui sommeillait en elle depuis quelques années venait de renaître avec plus de force que jamais.

— Viens, dit-elle en tendant la main à son compagnon. Tu dois savoir.

Elle se dirigea vers son bureau et Earl la suivit comme un mort-vivant. Tous les cauchemars de l'enfance l'assaillaient à nouveau. Pourtant, il essayait de se calmer. Catherine paraissait avoir recouvré ses esprits. Elle était de nouveau la femme de tête qui dirigeait le *Yerba Buena Star*, la femme qui l'avait séduit au premier regard.

Elle ouvrit un tiroir et en sortit un éperon d'argent qu'elle posa devant le jeune homme.

— Cet éperon appartient au meurtrier de ton véritable père. Il appartient à l'homme qui, après avoir tué mon mari, t'a enlevé dans ton berceau, alors que tu n'avais que quelques mois.

— Voyons, c'est impossible, murmura Earl.

Catherine fouilla dans ses papiers et retrouva le premier numéro du *Yerba Buena Star*, un exemplaire sur mauvais papier que le temps avait jauni, mais dont le texte demeurerait parfaitement lisible. C'était dans ce numéro qu'elle avait raconté le drame des Truckee Meadows et promis une forte récompense à celui qui lui permettrait de retrouver son enfant et le

meurtrier de son mari. Elle le tendit à Earl.

— Lis ceci, mon garçon, dit-elle d'une voix blanche.

Quand il eut achevé sa lecture, le jeune homme reposa le journal sur le bureau de sa mère.

— Ainsi, murmura-t-il, je m'appelle en réalité Thomas Tourneur.

— Oui, déclara Catherine. Et tu es mon fils.

Le jeune homme se leva d'un bond.

— Je crois que c'est moi qui vais devenir fou ! s'exclama-t-il.

— Non, mon garçon ; maintenant que je t'ai retrouvé, nous n'allons plus nous quitter. Il y a si longtemps que j'attends ce moment.

Elle s'approcha de son fils, les bras ouverts, mais Thomas Tourneur la repoussa.

— Non, dit-il, c'en est trop pour une seule soirée. Je ne sais plus qui je suis. Je ne sais plus où j'en suis. Je ne sais plus rien.

Il tourna les talons et se précipita vers la porte du bureau. Catherine hurla le nom de son fils, qui traversait la maison en courant.

— Reviens, Thomas !

Mais il avait déjà claqué la porte derrière lui. La journaliste sentit un froid glacial s'emparer d'elle et elle perdit connaissance.

MÊME si Sharon, la vieille servante de Catherine Tourneur, ne comprenait pas le français, elle n'eut aucune peine à interpréter les premiers mots de sa maîtresse lorsque celle-ci reprit connaissance.

— Je vais le tuer !

Aussitôt, la vieille dame s'efforça d'apaiser la journaliste. Se méprenant sur l'identité de la personne visée, elle voulut savoir si « monsieur Earl » s'était mal comporté avec elle. Catherine la rassura : Earl, qui d'ailleurs s'appelait Thomas et qu'elle ne voulait plus entendre nommer autrement, n'était pas la cible de sa fureur.

— Thomas est mon fils, tu comprends ?

Mais la brave Sharon ne pouvait pas comprendre. La journaliste se précipita dans sa chambre et ressortit le costume de son mari qu'elle portait à son arrivée à San Francisco. Ensuite, elle regagna son bureau où elle s'empara du colt Dagoon, vérifia qu'il était chargé et fixa la cartouchière à sa taille. Enfin, elle dit à sa vieille servante :

— Va à Chinatown. Trouve Little Yes. Il doit être chez son père. Tu connais l'adresse. Dis-lui de chercher Thomas... non, dis-lui de retrouver Earl Wright au plus vite et de l'empêcher de commettre une sottise.

— Mais il fait nuit, s'inquiéta Sharon.

Sans écouter les récriminations de la vieille servante, Catherine sortit et lança sa voiture au galop dans le vent de la nuit.

Il était presque deux heures quand elle arriva au ranch Bartleby. Lorsque Frank la vit pénétrer telle une furie dans son salon, il blêmit.

— Assassin ! s'écria-t-elle en s'avançant vers celui qui avait

été son ami.

L'Anglais n'eut pas besoin de l'interroger pour comprendre à quoi elle faisait allusion.

— Thomas... enfin, Earl, non, George Bartleby, bafouilla-t-elle, il sort de chez moi. Il était venu me déclarer son amour.

Elle aspira profondément avant de hurler :

— J'ai été sur le point de faire l'amour avec mon propre fils ! Par ta faute. S'il n'avait pas eu cette tache de naissance...

L'Anglais ferma les yeux et se prit la tête dans les mains.

— Il fallait que ça arrive, murmura-t-il.

Puis, comme s'il n'était plus en prise avec la réalité, il ajouta :

— Mon Dieu, comme il a changé ! Je ne l'ai même pas reconnu.

La colère de Catherine était plus vive que jamais, mais elle se sentait incapable de tuer Frank de sang-froid, sans l'avoir au préalable écouté.

— Je t'écoute, murmura-t-elle sans lever les yeux du sol.

— Voilà... Emily et moi avons décidé de nous joindre, avec notre fils Gregory, qui allait avoir deux ans, au convoi des Donner. Tu en as amplement entendu parler à ton arrivée. Les responsables du convoi nous avaient expliqué que nous emprunterions une nouvelle route découverte par Lansford Hastings. Elle était censée nous faire gagner plusieurs semaines de voyage. En réalité, nous nous sommes heurtés à des difficultés imprévues lors de la traversée des montagnes Wasatch, puis à nouveau dans le désert du Grand Lac Salé. Lorsque nous avons retrouvé la piste de la Californie, à Elko, nous avons perdu trois semaines. Là, la rivière Humboldt nous a posé de nouveaux problèmes. De sorte que lorsque nous sommes arrivés dans la sierra Nevada, une tempête de neige avait bloqué la passe. Nos provisions étaient quasi épuisées.

Frank Bartleby se leva et alla se remplir un verre de whisky.

— Une quinzaine d'hommes ont enfilé des raquettes pour tenter de gagner Fort Sutter et en ramener de l'aide. Hélas ! ils se sont perdus et quatre d'entre eux sont morts dans un blizzard. Trois autres sont décédés un peu plus tard et leurs compagnons n'ont eu d'autre solution que de...

Il s'interrompt. Les mots avaient autant de mal à franchir

ses lèvres que lorsqu'il avait confié une partie de son récit à John Sutter.

— Ils ont mangé leurs compagnons. C'est à moitié nus et au bord de l'inanition qu'ils sont, en définitive, arrivés au fort. Pendant ce temps-là, notre situation s'était encore dégradée et certains de nos compagnons avaient également eu recours au cannibalisme. Notre petit Gregory avait contracté la fièvre et Emily était sur le point de donner naissance aux jumeaux. Moi, je quittais régulièrement le camp dans l'espoir de trouver de quoi les nourrir. Parfois, je ne rapportais rien de plus que des écorces d'arbres, qui ne faisaient que tromper notre faim. Un jour, à mon retour, j'ai découvert notre abri vide. Quand j'ai retrouvé Emily, elle m'a expliqué qu'une femme du groupe était venue lui demander de l'aider pour creuser la neige dans l'espoir de trouver un point d'eau.

Frank but une rasade de whisky. Catherine l'écoutait sans lâcher son Drogon.

— Cela m'a paru bizarre, reprit l'Anglais. Je lui ai demandé où se trouvait Gregory. Elle m'a répondu qu'il dormait bien au chaud dans son berceau. Mais le berceau était vide. Nous nous sommes aussitôt mis à la recherche de notre fils. Emily cherchait d'un côté, moi de l'autre. À un moment, j'ai entendu des hommes parler.

Frank s'interrompt à nouveau. Il vida son verre et son corps fut secoué de soubresauts. Il ne devait pas espérer trouver le moindre réconfort dans les yeux de son amie. Il serra les poings pour maîtriser son émotion.

— J'ai reconnu Ben Cartwright, un de nos compagnons de route. L'homme avec qui il parlait, je ne l'ai pas identifié tout de suite. Entre eux, il y avait le cadavre déchiqueté de Gregory. Ces salauds l'avaient tué pour... le manger. J'ai sorti mon revolver et j'ai abattu le deuxième homme. Cartwright, lui, a réussi à s'enfuir. J'ai juré d'avoir sa peau, mais je ne l'ai jamais revu. Sutter m'a appris qu'il était mort dans la sierra. J'ai enterré notre fils en creusant la terre à mains nues. À mon retour au camp, la femme qui avait réclamé l'aide d'Emily avait disparu, elle aussi. Quand elle a vu mon expression, ma femme a aussitôt compris qu'elle ne serrerait plus jamais Gregory sur son cœur.

Elle a été prise d'une crise de larmes dont j'avais l'impression que nous ne verrions jamais la fin.

Catherine sentait l'émotion de l'Anglais la gagner, mais elle ne voulait pas y céder. Cet homme était l'assassin d'Eugène. C'est lui qui avait enlevé le petit Thomas au berceau !

— Nous ne pouvions rester avec ces anthropophages. J'avais entendu certains d'entre eux parler de mettre Salvador à mort pour se procurer de la viande. J'ai proposé à l'Indien de nous accompagner. Sans lui, nous serions morts. Quelques jours plus tard, Emily m'a annoncé qu'elle sentait que la délivrance était toute proche. Nous avons dressé le camp et je l'ai assistée du mieux que j'ai pu. Bientôt, le premier bébé s'est présenté. C'était Virginia. Puis les contractions ont repris. Un second enfant est apparu, un garçon, mais il était mort-né. Emily est restée prostrée dans une sorte de délire pendant plusieurs jours.

Les yeux de l'Anglais étaient devenus vitreux. C'était comme s'il revivait, dans l'instant, des événements vieux de plus de vingt ans.

— Pendant cette période de délire d'Emily, tandis que Salvador veillait sur elle, je suis parti en quête de nourriture. À un moment, j'ai aperçu de la fumée. Je m'en suis rapproché et c'est là que j'ai découvert une cabane dans laquelle se trouvait un Français en compagnie d'un nouveau-né. Je lui ai demandé de l'aide, mais il n'a rien voulu entendre. Il disait qu'il devait penser à son propre enfant. Je lui ai alors demandé s'il n'avait pas de femme. Il a prétendu qu'elle était morte en couches... je suppose qu'il avait peur que je ne m'en prenne à toi. J'ai insisté, je me suis mis à hurler, à le traiter d'assassin. Il a cru que j'allais l'agresser, je suppose, car j'ai vu sa main se diriger lentement vers le colt qu'il portait à la ceinture. Je n'avais aucune intention de lui faire du mal, Catherine.

Frank vida son verre.

— Pourtant... je ne sais pas ce qui m'a pris... J'ai dégainé et tiré avant même d'avoir réalisé ce qui se passait. Il n'a presque pas bougé, mais le sang s'est mis à jaillir sur sa chemise. L'enfant a commencé à hurler. J'ai aussitôt pensé qu'il allait se retrouver seul et qu'il avait toutes les chances de mourir. Puis j'ai songé à Emily et au petit jumeau mort à la naissance. Perdre

deux enfants en si peu de temps serait insupportable pour elle. J'ignorais que tu étais vivante, Kate. J'ai volé un cheval dans l'enclos, enveloppé le nourrisson dans mon manteau, puis j'ai emmené deux bœufs et j'ai regagné le campement. Ton fils avait dû naître quasiment le même jour que les jumeaux. Quand Emily est sortie de son délire, deux nourrissons se trouvaient auprès d'elle.

Il soupira.

— Je n'ai jamais réussi à savoir si elle a vraiment été dupe. Peut-être est-ce parce qu'elle ne l'a pas été qu'elle s'est toujours montrée aussi injuste envers George.

La journaliste resta un long moment silencieuse. Lentement, elle releva la tête et fixa Frank Bartleby.

— Quand je suis arrivée ici, j'étais décidée à te tuer, Frank. Après avoir écouté ton histoire, je crois que l'envie m'en est passée. Ne crois pas que ce soit de la pitié, ni même de la compassion. Te laisser vivre avec ton remords est, je crois, bien pire que te tuer. Tu as volé mon bébé et que s'est-il passé ? Ta femme est devenue folle, ton fils t'a abandonné et, aujourd'hui, il est revenu vers moi.

Elle déposa le colt Dragoon sur la table, à côté de Frank.

— Moi, je n'en aurai plus besoin, désormais. Cette arme était réservée au meurtrier de mon mari. Je te la laisse. Peut-être en feras-tu meilleur usage que moi.

Et sans se retourner, elle se dirigea vers la porte.

Elle lança ses chevaux au galop. Le vent de la nuit balayait les larmes sur son visage. Elle avançait sans être bien consciente du chemin qu'elle empruntait. Quand elle réalisa qu'elle approchait de la maison de John Vancamp, elle ralentit le pas. Oui, c'était le destin qui l'avait dirigée vers le Hollandais et elle comprenait parfaitement pourquoi.

QUAND John Vancamp vit Catherine Tourneur debout sur le seuil de sa porte en habits d'homme, il fronça les sourcils.

— Tu veux toujours m'épouser, John ? demanda-t-elle.

Le Hollandais paraissait totalement ahuri.

— Oublie tout ce que je t'ai dit, tout à l'heure, reprit Catherine. Je le pensais, et je le pense toujours, mais c'est

désormais sans importance. Veux-tu toujours m'épouser, John ?

— Bien sûr, Catherine, répondit le Hollandais.

— Alors, fais publier les bans dès demain.

John Vancamp ignorait ce qui avait précipité la décision de sa maîtresse, mais il se prit à songer qu'il avait eu raison de croire que leur histoire ne pouvait s'achever ainsi.

— Seulement, il y a une condition.

— Acceptée d'avance, dit-il.

— Je veux que tu détruises Frank Bartleby. Je veux que tu le pousses à la ruine. Je veux qu'il ait des dettes jusque par-dessus la tête. Je veux qu'un jour sa vie soit devenue un tel enfer qu'il préfère encore l'enfer de l'au-delà. Je veux l'acculer au suicide, John !

— C'est comme si c'était fait, ma chérie, jura le Hollandais avec une jubilation profonde. Et puis, je songe à une petite délicatesse qui pourrait lui faire encore plus de mal que la ruine.

La jeune femme fronça les sourcils.

— Il a bien une fille, non ? Virginia. Elle a épousé un avocat, Lloyd Torn, qui se rêve déjà gouverneur. Je crois que Frank adore sa fille.

Catherine resta un long moment songeuse, puis, avec un sourire mauvais, elle dit :

— Je comprends maintenant pourquoi je ne t'ai jamais quitté malgré le mépris que tu m'inspires, John.

THOMAS avait la tête en feu. Il n'arrivait pas vraiment à assimiler tout ce que lui avait dit Catherine Tourneur. Il s'efforçait de songer que, somme toute, il avait de la chance. Il avait retrouvé une mère aimante. Mais pourquoi fallait-il que cette mère fût la femme dont il était tombé éperdument amoureux ? Et pourquoi fallait-il que l'homme qu'il avait toujours considéré comme son père fût le meurtrier de son véritable géniteur ?

Le jeune homme dévalait Russian Hill sans prêter la moindre attention aux somptueuses demeures qui s'y érigeaient désormais.

À force de marcher, Thomas se retrouva dans le quartier du port. Il n'avait encore jamais mis les pieds dans cette partie de la ville que l'on avait baptisée la côte de la Barbarie. Bientôt, il fut environné d'une cacophonie de sons divers. Des innombrables tavernes lui parvenaient des accents de trombone, de piano, de clarinette et de violon. Il finit par pousser la porte d'un de ces lieux de plaisir.

Dès qu'il eut commandé de la bière, Thomas fut la cible de bien des attentions. La pratique du shanghaiage était toujours en vigueur sur le port, tant on manquait de marins sur les navires.

Deux hommes ne tardèrent pas à venir s'installer à sa table. Ils l'entreprirent aussitôt, lui demandant si cela ne l'intéresserait pas de s'engager pour un voyage au long cours. Un baleinier devait quitter le port dans les trois jours, et il avait besoin d'hommes.

— Toi, dit l'un des deux shanghaiers, t'es pas le genre à traîner dans des rades comme ceux-ci. T'es trop bien fringué pour ça.

— T'as la gueule du mec qu'a un chagrin d'amour, pas vrai ? demanda le second.

Thomas haussa les épaules.

— Rien de tel qu'un voyage en mer pour vous remettre les idées à l'endroit. T'as déjà vu des baleines cracher au milieu de l'océan ?

Thomas reconnut que non, puis il expliqua qu'il n'était pas marin mais dessinateur, et travaillait dans la presse.

— Bon sang, vieux, mais c'est formidable ! s'exclama le second homme. Tu pourrais t'embarquer à titre de journaliste. T'en ferais des dessins là-bas ! J'suis sûr que les journaux te les paieraient un bon prix à ton retour.

— Si tu veux, enchaîna le premier homme, on t'arrange le coup avec le capitaine. Tous les gars qui travaillent pour lui l'adorent.

Il fallait vraiment que Thomas ne connût rien à la vie des marins pour croire pareille déclaration. Sur son bâtiment, le capitaine était toujours le seul maître à bord et les châtiments corporels étaient encore fréquents.

Le jeune homme était tellement absorbé par les propos de ses nouveaux compagnons qu'il ne vit pas le Chinois qui ouvrit la porte de la taverne et ressortit après avoir seulement jeté un regard circulaire sur la salle.

— Oui, dit-il, cela pourrait m'intéresser. Combien de temps durera cette expédition ?

— Bah, ça dépend si vous tombez rapidement sur les baleines, répondit Sam.

— Tu sais, ça peut durer jusqu'à deux ans, précisa Slim Jack. Mais t'as toujours la possibilité de te faire débarquer, si t'en as marre.

Les deux hommes savaient fort bien qu'une fois à bord, leur pigeon n'aurait pas l'occasion de sortir son cahier à dessin. Il serait mis à la corvée comme tous les matelots, et il était hors de question pour lui de rompre son engagement avant le retour du navire.

— Deux ans, ça me va, dit Thomas. Je ne suis pas pressé de revenir.

— Bien. Tu ne le regretteras pas, vieux. Si tu veux, on

t'emmène voir le capitaine, que tu signes ton engagement.

— Rien ne presse, dit Thomas en buvant sa bière.

— Ben, on a d'autres gars à lui livrer... enfin, à lui amener.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Après tout, ici ou ailleurs...

Il suivit ses compagnons dans la rue. Ceux-ci lui demandèrent de les attendre quelques minutes. Ils revinrent bientôt avec une charrette sur laquelle trois hommes étaient allongés.

— Qu'est-ce qu'il leur est arrivé ? s'inquiéta Thomas.

— Oh, ils étaient tellement heureux de trouver un engagement qu'ils ont bu plus qu'ils n'étaient capables de le supporter, mais on ne va pas les laisser à quai pour ça, pas vrai ?

Thomas ne répondit pas. Depuis que ses compagnons lui avaient parlé de ces deux années en mer, il avait le sentiment d'avoir trouvé la solution à ses problèmes. Il éprouvait le besoin de mettre de la distance entre Catherine et lui. Peut-être qu'après une longue absence, il serait capable de la considérer comme sa mère et non plus comme la femme dont il était amoureux.

Le curieux équipage arrivait sur les quais quand un groupe de Chinois armés jusqu'aux dents les entoura. Les deux shangaieurs essayèrent de s'enfuir, mais leurs agresseurs leur coupaient toute possibilité de retraite. Thomas sortit un couteau de sa ceinture et s'adossa à un mur, prêt à vendre chèrement sa vie.

— Ne crains rien, Earl, c'est moi. Nous sommes ici pour te tirer de là.

— Little Yes ? s'exclama Thomas.

Son ami s'approcha tandis que les Chinois maîtrisaient ses compagnons.

— Catherine a demandé à la vieille Sharon de venir me prévenir : d'après elle, tu risquais de commettre une bêtise. La moitié des gars de Chinatown doivent être occupés à te chercher à travers toute la ville. Par bonheur, on t'a retrouvé à temps. Ces salauds étaient sur le point de te shanghaier.

— Mais pas du tout ! se récria Thomas. Je les accompagne de mon plein gré.

Et il raconta à son ami la manière dont s'était achevée sa soirée, depuis le retour de la journaliste à la Villa Yerba Buena, et conclut :

— J'ai besoin de temps. Je dois mettre de la distance entre cette ville et moi. Il y traîne trop de fantômes...

— Mais la vie sur un baleinier, c'est l'enfer. Et ces types t'ont menti, tu ne pourras jamais quitter le bord avant le retour du bateau.

— Je n'en ai pas l'intention. Et rien ne peut être pire que l'enfer dans lequel je me suis trouvé plongé ce soir.

Little Yes voulut poursuivre, mais son ami ne lui en laissa pas l'occasion.

— N'insiste pas, Little Yes, ma décision est prise. Maintenant, si tu es mon ami, va trouver Catherine. Explique-lui ce que je viens de te dire. Dis-lui que j'ai besoin de temps. À mon retour, je serai peut-être capable de l'appeler « maman ».

Le jeune Chinois secoua la tête. Il n'aimait pas ce qu'il venait d'entendre, mais il sentait chez son ami une détermination que la raison ne parviendrait jamais à ébranler.

— Je lui communiquerai ton message. Mais...

— Dis-lui que tu t'es comporté en ami. Que tu as su respecter mon choix. Et puis, surtout... veille sur elle.

Little Yes fit une grimace.

— Je ne suis pas sûr que cela suffise à la consoler. Mais tu peux compter sur moi pour veiller sur ta mère.

— Merci, Little Yes, je n'oublierai jamais.

IL paraissait écrit que San Francisco n'était pas faite pour connaître longtemps la tranquillité. Après les Régulateurs et les Sydney Ducks, c'étaient désormais les *hoodlums* qui faisaient parler d'eux. Ces truands, très jeunes pour la plupart, s'employaient en particulier à semer la terreur parmi la population chinoise.

Ils prenaient un malin plaisir à incendier les laveries, après avoir rossé leur propriétaire. Pendant l'été de 1868, une bande avait agressé un Chinois qui péchait des crabes. Ses membres l'avaient dépouillé du peu qu'il possédait, puis ils l'avaient battu avec un bâton avant de le brûler en une douzaine d'endroits au

fer rouge et de lui trancher la langue et les oreilles.

Suey Long mettait toujours le même acharnement à défendre la cause des siens, mais la partie était de plus en plus délicate. Le Chinois n'avait pas rompu ses relations avec Catherine Tourneur lorsque celle-ci avait épousé John Vancamp. Little Yes avait expliqué à son père les raisons qui avaient poussé la journaliste à agir de la sorte :

— Catherine n'est pas devenue mauvaise du jour au lendemain, père. Elle est seulement plus malheureuse que jamais. C'est maintenant que nous devons lui apporter notre soutien.

La nuit même de l'engagement de Thomas sur le baleinier, Little Yes s'était rendu à la Villa Yerba Buena pour apprendre à Catherine le départ de son fils. La jeune femme avait secoué la tête en s'efforçant de maîtriser son émotion.

— Je le comprends, avait-elle dit. À sa place, j'aurais sûrement fait quelque chose de semblable.

Sa voix s'était brisée.

— Mais c'est si dur... si douloureux !

Comme elle l'avait annoncé, le contrat de Little Yes était prêt lorsque celui-ci s'était présenté au journal le lendemain. La matinée n'était pas encore arrivée à son terme que le jeune Chinois s'était demandé si cette première journée au *Yerba Buena Star* ne serait pas également sa dernière. Catherine avait rédigé un article mettant en cause l'intégrité de Lloyd Torn, le gendre de Frank Bartleby. À l'en croire, le jeune avocat aurait trempé dans le trafic de coolies venus alimenter la Central Pacific. Elle possédait, affirmait-elle, tous les documents appuyant ses dires. En somme, Lloyd Torn, le mari de la si jolie Virginia Bartleby, dévoué aux associations caritatives de la ville, n'était ni plus ni moins qu'un esclavagiste.

Lorsqu'il avait lu son article, Eddie Wallgreen avait été incapable de maîtriser sa colère, pour la première fois depuis qu'il travaillait avec la jeune femme.

— Bon sang, Kate, tu connais Frank depuis si longtemps ! C'est notre plus vieil ami. Comment peux-tu faire ça à sa fille ?

Catherine, elle, n'avait pas perdu son calme. Au contraire, son sourire avait glacé le sang de Little Yes, qui s'était approché

pour lire à son tour l'éditorial de sa nouvelle patronne.

— Je ne m'en prends pas à Virginia, Eddie. Je dénonce les crimes de son mari. Quant à Frank Bartleby, tu seras gentil de ne plus jamais prononcer son nom devant moi.

Le jeune Chinois adressa un signe à Eddie pour lui faire comprendre qu'il valait mieux ne pas insister. Il l'accompagna dans son bureau pour lui raconter les événements de la veille.

— Mon Dieu, mais il faut dénoncer Bartleby au shérif ! Ce type mérite la corde.

— Oui, dit Little Yes, seulement je crois que, pour Catherine, la corde n'est pas encore assez horrible pour lui.

— Mais elle n'a pas le droit de s'en prendre à lui à travers sa fille.

— Le tout, c'est de savoir si ce qu'elle affirme dans son article est vrai ou pas.

Le lendemain de la parution de l'éditorial de Catherine Tourneur, Lloyd Torn attaqua le *Yerba Buena Star* pour diffamation. Lorsque l'affaire passa devant le juge, la journaliste, devenue M^{me} Catherine Vancamp, produisit les documents que lui avait procurés son époux. Le jeune avocat découvrit ainsi que l'une des sociétés qu'il faisait bénéficier de ses conseils n'était pas spécialisée dans l'importation de mobilier chinois, comme il l'avait cru, mais dans le trafic d'opium et de jeunes filles destinées aux bordels de Chinatown.

Les preuves étaient accablantes et Lloyd Torn fut non seulement débouté de sa demande de dommages et intérêts, mais encore condamné à une forte amende pour commerce illégal.

En réalité, la compagnie en question était l'une des nombreuses sociétés-écrans de John Vancamp, mais le Hollandais avait pris la précaution de s'en dégager dès qu'il avait mis en marche la vengeance de sa femme. Ses montages étaient toujours si complexes que nul n'aurait réussi à remonter jusqu'à lui.

Le malheureux Lloyd Torn se demanda si le ciel venait de lui tomber sur la tête. Sa jeune épouse l'avait soutenu pendant toute la durée des débats, mais elle n'avait pu s'empêcher de se demander s'il était possible qu'un avocat aussi doué que son

mari ait pu se laisser berner de la sorte en toute bonne foi. Frank Bartleby assurait sa fille que Lloyd avait été victime d'une odieuse machination, dont il soupçonnait la source, mais devant son refus d'en dire plus, la jeune femme en était venue à se demander si son père ne trempait pas lui aussi dans cette affaire de trafic. Le ver était dans le fruit.

APRÈS la découverte des mines d'argent et plus encore après la construction du transcontinental, la Californie s'était crue plongée dans un véritable âge d'or.

Jusqu'à cette époque, les terres de l'Ouest appartenaient à la nation. Aucun État ne pouvait disposer librement des propriétés fédérales en raison d'une loi votée plus de quatre-vingts ans auparavant. Quiconque voulait s'établir sur une terre devait l'acheter. Le produit de ces ventes constituait une source de revenus considérable pour l'Union.

La guerre de Sécession était venue changer la donne. Lincoln avait fait adopter le *Homestead Act*, une loi par laquelle chaque pionnier désireux d'acquérir une terre se voyait attribuer une superficie de 160 ares avec comme seule obligation d'y résider et de la faire fructifier pendant cinq années, au terme desquelles il en devenait le propriétaire à part entière.

Si une initiative de ce genre avait attiré de nombreux pionniers venus aussi bien de l'Est que d'Europe, elle ne pouvait que favoriser les projets des spéculateurs, qui s'étaient empressés de se procurer des terres en quantité importante grâce à l'intervention d'hommes de paille. Pour répondre aux exigences de la loi, ils y firent construire des cabanes démontables, parfois construites sur roues, pour faciliter leur déplacement. Une fois la terre acquise, il ne leur restait qu'à la vendre à de plus naïfs qu'eux.

Confiantes dans le futur, les banques étaient promptes à accorder des prêts à ces aventuriers d'un genre nouveau. L'argent disponible était aussitôt investi pour acheter des outils mécaniques. C'est ainsi que les faucheuses firent leur apparition, soixante ans avant d'être adoptées par les agriculteurs européens. Des éoliennes ne tardèrent pas à

permettre la domestication du désert.

Pendant ce temps, San Francisco voyait débarquer nombre de magnats de l'Est dans les nouveaux trains agrémentés de wagons-restaurants, lesquels ajoutaient un confort supplémentaire aux wagons-lits adoptés par Pullman dès 1850. Mais pareil éden ne pouvait durer indéfiniment.

En 1873, le pays dut faire face à la plus terrible crise économique de son histoire. Le financier Jay Cooke avait décidé de construire une nouvelle ligne transcontinentale reliant Chicago à l'Oregon. Il réussit à attirer des capitaux anglais, allemands et hollandais. Malgré des difficultés de trésorerie, il continua de payer leurs dividendes aux actionnaires afin de masquer sa situation délicate. Malheureusement, deux années de suite, les sauterelles détruisirent les récoltes des premiers pionniers, qui se trouvèrent dans l'incapacité de rembourser leurs dettes. Cooke, qui leur avait accordé des prêts, fut obligé de mettre la clé de sa banque sous le paillason. Ce fut la panique dans tout le pays.

John Vancamp, avec son sens aigu des affaires, passa une fois de plus à travers les gouttes et put revendre les terres qui entouraient le ranch de Frank Bartleby à Leland Stanford, pour la moitié du prix auquel il les avait achetées. Il mit toutefois une condition à ce sacrifice financier :

— Mon cher Leland, je consens à vous revendre ces terres à perte si vous m'assurez que vous-même vous ne les vendrez qu'à Frank Bartleby et à personne d'autre.

— Au prix où vous me les avez achetées ? s'inquiéta Stanford. Vancamp éclata de rire.

— Non, mon ami, faites comme avec tous les autres acheteurs. Retardez le moment de la signature de l'acte définitif, et là, vendez-les-lui au prix fort.

Stanford se gratta la tête.

— Je ne vous comprends pas, John...

— Ne cherchez pas à comprendre, Leland. Promettez-moi seulement de respecter votre engagement.

L'Anglais put ainsi réaliser son rêve de développer sa propriété, et comme tous les fermiers qui avaient répondu aux sirènes des compagnies ferroviaires, il entra dans une rage sans

nom le jour où il découvrit le prix auquel la Central Pacific entendait concrétiser les ventes. Cependant, il n'eut d'autre solution que de signer les actes de vente aux conditions exigées, faute de perdre les terres.

Un vent de révolte se mit à souffler parmi les fermiers.

UN vent de révolte soufflait également au *Yerba Buena Star*. Catherine avait pris le parti des compagnies ferroviaires contre les fermiers, ce qui ne plaisait pas du tout à Eddie Wallgreen.

— Bon sang, Kate, je comprends ta haine envers Frank. Je conçois que tu veuilles lui faire payer ce qu'il t'a fait endurer. Mais ne te trompe pas de cible, je t'en conjure. Si les compagnies voulaient la mort des fermiers, elles ne s'y prendraient pas autrement.

Pourtant, Catherine ne voyait pas la situation du même œil. Selon elle, la Central Pacific avait accordé des facilités aux fermiers en leur permettant de s'installer sans avoir à déboursier un cent. Certes, ces lopins ne valaient pas grand-chose à l'époque, mais les fermiers n'étaient pas des enfants de chœur. Ils avaient fort bien compris, d'emblée, que seule l'installation de la voie ferrée valoriserait leurs propriétés. Il paraissait donc normal qu'ils partagent les frais de sa construction.

Eddie s'efforça de faire entendre raison à son amie, mais Catherine semblait partie pour entreprendre une nouvelle croisade. Cette fois, les fermiers étaient les mécréants qu'elle avait décidé de crucifier. Le jeune homme ne pouvait laisser le journal prendre une orientation aussi opposée à ses propres convictions.

— Catherine, déclara-t-il un jour, nous ne pouvons pas continuer ainsi. Tu défends une ligne et moi, une autre.

— N'est-ce pas cela, la liberté de la presse, Eddie ?

Le jeune homme se mordit les lèvres. Il savait que lorsque son amie se montrait de mauvaise foi, il n'était pas de taille à lutter avec elle.

— Je suis désolé, mais je ne peux pas cautionner un point de vue aussi diamétralement opposé au mien.

— En somme, tu veux me censurer, l'interrompit Catherine.

Eddie sentit une vague de froid lui parcourir l'échine.

— Non, je ne tiens pas à te censurer. Ne prends pas les choses sur ce ton, je ne suis plus le gamin qui a fondé ce journal avec toi.

— Je ne t'ai jamais considéré comme un gamin, Eddie. Mais il semble qu'aujourd'hui nous soyons arrivés à la croisée des chemins.

— Je le crois, fit Eddie. Je compte quitter le journal, Catherine.

— Non, murmura Catherine, non, Eddie. En fait, c'est toi qui restes le plus fidèle à la mission que nous nous étions fixée. Défendre les démunis. C'est vrai, aujourd'hui, les plus démunis, ce sont les fermiers. Pourtant, je ne peux pas prendre leur défense...

Eddie voulut l'interrompre, mais elle lui fit signe de la laisser poursuivre.

— Je sais, tu vas parler de ma vengeance... Et puis... *Yerba Buena Star*, cela n'a plus vraiment de sens pour moi. Eddie, je sais que tu as les moyens de racheter mes parts dans le journal, n'est-ce pas ? De toute façon, je ne serai pas exigeante... ce ne serait pas loyal.

Dès le lendemain, Catherine Tourneur vendait ses parts dans le capital du *Yerba Buena Star* à son ami et associé. Eddie ne réussit même pas à la convaincre d'accepter le prix qu'il lui proposait.

— La somme que tu demandes est ridicule, Catherine.

— La question n'est pas là, Eddie. Signe et finissons-en, veux-tu ?

Eddie Wallgreen continua à mettre sa plume au service du combat des fermiers contre les grandes compagnies ferroviaires, mais au moment où allait paraître son premier roman, après deux nouveaux recueils de nouvelles, il décida de lancer une revue consacrée aux lettres et aux arts, en confiant la direction du quotidien à Ernest Walpole et Charles Jordan, les deux collaborateurs de la première heure.

Pendant quelques mois, Catherine parcourut le pays. John Vancamp lui avait organisé ce périple, lequel ne correspondait pas exactement à une partie de plaisir. Par ses agents, le financier s'était procuré des informations sur différents organes

de presse connaissant des difficultés financières et avait proposé à Catherine d'aller rencontrer leurs directeurs afin de se faire une opinion sur les chances de redresser la barre.

Au terme de son voyage, Catherine et Vancamp avaient fait le point ensemble. La jeune femme avait retenu six journaux qui valaient la peine d'être rachetés.

— Ils sont gérés en dépit du bon sens, mais ils ont réussi à fidéliser un lectorat appréciable. En outre, chacun couvre un large territoire, de sorte qu'avec celui que je compte lancer ici, nous devrions être présents dans tout le pays.

Un éclair brillait dans le regard de la jeune femme. Le Hollandais aimait la voir ainsi. Dans ces moments-là, la haine qui la consumait lui aurait permis d'embraser le monde entier. Mais le seul être qu'elle désirait embraser, c'était son mari, cet individu dont elle ne se demandait plus si elle l'aimait ou si elle le méprisait, car elle ne le considérait plus que comme un outil de vengeance et de plaisir.

Le temps de procéder au rachat des journaux et de mettre en place les nouvelles équipes éditoriales, la veuve d'Eugène Tourneur se retrouva à la tête d'un empire de presse qui se mit entièrement au service des grandes compagnies ferroviaires.

Même si la Française affirmait le contraire, le nom du nouvel organe de presse, *Trans*, affichait ouvertement la ligne qu'elle entendait suivre. Dans son premier éditorial, reproduit dans l'ensemble des éditions, elle expliquait pourtant que ce titre traduisait l'esprit d'un pays qui, grâce au courage et à la volonté de milliers d'hommes, avait réussi à tendre un pont entre les deux côtes.

Le dévouement inconditionnel du *Trans* aux intérêts de la Central Pacific et de ses consœurs s'exprima de manière particulièrement évidente au début de la décennie suivante. La tension était alors à son comble entre des fermiers excédés par les prix exigés pour véhiculer leur production et des hommes d'affaires toujours plus âpres au gain. Les fermiers avaient beau rappeler qu'ils avaient souvent été sur le point de mourir de faim lorsqu'ils s'étaient installés sur des terres désertiques et qu'ils ne s'en étaient sortis qu'en mettant sur pied un système d'irrigation des sols, les constructeurs du transcontinental ne

voulaient rien entendre. Ils exigeaient ce qu'ils estimaient leur être dû.

Le 10 mai 1880, un groupe de pionniers qui avaient été chassés de leurs terres dans la vallée de San Joaquin, faute d'avoir pu payer leurs traites, entreprit de déloger à leur tour ceux qui les en avaient dépossédés et d'incendier leurs maisons. La Central Pacific réagit en envoyant des hommes armés, à qui on promit des terres gratuites s'ils parvenaient à les débarrasser des auteurs de troubles. Dans les affrontements qui s'ensuivirent, cinq fermiers trouvèrent la mort, ainsi que deux des hommes de main de la compagnie ferroviaire.

Pour la première fois depuis qu'il avait lancé sa revue littéraire, Eddie Wallgreen reprit la plume dans le *Yerba Buena Star* pour attaquer son ancienne associée. Dès le lendemain, Catherine lui adressait une lettre lui signifiant que seul le souvenir de leurs années d'amitié la retenait de provoquer en duel l'auteur de si calomnieux propos.

Sandy Winnycott, qui avait donné un deuxième fils à son mari – un petit John, en hommage amical à Sutter –, consola Eddie en lui rappelant que la souffrance de Catherine devait être bien grande pour l'aveugler à ce point.

— Je sais, répondit-il, et vois-tu, c'est cela qui m'attriste le plus.

Si Catherine avait sacrifié ses idéaux à sa haine, il n'en demeurerait pas moins que lorsqu'il n'était pas question de saigner les fermiers, elle demeurerait fidèle à ses sympathies. Little Yes l'avait ainsi accompagnée dans sa nouvelle aventure. Le jeune Chinois lui avait seulement demandé le droit de n'avoir pas à traiter de sujets relatifs à la guerre que se livraient les fermiers et la Central Pacific.

ISABELLE FRANÇOIS avait revendu *le Gai Paris*. L'ancienne demi-mondaine ne retirait plus aucun plaisir de l'existence superficielle qu'elle avait menée jusque-là.

— Je me sens lasse, avait-elle confié à la fidèle Manon. Je vais bientôt avoir quarante-cinq ans.

— Tu n'as jamais été plus belle, dit son amie avec un sourire.

— Oui, mais tu me vois avec les yeux de l'amour, ma chérie. Quand je me regarde dans ma psyché, crois-tu que je ne remarque pas les rides qui se sont formées autour de mes yeux et de mes lèvres ? Et puis, ma vie me semble bien vide.

— Pourtant, tu as réalisé ton rêve. *Le Gai Paris* est l'un des endroits les plus courus de la ville. Tu as tes entrées dans le grand monde et...

— Tu as raison, mais maintenant que je m'y déplace à ma guise, il m'apparaît totalement dénué d'intérêt. Les gens qu'on y fréquente ne songent qu'à gagner de l'argent. Et même quand ils ont amassé une fortune telle qu'ils n'auraient jamais osé en rêver, cela ne leur suffit pas encore. Oh ! je sais, j'ai été comme eux dans mon jeune temps, mais mes rêves ne sont plus ce qu'ils étaient, Manon. J'aspire à une existence calme, paisible.

San Francisco n'avait pas cessé de se modifier au fil des ans. La ville ne connaissait pas la retenue puritaine de la Nouvelle-Angleterre. Ici, on s'autorisait tous les excès et toutes les folies. Ainsi, James C. Flood, un charpentier de New York qui avait réussi en tant qu'agent de change à San Francisco, s'était fait construire plusieurs hôtels particuliers. En 1877, il avait commandité une sorte de fantaisie architecturale, Linden Towers, dont la façade était garnie de tourelles et de créneaux. La bâtisse était si originale que les habitants l'avaient surnommée le « gâteau de mariage ».

Isabelle, quant à elle, ne recherchait pas l'ostentation. Cela faisait longtemps qu'elle aimait parcourir les environs de la ville en compagnie de Frank Bartleby. Lorsque l'Anglais venait lui rendre visite, ils partaient souvent dans sa voiture pour aller pique-niquer dans des sites encore vierges de toute construction. C'est au cours d'une de ces balades que la jeune femme avait découvert les hauteurs de Pacific Heights. Les premiers habitants du lieu avaient été des éleveurs de bovins, qui invitaient souvent leurs amis à venir chasser sur leurs terres. Mais la municipalité avait racheté l'ensemble en 1867.

Cet isolement ne dérangeait pas Isabelle François. Bien au contraire, elle y voyait un attrait supplémentaire. La jeune femme s'adressa à une entreprise spécialisée dans la construction de maisons préfabriquées. Ces maisons aux façades colorées possédaient tout le confort moderne de l'époque : éclairage électrique, chauffage central, eau courante et sanitaires. Elles ne tarderaient pas à se multiplier à San Francisco et leur construction provoquerait la disparition des forêts de séquoias qui existaient de tout temps dans la baie.

Lorsque Isabelle put prendre possession de la sienne, elle fit lentement le tour du propriétaire. Au rez-de-chaussée, il y avait un salon de réception et une salle de musique. L'étage était occupé par un salon privé, deux chambres et une salle de bains avec baignoire.

— Nous serons bien ici, conclut-elle à l'intention de Manon. Au sous-sol, j'ai fait installer une cave à vins. Je compte en importer de France... des grands crus, ce sera notre petite folie.

Lorsque Frank Bartleby vint rendre visite à la jeune femme pour la première fois, il observa :

— C'est étrange, Isabelle. Toi aussi, tu as choisi de t'installer dans un lieu désert.

— Il ne le restera pas bien longtemps, soupira la jeune femme. Crois-moi, ils ne tarderont pas à construire une ligne de *cable cars* qui amènera jusqu'ici toute une faune à laquelle je n'ose songer.

En 1872, Andrew S. Hallidie avait trouvé un nouveau moyen pour véhiculer le minerai depuis les mines jusqu'à l'usine de traitement. Ce système peu onéreux utilisait des câbles et une

espèce de crémaillère qui permettait de hisser les voiturettes au sommet de collines inaccessibles aux moyens de transport traditionnels. Hallidie eut alors l'idée de perfectionner son procédé de manière à l'adapter à la circulation dans les rues de San Francisco.

— Quand tu dis que « moi aussi » j'ai choisi de m'installer dans un lieu désert, tu songes à Catherine Tourneur, n'est-ce pas ? demanda la jeune femme à Frank Bartleby.

L'Anglais fit la grimace.

— Oui, c'est vrai, je songeais à elle. Lorsqu'elle s'est installée sur Russian Hill, elle n'avait pour tout voisin que les cadavres de Russes décédés quelques décennies plus tôt. Et aujourd'hui, elle est entourée de riches villas.

— Tu es toujours amoureux d'elle, n'est-ce pas ?

— Non. Je ne supporte pas ce qu'elle est devenue. Crois-moi, c'est une page définitivement tournée.

Frank demanda alors à Isabelle de l'épouser, mais elle repoussa sa demande.

— Isabelle, je sais que je ne suis pas toujours un partenaire très joyeux, mais j'éprouve une affection sincère pour toi.

— Moi aussi, Frank, j'éprouve une affection sincère pour toi, seulement ce n'est pas de l'amour. Et puis je ne suis pas la femme que tu imagines.

La jeune femme tourna la tête vers un guéridon sur lequel trônait une photo de son amie.

— Manon ? s'exclama l'Anglais.

— Cela te choque, Frank ? Manon est la seule personne qui ait toujours été là quand j'allais mal. Elle m'a toujours donné son amour sans jamais rien demander en échange. Moi, je prenais sans vraiment donner. Elle ne s'est jamais lassée. Elle ne m'a jamais trahie ni abandonnée. Je ne sais pas si c'est sa constance... toujours est-il qu'aujourd'hui, je l'aime comme je n'aurais jamais cru qu'une femme pouvait en aimer une autre. Je suis désolée si tu me juges mal, Frank.

L'Anglais caressa le visage de son amie.

— Te juger, Isabelle ? De quel droit ? Et pour quelle raison ? Si tu es heureuse, tu m'en vois sincèrement ravi.

Dix ans s'étaient écoulés depuis le départ de Thomas, et Catherine se prenait à désespérer de jamais revoir son fils. De son côté, John Vancamp se montrait un époux tendre et attentionné. À vrai dire, il s'était retiré de toutes les sociétés-écrans qu'il avait multipliées au fil des ans. Si quelqu'un avait pris la peine d'éplucher ses comptes, il serait apparu que John Vancamp était devenu un homme d'affaires intègre. Quasiment une exception à San Francisco.

Catherine lui avait fait observer qu'il n'avait pas à changer ses habitudes pour la séduire. Vancamp avait souri.

— Ne crois pas que je sois devenu un saint, Kathy. Il y a plusieurs raisons à mon... revirement. D'abord, je possède déjà plus d'argent qu'il ne m'en faudrait s'il m'était donné de vivre encore cent ans. Ensuite, j'avoue que toutes ces combines ont fini par me lasser.

Le Hollandais avait observé son amie avec un sourire carnassier.

— Il y a une autre raison à cette grande lessive, Kathy, et celle-ci est directement liée à toi. Si nous voulons mener à bien ta vengeance contre Bartleby et ses proches, j'ai besoin d'être parfaitement irréprochable. Vois-tu, Lloyd Torn n'est pas la victime consentante que d'aucuns auraient pu croire. Figure-toi qu'il est allé se renseigner auprès de Leland Stanford pour savoir qui avait gelé les terres que convoitait Frank pendant toutes ces années. Leland ne lui a évidemment pas répondu. Mais il a tenté de lui remonter le moral en lui expliquant que la corruption était si répandue parmi les notables de la ville que sa malencontreuse affaire de trafic d'opium et de filles ne troublait personne. Il lui a même dit qu'il avait été idiot de te poursuivre en justice. Il y avait perdu de l'argent et tout le monde s'en

foutait, parce que le trafic ne cesserait pas pour autant.

À vrai dire, Lloyd Torn était sorti du bureau du patron de la Central Pacific en se sentant plus humilié encore qu'à l'issue de son procès. Il s'était juré de prendre sa revanche. On le croyait naïf ? Il allait leur démontrer qu'ils se trompaient. Vancamp le premier !

Mais le Hollandais avait surtout été le premier informé des projets du gendre de Frank Bartleby.

— Ma méthode est peut-être trop lente à ton goût, ma chérie, avait-il dit, seulement, crois-moi, je vais leur pourrir la vie sur plusieurs générations.

Catherine aurait effectivement aimé voir les effets de sa vengeance se manifester plus rapidement, mais elle ne disposait plus d'assez d'énergie pour livrer la lutte elle-même. Elle s'en remettait à son mari et celui-ci se plaisait à entortiller Lloyd Torn dans une série de combinaisons politiques et financières dont le jeune homme aurait toutes les peines du monde à s'extirper le moment venu.

Ce soir-là, le Hollandais s'était retiré dans sa résidence de Nob Hill, et Catherine, qui aimait rester de temps en temps seule à la Villa Yerba Buena, prenait le frais sur la terrasse d'où elle avait une vue imprenable sur la baie et sur l'île d'Alcatraz. Tout à coup, un bruit la fit sursauter.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

— Maman ?

La journaliste sauta sur ses pieds.

— Thomas ?

Le jeune homme s'approcha d'elle. Il affichait un large sourire, mais Catherine nota au premier regard qu'il n'avait plus grand-chose à voir avec le caricaturiste débutant qui lui avait déclaré sa flamme.

— Décidément, tu as l'art de me surprendre, dit-elle.

— Pardonne-moi. Je viens d'arriver en ville et je n'ai pas voulu attendre jusqu'à demain pour venir te voir.

Elle s'approcha de cet homme au corps solide et aux épaules carrées. Elle le serra sur son cœur en s'efforçant de maîtriser son émotion.

— Pourquoi es-tu resté absent pendant tant d'années ?

— Parce que, aujourd'hui, je peux te serrer dans mes bras et t'appeler maman. Il m'a fallu tout ce temps pour en arriver là.

Elle lui caressa le visage puis, lui prenant la main, l'entraîna vers un siège où elle le força presque à s'asseoir.

— Raconte-moi ce que tu as fait pendant toutes ces années.

Thomas éclata de rire.

— C'est une bien longue histoire.

Après son engagement sur le baleinier, le jeune caricaturiste avait vite compris qu'il n'était pas question pour lui de paresser à bord, son carnet de croquis sur les genoux. Il devait se mettre au travail comme tous les autres membres de l'équipage. En fait, Thomas n'avait pas rechigné et s'était vite adapté à sa nouvelle existence.

— Je crois que c'est la fatigue qui m'a aidé à tenir le coup. Avec tout ce qu'il y a à faire à bord d'une baleinière, je n'ai pas eu le temps de songer à mes soucis. Et tu n'imagines pas à quel point ça pue ! En revanche, une baleine qui crache au milieu de l'océan... oui, c'est un spectacle qui vaut d'être vu.

Le jeune homme avait résisté pendant les deux années sans jamais se plaindre. Quand il avait enfin regagné la terre ferme, il avait réalisé qu'il n'était toujours pas capable de songer à Catherine comme à une mère.

— Il aurait été absurde et douloureux de revenir à San Francisco dans ces conditions.

Il s'était alors embarqué à destination de la France.

— C'était le pays de mes parents, tu comprends, dit-il avec un sourire si empreint de tendresse qu'il fit fondre le cœur de sa mère.

Au Havre, il avait pris le train pour Paris. Là, il s'était inscrit à l'École des beaux-arts, mais l'académisme des professeurs l'avait vite découragé. Aussi, lorsqu'il avait entendu parler de la communauté de Barbizon, il n'avait pas hésité à reprendre le train. Le grand mouvement touchait déjà à sa fin, mais les peintres qu'il avait rencontrés l'avaient aidé à trouver sa voie.

— Pour la plupart, c'étaient des paysagistes et des animaliers. Pas plus que moi, ils n'étaient intéressés par les sujets historiques ou mythologiques qui passionnaient les académistes. Eux, c'était la nature qui les passionnait. J'ai tout

de suite compris que c'était une forme d'expression qui me convenait, mais la France n'était pas mon territoire. Je me suis donc inspiré des paysages de chez nous, ainsi que des images que j'avais emmagasinées pendant mes deux années en mer.

Les artistes de Barbizon apprécièrent le travail de Thomas Tourneur, même s'ils ne s'y retrouvaient pas vraiment. Eux peignaient *in situ*. Contrairement à leurs aînés, ils n'étaient plus prisonniers de l'atmosphère confinée des ateliers. Ils pouvaient communier avec la nature. Thomas, lui, peignait une nature remodelée à partir de ses souvenirs.

Pourtant, l'exotisme des tableaux du jeune Américain avait trouvé un public et il s'était acquis une clientèle fidèle.

— Il y a un an, j'ai épousé un modèle, Amélie Desmoines. Il y a trois mois, elle m'a donné une fille que nous avons baptisée Catherine. C'est alors que j'ai compris qu'il était temps pour moi de revenir ici.

Catherine aurait aimé pouvoir pleurer, mais en dépit du bonheur que lui procurait le retour de son fils, elle sentait que quelque chose était mort en elle. Elle devait même faire un effort pour n'en rien laisser paraître.

— Tu me présenteras ta femme, n'est-ce pas ? Et ta fille, bien sûr.

— Elles m'attendent à l'hôtel. Nous viendrons te rendre visite demain.

Thomas voulut savoir ce qui s'était passé pendant son absence. Catherine s'efforça de lui tracer un récit sobre des événements, mais elle ne put cacher qu'elle avait décidé de pourrir l'existence de Bartleby, qui n'avait pas eu le courage de se donner la mort lors de leur confrontation.

— Ne laisse pas la haine te durcir le cœur, maman.

— C'est trop tard, mon chéri.

Catherine entreprit aussitôt de faire construire pour son fils une maison avec un atelier où il pourrait travailler en toute quiétude. Le jeune homme se montra d'abord réticent, mais elle réussit à vaincre ses scrupules.

— Tu as trente ans, Thomas, et je n'ai jamais pu te gâter comme ton père et moi l'aurions voulu. Je t'en prie, ne me refuse pas ce plaisir.

Le jeune peintre ne s'attela pas tout de suite à la tâche. Il se rendit à Chinatown pour retrouver son ami Little Yes. Les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Pourtant, le jeune Chinois ne parvint pas à masquer sa peine.

— Mon père est mort, dit-il. Il a été assassiné il y a trois jours.

La situation à Chinatown était pire que jamais. Le 5 avril 1874, plus de vingt mille personnes s'étaient rassemblées dans les rues de la ville pour demander l'expulsion immédiate de tous les Chinois. Elles reprochaient aux Chinois de n'avoir amené en Californie que des filles de petite vertu, de n'avoir jamais acheté de terrains, de ne rapporter aucun bénéfice aux banquiers ni aux importateurs. Les Six Compagnies étaient accusées d'avoir organisé leurs propres tribunaux et d'avoir construit leurs propres prisons. L'alimentation même des Chinois, qui ne consommaient que du riz, du poisson et des légumes, leur était tenue en grief.

Quelques mois plus tard, les Six Compagnies avaient adressé au président Grant un moratoire dans lequel elles niaient toutes les charges retenues contre elles. Elles affirmaient que les Chinois possédaient pour 800 000 dollars de propriétés foncières rien qu'à San Francisco et qu'ils payaient plus de 2 millions de dollars de frais de douane tous les ans. Quant à l'absence de femmes honnêtes, il s'agissait d'un mensonge, puisque plusieurs centaines de familles s'étaient déjà établies en ville. En outre, plusieurs centaines d'enfants avaient vu le jour sur le territoire américain.

Seulement, les Blancs n'étaient pas les seuls à semer la terreur parmi la communauté chinoise. Des gangs, appelés *tongs*, se livraient une guerre sans merci. Chacune de ces organisations employait des tueurs professionnels, les *boo how doy*. Ils se livraient de véritables batailles rangées avec des revolvers, des mitraillettes et parfois même des bombes.

— Mon père a toujours tenté d'apaiser les esprits, mais il y a trois jours, alors qu'il rentrait chez lui, il s'est fait surprendre par des tueurs. Ils ne lui ont laissé aucune chance. Quand je l'ai retrouvé, son corps était criblé de balles.

Le jeune Chinois serra les poings.

— J'en viens à détester cette ville. Je souhaiterais la voir disparaître au fond de l'océan ou partir en flammes.

— Décidément, les choses ne changeront jamais ici, soupira Thomas.

— Ta mère est formidable, elle me laisse toute liberté pour défendre ma communauté, mais que peut-on faire contre la mauvaise foi ?

Thomas posa une main sur l'épaule de son ami.

— Je te comprends, mais ce qui fait agir ces gens, c'est plus la peur d'un univers qu'ils ne connaissent pas que la méchanceté.

— Tu as raison, grinça Little Yes, mais ce n'est pas la peur qui a tué mon père, c'est la conséquence de toutes ces campagnes de dénigrement. Si la municipalité soutenait le combat des Six Compagnies, nous réussirions à nous débarrasser des *tongs* et nous pourrions nettoyer Chinatown de tous les tripots, fumeries et bordels qui sont la cause de nos maux. Je ne sais plus ce qu'il faut faire, Thomas.

— Continuer, Little Yes. Envers et contre tout. Continuer à dire la vérité. Un jour, quelqu'un l'entendra. Et si personne ne l'entend, peut-être que Dieu se décidera à faire périr cette ville dans les flammes ou à l'engloutir sous les eaux.

Le jeune Chinois posa un regard incrédule sur son ami, mais le sourire qui illuminait le visage de Thomas lui fit comprendre qu'il plaisantait. Il sentit la tension se diluer et s'exclama :

— C'est drôlement bon de te revoir, vieux frère.

LES tensions entre la population blanche et la communauté chinoise devaient déboucher sur un véritable mouvement de contestation populaire qui allait s'étendre à tout le pays. Les ouvriers se mirent à manifester aux quatre coins des États-Unis. Des confrontations violentes entre travailleurs et employeurs eurent notamment lieu à Pittsburgh, Buffalo, Cincinnati, Baltimore et New York, en particulier dans l'industrie ferroviaire et dans les usines.

À San Francisco, les cent cinquante policiers renforcés par douze cents membres de réservistes se révélèrent bien vite insuffisants pour faire face aux émeutes. Le 23 juillet 1877, des hommes d'affaires et des propriétaires terriens se réunirent pour étudier les mesures qu'il convenait de prendre d'urgence.

Signée par son président, William T. Coleman, une pétition fut adressée au secrétariat de la Guerre pour réclamer des armes supplémentaires. Dans les vingt-quatre heures, la demande fut satisfaite. Une force de cinq mille hommes put ainsi être mise sur pied. Le gouverneur accorda les pleins pouvoirs à Coleman. Un comité de sécurité fut aussitôt constitué.

Pendant sa période d'activité, plusieurs accrochages sérieux eurent lieu entre ouvriers et Chinois ; de nombreuses laveries furent incendiées et deux hommes furent assassinés. Le 28 juillet, des incendiaires mirent le feu à une réserve de bois de construction sur les quais de Pacific Mail. Un navire, le *City of Tokio*, venait d'accoster avec, à son bord, cent trente-huit émigrants chinois. Des combats féroces firent rage. Des incendies furent signalés en plusieurs endroits de la ville et les passants risquaient à tout moment d'être victimes de balles perdues.

En quelques jours, le comité de sécurité réussit à rétablir

l'ordre. Des banquiers, parmi lesquels John Vancamp, réunirent une somme de cent mille dollars afin de permettre à la municipalité de doubler l'effectif des forces de police.

Lloyd Torn, qui avait retenu la leçon de Leland Stanford, avait vu dans ces événements l'occasion de se distinguer et de prendre une position plus conforme à ses ambitions dans la vie politique locale. L'explosion de fureur ouvrière qui avait embrasé la ville et l'ensemble du pays était un mouvement spontané, qui ne répondait au mot d'ordre d'aucun syndicat.

Le gendre de Frank Bartleby comprit qu'il pourrait acquérir un pouvoir considérable s'il réussissait à canaliser ce mécontentement en un mouvement organisé. Il rassembla des responsables ouvriers et leur fit comprendre que le « péril jaune » n'était qu'un aspect du problème. Il convenait d'élargir le mouvement pour lutter contre les monopoles, notamment celui de la Central Pacific, et contre la démagogie politique sous toutes ses formes.

Le jeune avocat se rapprocha de Kearney, qui avait attiré l'attention sur lui en lançant le slogan « Les Chinois doivent partir ! ». Cet orphelin d'origine irlandaise était le partenaire idéal. Ensemble, ils mirent sur pied le Parti des travailleurs et réussirent à fédérer des mouvements dans l'ensemble du pays, de sorte qu'aux élections de l'automne 1879 seize de leurs membres firent leur entrée à l'assemblée, onze au Sénat et cinq à la Cour suprême. L'un d'eux, le révérend Isaac Kalloch, fut même élu maire de San Francisco.

Ce jeune parti remporta de beaux succès. Celui dont il s'estimait le plus fier fut d'avoir fait voter une loi interdisant l'immigration chinoise. Ainsi, le « péril jaune » était enfin enrayé. Cependant, avec le retour de la prospérité, au début des années 1880, le Parti des travailleurs perdit de son attrait auprès des électeurs. Des luttes intestines amenèrent sa disparition. Kearney retourna à l'anonymat, mais Lloyd Torn n'avait pas dit son dernier mot.

Virginia était fière de son époux. Elle le voyait comme le défenseur des pauvres et des opprimés. Une sorte de Robin des Bois moderne. Celui qui aurait suggéré en sa présence que Lloyd était au moins aussi corrompu que presque tous les politiciens

de la ville se serait immanquablement attiré le courroux de la jeune femme. La fille de Frank Bartleby élevait ses deux fils, Frank Junior et Tennessee, dans le culte de leur père.

Pourtant, Lloyd avait compris que l'honnêteté ne payait pas dans un pays qui s'était bâti l'arme au poing. Tous ceux qui avaient tenté de respecter les règles avaient été balayés par la canaille en place. La mort de John Sutter vint le lui rappeler à point nommé.

Le vieil ami de Frank Bartleby avait connu misère sur misère depuis son départ de San Francisco. Après avoir vécu quelques années paisibles à Hock Farm, avec sa famille retrouvée, la fatalité l'avait rattrapé. Des squatters avaient envahi ses terres, allant jusqu'à le traîner en justice pour contester ses titres de propriété. Le tribunal avait dans un premier temps donné raison au Suisse, mais la Cour suprême avait cassé le jugement et remis en cause la légitimité de certains de ses titres. Quelques années plus tard, des brigands avaient mis le feu à sa maison.

Sutter s'était alors rendu à Washington avec son épouse pour demander la restitution de ses biens, ainsi que des sommes que lui avait coûtées la guerre contre le Mexique. En vain.

Bien décidé à ne pas lâcher prise, il s'était installé avec Annette dans la petite ville de Lititz, en Pennsylvanie. Lloyd s'était rendu à Washington pour plaider la cause du Suisse. Mais il avait prêché dans le désert.

En définitive, le 16 juin 1880, le Congrès avait ajourné sa séance juste avant de voter une ordonnance par laquelle il accordait à John Sutter un dédommagement de 50 000 dollars. Deux jours plus tard, l'homme qui se trouvait à l'origine d'une ruée vers l'or ne lui aurait attiré que des malheurs s'éteignait, aigri, déçu, ayant perdu la foi dans le système américain.

EDDIE WALLGREEN ne voulait plus entendre parler de politique. Il avait définitivement tourné le dos au *Yerba Buena Star* ; quant à la revue littéraire qu'il avait créée, c'était son fils John qui la dirigeait désormais.

Eddie avait publié plusieurs romans et sa renommée commençait à se répandre en dehors du pays. Depuis plusieurs années, il entretenait une correspondance suivie avec divers écrivains anglais. En 1880, alors qu'il venait de fêter son cinquantième anniversaire, Eddie avait connu de petits soucis de santé et il s'était rendu à Calistoga, où l'infatigable Sam Brannan avait ouvert une station thermale. Là, il avait fait la connaissance d'un Anglais à la mine souffreteuse avec qui il n'avait pas tardé à sympathiser.

Robert Louis Stevenson était arrivé à San Francisco quelques mois plus tôt. Après avoir séjourné dans la région de Monterey, le jeune Écossais atteint de tuberculose s'était installé au 608, Bush Street. Il y avait épousé Fanny Osbourne avant de quitter les brumes de San Francisco pour aller se soigner à Calistoga.

Au cours d'une de leurs discussions, Eddie Wallgreen parla au jeune Écossais de la mine abandonnée de Silverado, et dès qu'ils quittèrent la station thermale, Stevenson et Fanny allèrent s'installer sur les flancs du mont Saint Helena, où ils résidèrent pendant deux mois. Le climat clément de la région permit à Stevenson de se refaire une santé et lui procura la matière d'un roman qu'il publierait quatre années plus tard, *Silverado*.

TOUT au long des années 1860 et 1870, les marins avaient tenté de s'organiser en syndicat afin de lutter contre les mauvais traitements qui leur étaient infligés en mer, mais ils s'étaient chaque fois heurtés à une opposition trop forte de la part des armateurs. En 1885, une réduction des salaires avait toutefois permis à un militant de l'Association internationale des travailleurs, Sigismund Danielwicz, de rassembler deux cents hommes au sein d'un Syndicat des marins côtiers. Cela représentait encore peu de chose, mais cette initiative suffit à entraîner dix mille manifestants dans les rues.

Un tel mouvement ne pouvait laisser Lloyd Torn indifférent. D'autant que le maire de la ville, James Phelan, n'avait pas hésité à lancer les forces de l'ordre contre les contestataires. Les affrontements qui s'étaient ensuivis avaient fait plusieurs centaines de morts et dressé une bonne partie de la population contre son premier magistrat. Cette décision de recourir à la force pour briser la contestation syndicale allait coûter à Phelan sa réélection. Pourtant, ce banquier irlandais était un vrai démocrate et un réformateur dans l'âme.

Il s'était, en outre, montré un mécène avisé pour de nombreux artistes. Un tableau de Thomas Tourneur ornait d'ailleurs son bureau. Cela n'avait pas empêché Catherine de critiquer sa décision de faire ouvrir le feu sur les manifestants dans un article cinglant. À vrai dire, Phelan ne lui avait jamais été sympathique car, pour asseoir sa popularité auprès de son électorat, il avait souvent fait des déclarations incendiaires à l'encontre des Chinois.

Lorsqu'en 1900 les premiers cas de peste bubonique apparurent en ville, le maire ordonna la fermeture de Chinatown. Le quartier pullulait de rats et ceux-ci étaient

considérés comme responsables du fléau. Mais Phelan ne prit aucune mesure pour protéger les Chinois contre l'épidémie. Les médecins de la ville reçurent pour seule instruction de veiller à ce que le foyer de l'épidémie fut bouclé de manière hermétique. Deux ans plus tard, le Congrès votait une prolongation illimitée de l'*Exclusion Act*, qui interdisait l'émigration chinoise, y compris à Hawaï.

La défaite de Phelan devait marquer l'apogée de Lloyd Torn. Le gendre de Frank Bartleby avait compris que si les syndicats représentaient une force potentielle, celle-ci n'avait pas encore atteint son plein épanouissement. En revanche, le Parti d'union des travailleurs lancé par Abraham Ruef paraissait offrir de belles perspectives.

Ruef, Français d'origine, était un pur produit de la faculté de droit de l'université de Californie, dont il était sorti major de sa promotion. Ce spécialiste des langues anciennes avait écrit une thèse intitulée *La Pureté en politique*. Ses camarades appréciaient son idéalisme et sa volonté de réformer un système corrompu.

À sa sortie de l'université, alors qu'il n'avait que vingt et un ans, il avait rejoint le Parti républicain et participé à la constitution d'un groupe de réformateurs qui militait pour de meilleures lois et un gouvernement assaini.

Mais la réalité lui avait fait comprendre qu'il existait un fossé entre la théorie et la pratique. Plus il s'élevait dans la hiérarchie du parti, plus les frustrations devenaient grandes. Les racines du mal étaient beaucoup trop profondes pour qu'on pût espérer les extirper. Confronté à l'adversité, Abraham Ruef n'avait guère eu de mal à modifier son orientation de départ. D'idéaliste il était devenu opportuniste.

Torn et lui étaient faits pour s'entendre désormais.

Le parti créé par Ruef, et que Lloyd Torn s'était empressé de rejoindre, avait réussi à faire élire Eugène E. Schmitz à la mairie et à placer plusieurs de ses membres à des postes stratégiques. Eugène Schmitz n'était pas un politicien professionnel, tant s'en fallait. C'était un violoniste et un chef d'orchestre autant apprécié pour son talent que pour sa bonhomie. Quant à Torn, il se retrouva à la tête de la Cour suprême.

Le *Trans* avait lui aussi soutenu la candidature de l'ancien chef d'orchestre, Catherine ayant cédé à l'insistance de Vancamp.

— C'est la dernière marche que Torn doit grimper, chérie. Bientôt, la chute sera terrible pour ce petit imbécile.

Catherine Tourneur, qui était une vieille dame désormais, ne reconnaissait plus son mari. Le Hollandais avait totalement renoncé à ses magouilles. Il était devenu si affable que même ses anciennes victimes le saluaient avec respect dans la rue. Catherine se demandait parfois si John ne cherchait pas à lui faire oublier sa vengeance à force de reporter toujours à plus tard le moment où il ferait tomber le couperet sur le cou de Torn.

Bien sûr, Frank Bartleby avait payé ses crimes. Sa fille Virginia n'avait pas supporté de voir son père dilapider son argent. En outre, la déchéance de l'Anglais risquait d'avoir des répercussions négatives sur la carrière de Lloyd. À la suite d'une crise d'éthylisme de son père, la jeune femme l'avait fait interner à l'asile Agnew.

— Il ne pourra pas y être mal, avait-elle déclaré, puisqu'il y retrouvera sa femme. En outre, avec la vente de ce qui reste de sa ferme, j'ai assuré à mes parents de bonnes conditions de séjour. Ils ont chacun leur chambre et seront bien traités.

Salvador était mort depuis sept ans et n'avait pu venir en aide à son patron. Seul Thomas allait parfois rendre visite à ceux qu'il avait si longtemps considérés comme ses parents. Le jeune peintre, qui éprouvait de la compassion pour Frank et Emily, n'approuvait pas la décision de Virginia, mais la jeune femme lui avait rappelé qu'il n'avait pas voix au chapitre, puisqu'en réalité il n'était pas son frère.

— Ne t'en fais pas, mon garçon, lui avait dit Frank. C'est peut-être mieux ainsi. Ici, je ne risque plus de boire et de dilapider mon argent au jeu. En outre, je peux veiller sur Emily. Tu sais, je n'ai sans doute pas été un père idéal, mais j'aimais vraiment ma femme. Si seulement tu l'avais connue avant le drame de la Sierra Nevada ! Mais, c'est vrai, cela n'aurait rien changé, elle n'est pas ta mère.

Frank avait tenu à raconter à son fils comment les choses

s'étaient passées dans les Truckee Meadows.

— Tu sais, pour que des hommes en viennent à se nourrir de chair humaine, il fallait vraiment que nous ayons tous perdu la tête.

— Tout ça, c'est du passé, dit le peintre. Je ne sais même pas si Catherine t'en veut toujours. Pour ce qui me concerne, je ne me reconnais pas le droit de te juger. J'ignore ce que j'aurais fait en pareilles circonstances. La mer m'a appris qu'un homme est capable de bien des choses pour survivre.

Si John Vancamp prenait son temps pour accomplir la vengeance de sa femme, il n'avait à aucun moment négligé la finalité de toutes ses actions. C'est dans cet esprit qu'il noua une relation d'amitié avec Fremont Older, l'éditeur du *Bulletin*, dont la plume était l'une des plus appréciées de San Francisco. Older y était considéré comme un croisé du journalisme. Son style était flamboyant et son cheval de bataille, la lutte contre la corruption.

— Le *Bulletin* est un concurrent, grogna Catherine. Pourquoi lui donner des informations avant même de me les communiquer à moi ? Le *Trans* n'est plus assez bon pour toi ?

La vieille journaliste était devenue une femme acariâtre. Elle ne quittait plus la Villa Yerba Buena, mais continuait à diriger son empire de presse de chez elle. Elle donnait ses ordres par téléphone et était obéie aussi sûrement que si elle avait été présente dans chacune des salles de rédaction qu'elle dirigeait à travers le pays.

Vancamp lui prit la main et sourit.

— Je distille mes informations, ma chérie. Les gens ont de la mémoire. Et plus personne n'ignore, aujourd'hui, les motifs de ta haine envers les Bartleby. Si le *Trans* était le seul journal à traîner la municipalité dans la boue, certains n'hésiteraient pas à prétendre que tu harcèles Lloyd Torn par vengeance personnelle. Le *Bulletin* est notre caution morale.

En 1905, la machine politique de Ruef et Torn avait réussi non seulement à faire réélire Schmitz, mais encore à monopoliser l'ensemble des sièges de conseillers municipaux. Torn conservait, quant à lui, la présidence de la Cour suprême.

San Francisco se retrouvait ainsi aux mains d'une véritable mafia. La municipalité monnayait en effet sa protection aux salles de jeu et aux saloons, ainsi qu'aux souteneurs et aux prostituées. La Compagnie de gaz et d'électricité du Pacifique, les compagnies de chemins de fer et de *cable cars*, ainsi que tous les services publics dépendant de la mairie étaient devenus de véritables vaches à lait.

Au cœur même de Chinatown, Ruef disposait d'un comparse qui lui avait permis de placer la communauté chinoise sous sa coupe. Fung Jing Toy, plus connu sous le patronyme de Little Pete, était un vrai dandy qui exhibait ses diamants et son porte-cigarettes incrusté de pierres précieuses. Tous les matins, il consacrait deux heures à brosser sa queue-de-cheval. Ensuite, il jouait de la cithare ou écrivait des comédies. Il n'avait eu aucun mal à faire monter ces dernières, puisqu'il était le propriétaire du Jackson Street Theatre.

Ce jeune truand aimait à se pavaner en compagnie de ses gardes du corps blancs et de ses *boo how doy*, pour aller rançonner les tenanciers de tripots et de fumeries d'opium. Il possédait également ses entrées à l'hippodrome où c'est tout juste s'il prenait la peine de se cacher pour droguer les chevaux et fausser les résultats des courses.

Malheureusement pour lui, Little Pete n'avait pas le sens de la mesure. Se sachant protégé par le maire de la ville et sa clique, il poussa son avantage trop loin. Il ne se souciait plus d'acheter des filles pour ses bordels, il les volait à une autre bande de *tongs*. Les Sue Yop ne pouvaient se laisser faire sans perdre la face devant la pègre chinoise. Ils déclarèrent donc la guerre aux Sum Yop et il s'ensuivit l'un des affrontements les plus sanglants de Chinatown.

À la suite d'une véritable bataille rangée, l'un des tueurs de Little Pete fut arrêté. Le dandy commit alors une erreur dont John Vancamp ne manqua pas de tirer profit. Pour obtenir la libération de son homme de main, le *tong* tenta de soudoyer les jurés, le procureur général et le juge lui-même. Informé par Vancamp, le *Bulletin* s'empara de l'affaire et Ruef ne put que s'incliner. Il aurait été beaucoup trop dangereux de soutenir son homme de main chinois. Little Pete fut condamné à passer cinq

ans à San Quentin.

Chinatown demeurait une source de profits considérable pour la nouvelle municipalité, mais elle nécessitait d'être traitée avec une grande prudence. Plus d'une centaine de cas de peste bubonique y avaient été décelés au cours des dernières années. C'était le secret le mieux gardé d'Eugène Schmitz. La maladie se propageait à cause des rats porteurs de puces infectées. Or, ces rats arrivaient en ville dans les cales des navires en provenance de l'empire du Milieu. Il aurait été facile de leur interdire l'entrée dans la baie, mais Schmitz ne voulait pas en entendre parler.

En réalité, ces bateaux amenaient nombre de jeunes filles aux tripots du quartier chinois et la municipalité prélevait sa dîme sur chacune de ces nouvelles arrivantes. Si la population de San Francisco avait eu vent du risque d'épidémie, elle aurait contraint Schmitz à prendre des mesures qui auraient eu des répercussions dramatiques sur ses finances. Le maire ne voulait pas courir ce risque. Qu'importait la mort de quelques dizaines de Jaunes ?

Vancamp eut connaissance de cette situation scandaleuse. Il possédait désormais suffisamment d'atouts pour déclencher la grande offensive.

Il convoqua donc Fremont Older, l'éditeur du *Bulletin*, et lui expliqua qu'il connaissait personnellement William Langdon, le procureur général.

— Je me demande comment un type aussi intègre a réussi à décrocher un tel poste dans l'administration la plus corrompue que nous ayons jamais eu à subir. Toujours est-il que Langdon est bien décidé à faire tomber Schmitz, Ruef, Torn et leur clique. Vous comprendrez que je ne puisse m'impliquer personnellement dans ce combat qui me tient à cœur. Vous, en revanche...

Il n'en avait pas fallu plus à Fremont Older pour organiser une réunion secrète à laquelle il convia James Phelan, l'ancien maire, à qui les articles de Catherine avaient coûté sa réélection, ainsi que Rudolph Spreckels, un millionnaire qui devait sa fortune au sucre.

Dès qu'il eut connaissance des projets d'Older, Spreckels se

déclara ravi de pouvoir apporter son soutien à une initiative aussi salubre. Il proposa spontanément de verser une contribution de 250 000 dollars pour permettre la constitution d'une commission d'enquête.

L'éditeur du *Bulletin* ne perdit pas de temps. Fort du soutien de ses amis, il se rendit aussitôt à Washington et demanda une entrevue au président Theodore Roosevelt. Fremont Older était un orateur convaincant et il n'eut aucun mal à obtenir du président qu'il dépêche deux agents fédéraux à San Francisco.

Dans les premiers jours d'avril 1906, San Francisco vit ainsi débarquer William J. Burns, le chef des services secrets du département du Trésor, et Francis J. Heney, l'un des plus fameux procureurs du gouvernement fédéral.

Troisième partie

Déclin

LE 17 avril 1906, John Vancamp rayonnait.

— L'heure a sonné, ma chérie, annonça-t-il à son épouse. Demain, la clique de Ruef sera entendue par les agents fédéraux. J'ai fait en sorte que ceux-ci disposent de toutes les pièces nécessaires pour prononcer des inculpations. La cellule de ces messieurs est déjà retenue à San Quentin.

Catherine contempla son mari avec un petit sourire.

— Tu es arrivé à tes fins, n'est-ce pas ? Je suppose que tous ces braves gens iront assister à la représentation de *Carmen*, de Bizet, au Grand Opéra, ce soir.

— Je suis certain que pas un d'entre eux ne voudra manquer la prestation d'Enrico Caruso. Ruef demeure convaincu qu'il réussira à démontrer que l'administration de Schmitz est la plus propre et la plus morale de tous les États-Unis... Il ne s'attend pas à ce qui va lui tomber sur la tête. Lloyd Torn, en revanche, va passer une bien mauvaise nuit. Je me suis arrangé pour qu'il ait une petite idée des éléments qui se trouvent dans notre dossier. Il est juriste, il sait qu'il est cuit.

— Il risque donc de ne pas se rendre à l'opéra, ce soir. Dommage.

— Tu te trompes, ma chérie. Il est plus important que jamais pour lui de donner le change. En ce moment, il doit se creuser la cervelle pour trouver le moyen de jouer son va-tout.

Catherine se leva de son fauteuil et vint poser un baiser sur les lèvres de son mari.

— Dis-moi, John, Eddie a-t-il toujours une loge à l'opéra ?

— Je suppose, oui.

— Voudrais-tu être assez gentil pour l'appeler et lui demander s'il nous y accueillerait, ce soir ?

— Tout de suite, ma chérie. Moi aussi, j'aimerais assister à la

dernière parade de ces messieurs.

— Le seul qui m'intéresse, c'est Lloyd Torn, John. Les autres n'existent même pas.

LORSQUE Isabelle François et Manon arrivèrent à l'opéra, l'ancienne tenancière du *Gai Paris* observa la salle. Il lui sembla qu'il y régnait une atmosphère de tension inhabituelle.

— Je crois que, pour une fois, ce n'est pas nous qui attirerons les regards.

Lorsqu'il avait été de notoriété publique que les deux femmes non seulement vivaient ensemble, mais encore constituaient un couple uni, les bonnes âmes de San Francisco en avaient fait des gorges chaudes. Les femmes n'avaient jamais vraiment pardonné à Isabelle la séduction qu'elle avait autrefois exercée sur leurs maris. Quant à ces derniers, qui s'étaient toujours vus éconduits, ils n'hésitaient pas à déverser leur rancœur sur celle qu'ils avaient adorée.

— Une tempête dans un verre d'eau, commenta Manon. Cette ville est corrompue depuis l'origine. Il faudrait un miracle pour que les choses changent.

Isabelle prit la main toute ridée de sa compagne et murmura :

— Dieu finit toujours par se réveiller, mon cœur. Souviens-toi de Sodome et Gomorrhe...

LORSQUE Catherine pénétra dans la loge de son vieil ami, Eddie Wallgreen ne la reconnut pas tout de suite. Combien d'années s'étaient écoulées depuis leur dernière rencontre ?

Catherine avait toujours fière allure, avec cette masse de cheveux auburn qui ruisselait sur ses épaules dont pas un ne semblait avoir blanchi. À soixante-seize ans, elle conservait la silhouette d'une femme de quarante ans. En revanche, la peau de son visage n'était plus qu'un parchemin fatigué.

Après avoir réussi à maîtriser son émotion, Eddie installa son amie à côté de son épouse Sandy.

— Tu n'as pas résisté au plaisir de venir écouter maître Caruso ?

— Non, Eddie, Caruso lui-même n'aurait pas réussi à me

faire sortir de ma tanière. En revanche, j'avais très envie d'assister à l'ultime parade de monsieur Lloyd Torn et de sa ravissante épouse Virginia.

Eddie Wallgreen sentit un frisson lui parcourir l'échine.

— Mon Dieu, Kate, tu n'as toujours pas pardonné ?

Son amie observait avec un sourire satisfait le président de la Cour suprême qui avait blêmi en l'apercevant. Lloyd saisit la main de sa femme, mais Virginia Torn se dégagea d'un mouvement brusque.

— Je t'ai accompagné parce que tu ne m'as pas laissé le choix, Lloyd, mais ne me touche pas.

— C'est maintenant que j'ai besoin de toi, Vir...

Mais la fille de Frank Bartleby l'interrompit.

— Je suis là, mais ne m'en demande pas plus. Quand je pense que je n'ai jamais voulu prêter l'oreille à tout ce qui se colportait sur ton compte ! Quelle idiote j'ai été !

Lloyd Torn plissa les lèvres.

— De quel droit me juges-tu, toi, la fille d'un assassin ?

Au parterre, Thomas et son épouse, Amélie Desmoines, saluaient Catherine.

— Ma mère qui se décide à sortir de sa retraite ! observa le jeune homme. Ce jour est à marquer d'une pierre blanche.

William J. Burns et Francis J. Heney prenaient place dans la loge du procureur William Langdon. Ils furent bientôt rejoints par Fremont Older, Rudolph Spreckels et James Phelan. Ruef et Schmitz arrivèrent ensemble et saluèrent le public comme s'ils étaient en campagne électorale.

— Demain, tout sera réglé, déclara Ruef.

Mais le maire ne partageait pas la confiance de son mentor. Il connaissait la réputation des deux agents fédéraux. Ceux-ci avaient fait la une de tous les journaux du pays pour avoir mis au jour une affaire de corruption dans l'Oregon.

DANS sa loge, le grand Enrico Caruso ne parvenait pas à décollérer. Pourtant, il était presque heureux d'avoir accepté cet engagement à San Francisco, où il allait se produire avec la troupe du Metropolitan Opéra de New York. Cependant, le ténor avait entendu dire que la Californie était encore une

région sauvage et il se demandait si le public barbare de San Francisco serait à même d'apprécier sa performance.

Mais il fut pleinement rassuré dès la fin de sa prestation. Le public était debout et l'ovationnait de « bravos » enthousiastes. Lui-même devait reconnaître qu'il n'avait jamais aussi bien chanté.

— VEUX-TU que nous fassions un saut à la réception organisée au Palace ? demanda Vancamp à sa femme en sortant de l'opéra. Je suis certain que tous nos « amis » auront tenu à se faire photographier au côté du ténor.

— Non, répondit Catherine en glissant son bras sous celui de son mari. Ramène-moi à la maison, John. Cette soirée fut magnifique et je ne regrette pas d'avoir entendu Caruso, c'est vraiment le plus grand. Seulement, je ne me sens pas très bien.

— Tu veux que j'appelle un médecin ? s'enquit le Hollandais.

— Non, mon chéri, je crois que je n'ai tout simplement plus l'habitude de ce genre de sorties. Je suis devenue une vieille femme.

Vancamp posa un baiser sur le front de Catherine.

— La plus délicieuse des vieilles femmes que je connaisse, chérie.

Lloyd Torn s'était éclipsé pendant l'entracte. L'avocat ne supportait pas de sentir posé sur lui le regard cynique de la journaliste. Il avait le sentiment que la terre s'ouvrait sous ses pieds.

ALORS que le Hollandais et son épouse regagnaient leur automobile, Fremont Older vint les saluer.

— Demain, dit l'éditeur du *Bulletin*, le 18 avril 1906 sera une date que les habitants de San Francisco ne sont pas près d'oublier, mes amis.

TANDIS qu'elles regagnaient leur maison à pied, les deux vieilles dames croisèrent le sergent de police Jackson, qui faisait sa ronde. Le policier les salua et leur montra un jeune homme dont le cheval semblait particulièrement nerveux.

— Il le sent, dit-il.

— Que sent-il, sergent ? demanda Manon.

Le policier leva le doigt en l'air.

— Vous les entendez... ils aboient de tous côtés. Eux aussi, ils le sentent.

Isabelle fronça les sourcils.

— Vous voulez dire qu'un nouveau tremblement de terre se prépare, sergent.

— Vous pouvez en être sûres, mesdames. Les animaux, eux, ils savent sentir ces choses-là. C'est nous qui sommes des brutes, quoi qu'on en dise.

— Bah, fit Manon. On commence à en avoir l'habitude, maintenant, de ces tremblements de terre.

Le sergent se découvrit la tête et tendit l'oreille, comme si le fait d'avoir le sommet du cuir dégarni l'aidait à mieux entendre.

— Vous n'entendez pas ce grondement sourd ? M'est avis que vous devriez rentrer chez vous au plus tôt, mesdames. Restez bien à l'abri. Ouais, m'est avis que celui-ci, il va vraiment nous gêner.

Le sergent Jackson reprit sa ronde. Isabelle s'appuya sur le bras de Manon en souriant.

— Allons, l'air est doux. As-tu remarqué ce petit vent vif, hier soir ? Il a dissipé le brouillard qui donnait grise mine à la baie. Ma chérie, qu'importent les tremblements de terre ! Le printemps est de retour et nous... nous aurons eu une belle vie, en définitive.

Manon posa sa main sur celle de son amie.

— Elle n'aurait pu être plus belle, murmura-t-elle.

Pour les habitants de San Francisco, les séismes faisaient partie intégrante de l'existence et ils ne s'en effrayaient guère plus que les gens de l'Est ne s'effrayaient d'un orage. Un journaliste avait expliqué dans ses colonnes : « nous nous y sommes habitués, comme les habitants d'une cité assiégée finissent par se faire à l'explosion des obus ennemis ».

À vrai dire, San Francisco s'étendait entre deux failles, celle de Hayward et celle de San Andréas, la plus longue du monde.

CATHERINE VANCAMP avait demandé à son mari de la laisser seule cette nuit-là.

— Ne crois pas que je veuille savourer cet instant en égoïste, John, seulement... je ne sais pas ce que j'ai, vois-tu, je me sens toute bizarre.

— Tu ne veux vraiment pas que j'appelle un médecin ?

— Non, John, tu es gentil, mais cela va passer. Tiens, installe donc mon rocking-chair face à la baie. Je veux m'endormir en regardant le jour se lever.

Lorsque son mari eut posé un baiser sur son front, la vieille dame lui saisit la main. Elle leva les yeux et, d'une voix très faible, elle dit :

— John, j'ignore toujours qui tu es, en réalité. L'être méprisable qui a brisé tant de vies humaines, envoyé des milliers de coolies crever à la tâche et des centaines de filles croupir dans des maisons sordides... ou l'époux fidèle et aimant qui a mené à bien ma vengeance.

— Celui-là aussi est un cynique, ma chérie, glissa le Hollandais avec un petit sourire.

Catherine posa deux doigts sur les lèvres de son mari.

— Je suis sérieuse, John. Vois-tu, ce soir, je voulais te dire... et cela n'a rien à voir avec ma vengeance, je t'assure... Ce soir, si j'étais capable de ressentir de l'amour, je te dirais que je t'aime. Seulement, mon chéri, je ne serais pas honnête si je prononçais ces mots, car je ne peux plus aimer depuis... soixante ans. Oui, cela fait très précisément soixante ans.

Une larme perla à la paupière de la vieille dame.

LORSQUE les Torn rentrèrent chez eux, un spectacle épouvantable les attendait. Leur fils Frank Junior se balançait au lustre du salon. Sa langue déjà bleue, presque noire, ne laissait aucun doute sur le fait que la vie l'avait quitté depuis plusieurs heures.

Virginia se jeta sur son mari et le roua de coups.

— Tout est de ta faute ! hurla-t-elle. Tu es un monstre !

Le président de la Cour suprême repoussa sa femme et, sans un regard pour le mort, il se rendit dans son bureau. Là, il prit

son revolver et le chargea consciencieusement. Lorsqu'il se redressa, il aperçut son autre fils qui l'observait, appuyé au chambranle de la porte.

— C'est cette garce qui a tout manigancé, gronda Lloyd. C'est elle qui est responsable de tout ! Je vais le lui faire payer.

— C'est stupide, dit Tennessee. Tu as déjà assez d'ennuis comme ça. Et si tu cherches des coupables, regarde plutôt du côté de tes amis.

— Je t'en prie, ne me fais pas la morale, Tennessee ! Je ne le tolérerai pas ! Qui a payé vos études ? Qui a satisfait vos caprices pendant toutes ces années ? Et les toilettes et les bijoux de ta mère ? Et cette maison ? Ah ! quand tout allait bien, on savait fermer les yeux. J'étais un héros. Mais aujourd'hui que le bateau coule, les rats quittent le navire, pas vrai ? Moi, je n'oublie pas à qui je dois l'arrivée de ces deux agents fédéraux ! C'est elle qui a passé la corde au cou de ton frère ! Je me fous de ce qui peut advenir, désormais.

Torn traversa la maison sans un regard pour Frank Junior ni pour Virginia, effondrée aux pieds de son fils mort.

— Cette salope va payer ! hurla-t-il comme un dément en sortant de la maison.

FRANK BARTLEBY avait pris sa décision. Il sentait bien qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps à vivre. À bientôt quatre-vingts ans, il n'entendait pas pousser son dernier soupir au milieu des hurlements des fous furieux avec qui il était contraint de partager son ordinaire depuis de trop longs mois déjà.

Pour partir, il attendrait que le ciel commence à s'éclairer un petit peu. C'était risqué, mais il ne pouvait laisser Emily toute seule dans cet asile. Seulement, depuis certains événements dans la sierra Nevada, Emily avait peur de la nuit, il ne pouvait donc pas partir trop tôt. À vrai dire, il n'avait aucune idée de l'endroit où ils iraient. Peut-être Thomas accepterait-il de les héberger pendant quelque temps.

— Comme c'est étrange, murmura Frank. Cet enfant que j'ai enlevé au berceau est le seul qui se soucie encore de moi aujourd'hui, quand tout le monde me tourne le dos.

Il était près de cinq heures quand l'Anglais se leva et sortit de sa chambre. Avoir de l'argent aidait, surtout dans un endroit comme celui-ci. Emily et lui n'avaient pas à partager le dortoir avec les patients les plus calmes – les autres, les dangereux, dormaient en cellule. Emily et Frank disposaient chacun d'une chambre presque décente.

Il traversa les couloirs en prenant soin de ne pas faire de bruit et poussa tout doucement la porte de la chambre de son épouse. Emily ne dormait pas. Elle était installée dans un fauteuil et regardait, par la fenêtre, la vallée de San José. Frank s'approcha et lui expliqua son projet d'évasion.

— Voyons, mon chéri, répondit-elle, ne sommes-nous pas bien ici ? Où pourrions-nous être mieux ? De toute façon... Nous ne pouvons pas partir sans les enfants.

L'Anglais ferma les yeux.

— Je t'en prie, chérie, ne recommence pas. Tu sais bien que les enfants sont...

La vieille dame l'empêcha de poursuivre d'un geste de la main.

— Frank, ce que les gens appellent « la vérité » n'existe pas. Elle n'est que ce que nous voulons qu'elle soit. Les enfants jouent dans le jardin, si tu le veux. Et moi, voilà soixante ans que je le veux.

Frank demeura sans voix. Emily avait un sourire rayonnant. Il approcha une main tremblante de la joue de sa femme et la caressa avec une infinie tendresse, puis il se rapprocha de la porte et dit :

— Alors, ma chérie, allons dans le jardin jouer avec les enfants.

La vieille dame se leva avec un sourire lumineux et, s'appuyant sur sa canne, elle rejoignit son mari. Bras dessus, bras dessous, ils se dirigeaient vers la sortie quand Brad Dulberg, un des infirmiers de jour qui venait prendre son service, les interpella.

— Ne t'occupe pas de lui, chérie, murmura Frank. Dans notre réalité, il n'existe pas.

Il était cinq heures du matin et le soleil commençait à se lever à l'horizon. Dulberg allait rattraper les deux fuyards quand, brusquement, la terre se mit à trembler. Le choc fut soudain. Brutal. Sans le moindre signe précurseur. D'une violence inouïe. Le bâtiment qui abritait l'asile Agnew fut soulevé comme sous la poussée d'une main géante. L'infirmier, sidéré, vit, comme par la vitre d'un train, le paysage se déplacer à travers l'ouverture de la porte que les Bartleby venaient de franchir. C'était comme si l'institut tout entier s'élevait en pivotant sur lui-même.

Le couple, lui, s'éloignait, main dans la main. Dans leur réalité à eux, la terre ne tremblait pas. Ils marchaient en chantant une berceuse, un sourire aux lèvres.

Lorsque le géant laissa retomber l'immeuble, les murs commencèrent à craquer dans un bruit assourdissant. Il n'était plus question de courir après deux fuyards, mais de s'occuper des centaines de déments qui, ne comprenant rien à

l'événement, hurlaient leur désarroi. Dulberg se précipitait vers le bureau du directeur afin de prendre ses ordres quand un pan de mur s'écroula devant lui, faisant apparaître une créature furieuse qui rassemblait toutes ses forces pour briser sa camisole.

AU même instant, à Point Reyes, un train fut arraché à ses rails et alla percuter un pont qu'il entraîna avec lui dans le petit cours d'eau de Paper Mill Creek. La secousse se propageait tout au long de la côte pacifique depuis Coos Bay, dans l'Oregon, jusqu'à Los Angeles ; vers l'est, elle fut ressentie jusqu'au centre du Nevada.

Presque toutes les bâtisses en brique de Santa Rosa s'effondrèrent dès les premiers instants. Des cuisinières alimentées au gaz déclenchèrent un incendie qui allait détruire l'ensemble du quartier d'affaires de cette petite communauté. Le campus de l'université Stanford lui-même ne fut bientôt qu'un désert de ruines.

Le séisme allait atteindre San Francisco à 5 heures 13 minutes.

LE maire Schmitz fut réveillé en sursaut. Il se précipita à la fenêtre et constata qu'il ne s'agissait de rien de plus que d'un nouveau tremblement de terre. Il s'habilla et alla faire le tour de sa maison, située sur Fillmore Street, au cœur même de la ville. À première vue, la bâtisse n'avait subi que des dommages mineurs : le premier magistrat de la ville pouvait retourner se coucher. Il n'y avait aucune raison de se rendre à l'hôtel de ville plus tôt que d'habitude.

TENNESSEE TORN tentait de décrocher son frère du lustre quand le séisme frappa. Lorsqu'il eut repris ses esprits, il dégagea le corps de Frank Junior des gravats, l'étendit sur le sofa et évalua l'ampleur des dégâts. Il avait de la chance de s'en être tiré à si bon compte. Sa mère, toujours prostrée, n'avait pas remué un cil, comme si le monde ne pouvait lui réserver pire calamité que la mort de son fils.

— Maman, dit Tennessee, en principe, la maison est solide. Il

ne peut rien t'arriver ici. Attends-moi, je vais tenter de retrouver père.

— Ne me laisse pas seule avec... un cadavre, supplia la dame en s'accrochant à la manche du jeune homme.

Celui-ci se dégagea.

— Ce cadavre est celui de ton fils. Occupe-toi donc de lui ! Moi, je vais voir ce que je peux faire pour empêcher père de commettre une idiotie de plus.

Tandis qu'il tentait de gagner Russian Hill, Tennessee Torn ne pouvait en croire ses yeux. Si leur maison avait bien résisté à la secousse, il n'en allait pas de même pour toutes les autres. De certaines, il ne restait déjà plus qu'un tas de débris ; d'autres menaçaient de s'effondrer d'un instant à l'autre. Laissant son regard courir le long de Washington Street, Tennessee vit les immeubles en pierre de taille de Russian Hill se balancer comme autant de navires à la surface d'une mer démontée.

Treize minutes après la première secousse, qui avait duré quarante secondes, un second choc, plus sauvage, plus violent encore, ébranla la ville pendant vingt-cinq infinies secondes de terreur.

Mais l'enfer n'avait pas encore libéré tous ses démons.

De tous côtés, les gens se précipitaient dans la rue. Les uns, hagards, à moitié habillés, incapables de prononcer un mot, étaient comme tétanisés ; les autres bafouillaient des phrases incompréhensibles ou pleuraient comme des enfants ; d'autres encore étaient à genoux et priaient.

Le fils du président de la Cour suprême aperçut Thomas Tourneur, qui tentait de rentrer chez lui en courant. Le peintre aimait se rendre à l'aube au sommet de quelque colline ou sur une dune pour peindre la nature, comme il avait appris à le faire avec ses amis de l'école de Barbizon. Ce matin-là, il avait abandonné son chevalet pour se précipiter chez lui. Il devait protéger Amélie.

Tennessee l'interpella.

— Mon Dieu, mais il semble que c'est la fin du monde ! s'exclama Thomas.

— Je ne crois pas, répondit Tennessee, très pragmatique. Juste un tremblement de terre plus sérieux que les autres, mais

on s'en remettra comme par le passé, tu verras. Dis-moi, Tom, mon père se rend en ce moment chez ta mère. Il est décidé à la tuer.

Le peintre resta sans voix.

— Frank Junior s'est suicidé cette nuit. Lloyd tient ta mère pour responsable de son geste. Il est persuadé que Catherine est à l'origine de l'enquête diligentée par Washington. Or Frank Junior était un garçon fragile, il ne pouvait pas supporter l'humiliation d'un père enfermé à San Quentin.

— Voyons, c'est absurde, intervint Thomas.

— Tu as raison. Et la mort de ta mère ne le sera pas moins, si nous ne faisons rien pour l'éviter. Je comptais retrouver mon père et l'empêcher de commettre un crime, mais puisque je t'ai rencontré... à toi de jouer, maintenant.

— Mais... Amélie ? commença Thomas.

Tennessee posa un regard éperdu sur le peintre, puis il partit d'un grand éclat de rire qu'il eut bien du mal à maîtriser.

— Mon Dieu, Tom, dit-il enfin, tout ça est tellement absurde. Mon père... ta mère... mon frère... et ça... regarde tout ça ! Le monde est devenu fou.

Et Tennessee Torn se dirigea vers un immeuble effondré d'où émanaient des pleurs.

— Tout est absurde, Tom ! Tout est tellement absurde... C'est merveilleux ! J'aime la vie, Tom. J'aime la vie...

Puis il entreprit de dégager des gravats autour d'une main qui s'agitait comme celle d'un noyé sur le point de couler. Thomas reprit sa course vers la maison où il espérait retrouver Amélie vivante. Catherine devrait attendre.

ISABELLE FRANÇOIS et Manon venaient de se coucher quand leur maison fut saisie de tremblements sourds. Manon voulut se relever, mais Isabelle lui saisit le bras. Dans toutes les pièces, la vaisselle, les objets, les miroirs, les bibelots tremblaient avant de tomber et de se briser dans un vacarme assourdissant.

— La terre tremble ! s'exclama Manon. Nous ne pouvons pas rester couchées ici sans rien faire.

— Pourquoi, chérie ? demanda son amie. Serons-nous plus en sécurité dans la rue ?

Ébahie, Manon contemplait Isabelle. Elle ne l'avait jamais vue aussi rayonnante. Il n'y avait pas la moindre trace d'inquiétude dans le regard de l'ancienne demi-mondaine.

— Je ne sais pas où nous serons le plus en sécurité, admit Manon.

— Alors, pourquoi ne serait-ce pas ici même ? Ce lit vaut bien un autre endroit, non ? Et puis, si je dois mourir, j'aime autant que ce soit dans tes bras, ma chérie. Qu'en penses-tu ?

Manon posa la tête sur l'épaule d'Isabelle et ferma les yeux en souriant.

Lorsque le lourd lustre en fer forgé tomba sur les corps enlacés d'Isabelle François et de Manon, la mort les saisit en état de grâce.

TANDIS qu'il s'efforçait de gagner la Villa Yerba Buena, Lloyd Torn vit les façades des petits immeubles entre Montgomery et Samsone s'effondrer au milieu de la rue, écrasant les hommes qui travaillaient, à cette heure matinale, sur les divers marchés à la viande et au poisson. Il se mit à courir comme un dément, brandissant son revolver au-dessus de sa tête.

CATHERINE VANCAMP regardait le jour se lever. Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Elle revoyait le visage de Lloyd Torn dans sa loge à l'opéra. Il avait l'air si pitoyable. Pourquoi s'était-elle à ce point acharnée sur lui ? N'avait-elle pas retrouvé Thomas, somme toute ? Il ne lui manquait plus qu'Eugène. Mais elle avait John, désormais.

La vieille dame sourit. N'était-ce pas de l'amour, finalement, que cette pulsion qu'elle ressentait subitement en songeant à son mari ? Elle tremblait avec une telle violence, subitement... Elle avait l'impression que c'était toute la maison qui tremblait, au point que la vaisselle en grelottait dans les placards. Allons, c'était absurde. Elle avait la fièvre.

Mon Dieu, son corps était si las ! Pourtant, elle se sentait si bien. Sereine. Elle avait envie de prendre le téléphone pour appeler John et lui demander de venir la rejoindre, mais sa main ne voulait pas lui obéir. Son bras refusait de se tendre vers l'appareil. Bah ! c'était aussi bien, ce cher John avait besoin de

se reposer.

IL était près de six heures quand deux adjoints vinrent tirer le maire de son lit.

— Cette fois, c'est la bonne, annonça John T. Williams. Il ne va pas rester grand-chose de la ville.

— Voyons, n'exagérez pas. Un tremblement de terre de plus, voilà tout.

Mais son adjoint l'interrompit. L'hôtel de ville ressemblait à une immense cage aux oiseaux, seule l'armature métallique tenait encore debout.

Eugène Schmitz n'en croyait pas ses oreilles. L'hôtel de ville avec son dôme majestueux ! De cet immeuble, dont la construction avait duré plus de vingt ans, il ne subsistait plus qu'une gigantesque cage aux oiseaux !...

— Le séisme ne fait pas le détail entre les puissants et les faibles, monsieur le maire, commenta Clive Weller, le second adjoint.

Schmitz, qui s'était habillé à la hâte, allait prendre la direction des opérations. Il allait montrer de quoi il était capable. Il allait sauver la ville et ses habitants ! Qui oserait encore envoyer en prison un héros ?

Dans la rue, une voiture attendait. Pour gagner l'hôtel de ville, elle dut se frayer un passage au milieu d'une foule de sans-abri qui fuyaient dans toutes les directions. Le maire fit arrêter la voiture lorsqu'il aperçut les troupes du capitaine Walker qui avaient quitté leur garnison à Fort Mason.

— Que faites-vous là, capitaine ? demanda Schmitz.

Le général Funston lui avait ordonné de descendre en ville pour maintenir l'ordre. Furieux, le maire pria le militaire de se rendre à l'hôtel de ville pour y recevoir « ses » ordres. Il n'était pas question de laisser le général revendiquer la gloire d'avoir sauvé la ville.

De l'hôtel de ville ne restaient debout que la structure métallique et deux colonnes corinthiennes qui conféraient à l'ensemble l'aspect d'une ruine antique.

— Comment un tel bâtiment a-t-il pu s'effondrer aussi vite ? demanda le maire.

— Souvenez-vous, Eugène, dit son adjoint, nous nous sommes efforcés de réduire les frais de construction en prenant des matériaux de seconde qualité.

Le maire imposa silence à Williams. Le moment était mal choisi pour de telles réflexions. Il convoqua un petit groupe de notables et accepta la proposition du millionnaire J. Downey Harvey de constituer un Comité des cinquante, sorte de cabinet d'urgence.

— Vous avez raison, Downey, qu'on appelle James Phelan et les deux agents fédéraux. Je veux qu'ils soient des nôtres.

— Doit-on prévenir Ruef ? demanda Williams.

— Non.

Le moment était venu pour lui de se désolidariser de son mentor. Désormais, c'était chacun pour soi. S'il en était encore temps, il ferait retomber le blâme sur Ruef et réussirait à sauver sa tête.

— Trouvez Lloyd Torn, en revanche.

Même s'il était aussi compromis qu'eux, Torn était le président de la Cour suprême et il serait bon de l'avoir dans sa manche.

Le maire ordonna aux soldats de patrouiller dans les rues.

— Tirez sur les pillers sans sommation, ordonna-t-il. Il faut prendre des mesures pour protéger le quartier des affaires, ainsi que les collines Russian et Nob.

En clair, il convenait de protéger les personnalités les plus riches de la ville. Mais si la terre avait cessé de trembler, un nouveau danger menaçait. Un peu partout, des foyers d'incendie étaient signalés.

JOHN VANCAMP avait le sommeil lourd. Les secousses n'avaient pas réussi à le réveiller. Lorsqu'il sortit de chez lui pour se rendre chez Catherine, il demeura figé sur le pas de sa porte. Des flammes s'élevaient de plusieurs quartiers de la ville. Il se précipita vers son automobile et la lança en direction de Russian Hill. Arrivé en ville, il s'arrêta pour demander ce qui se passait.

— Vous sortez d'où ? lui demanda un homme en chemise. La terre a tremblé. Paraît que Chicago a été englouti par une lame

de fond et qu'à New York la situation est pire qu'ici.

Les rumeurs les plus folles circulaient et il se passerait plusieurs heures avant qu'elles ne soient démenties.

Soudain, une explosion se produisit dans un immeuble voisin, qui s'écroula d'une pièce sur la voiture du Hollandais. John Vancamp était mort avant d'avoir compris ce qui lui arrivait.

À CHINATOWN, Little Yes s'efforçait de calmer ses congénères, qui hurlaient que le Dragon de Terre s'était réveillé. Le quartier était encore épargné par les flammes et n'avait pas subi trop de dégâts. Ensuite, il courut vers les locaux du journal. Un événement pareil méritait une édition spéciale. Près des quartiers en flammes, la chaleur était telle que le papier prenait feu spontanément. Des immeubles s'embrasaient à 30 mètres des foyers d'incendie car la température y dépassait les 600 °C.

Le Chinois arrêta un pompier.

— Nous ne pouvons rien faire ! s'écria celui-ci. Plusieurs réservoirs ont été engloutis dans l'ouverture de la faille. Ceux qui ont résisté sont inutilisables par manque de matériel. Le chef Sullivan avait prévenu la municipalité, mais ce salaud de Schmitz trouvait l'investissement trop élevé. Il préférait mettre l'argent des contribuables dans ses poches. Regardez maintenant où nous en sommes.

Avant la fin de la journée, plus de cent mille personnes se retrouvèrent sans toit. Sur les collines, des curieux observaient le désastre en riant. Ils avaient la chance d'être à l'abri. Mais, lorsque les flammes se lancèrent à l'assaut des hauteurs, les rires se transformèrent en hurlements de terreur. Il était déjà trop tard pour fuir.

THOMAS avait retrouvé Amélie, terrifiée devant les ruines de leur maison. La jeune femme tremblait, mais elle était sauvée.

— Viens, dit-il, il faut nous mettre à l'abri.

Il saisit la main de sa femme et sans prononcer un mot de plus, il l'entraîna à sa suite. Ils marchaient depuis une heure quand le jeune homme aperçut Little Yes, effondré sur un tas de décombres.

— Il ne reste plus rien des locaux du *Trans*, sanglotait le Chinois.

— Tu dois me rendre un service, Little Yes, déclara Thomas en aidant son ami à se relever. Conduit Amélie au Golden Gate Park. Là, vous devriez être à l'abri des flammes.

— Où vas-tu ? hurla la jeune femme terrifiée à son mari.

— Je vous rejoins. Je dois aller chercher ma mère, Lloyd Torn se rend chez elle pour la tuer. Je vous expliquerai.

LLOYD TORN se sentait envahi par une terreur incontrôlable. Il regardait son revolver sans plus savoir ce qu'il comptait en faire. Alors qu'il passait devant un immeuble effondré, il vit des policiers en sortir, les bras chargés d'objets divers. Schmitz avait distribué des étoiles à deux mille citoyens avec l'ordre d'éviter les pillages, mais ceux-ci avaient souvent été les premiers à se servir.

Un des hommes aperçut l'arme à la main de Torn. Il sortit la sienne et tira. Son compagnon courut vers sa victime.

— Bon Dieu, t'as descendu le président de la Cour suprême.

Blême, l'autre demanda :

— Il est mort ?

— Non, mais il est mal en point. Conduisons-le à l'hôpital.

Tandis que le feu ravageait l'église Saint Ignace, peut-être la plus belle église jésuite au monde, les deux pilleurs confiaient le corps de Lloyd Torn à un médecin de la Croix-Rouge.

— Il a surpris des voleurs, expliqua l'homme qui avait tiré sur le président de la Cour suprême. Nous sommes intervenus trop tard.

Le médecin secoua la tête. Le feu approchait du pavillon. Il allait falloir évacuer ceux qui étaient en état d'être transportés.

— Docteur, que fait-on des autres ? s'enquit une infirmière.

Le médecin baissa la tête.

— Nous ne pouvons pas les laisser brûler vivants.

Trois cent cinquante blessés furent ainsi chloroformés par les infirmières ou fusillés par les soldats en un geste de clémence.

— Et lui ? demanda l'infirmière en désignant le juge de la Cour suprême.

— Il ne supporterait pas le transport. Chloroforme.

LORSQUE Thomas arriva au sommet de Russian Hill, il poussa un soupir de soulagement. La maison était toujours debout. Il se précipita dans le salon où sa mère contemplait la baie. La main de la vieille dame retomba sur ses genoux. Quand Thomas la saisit, ce fut pour constater que le cœur de sa mère avait cessé de battre.

Épilogue

PENDANT quatre jours, sept incendies détruisirent une partie importante de la ville. En définitive, la pluie vint en aide aux pompiers privés d'eau. Le Dr John C. Branner, de l'université Stanford, dénombra trois cent quarante-cinq failles provoquées par le tremblement de terre dans un rayon de un kilomètre et demi.

Cent trente-cinq secousses furent enregistrées le 18 avril et vingt-deux le 19. L'hôtel *Winchester* s'effondra à onze heures. Le *Palace* possédait des réservoirs d'eau sur son toit. Ceux-ci auraient dû lui épargner la destruction, mais les pompiers avaient réquisitionné l'eau pour sauver d'autres immeubles, et l'hôtel qui avait accueilli le grand Caruso périt dans les flammes.

Le ténor avait été évacué en état de choc. Il ne cessait de répéter : « Le Vésuve... le Vésuve ». Les dieux l'avaient préservé du volcan, mais pour le confronter à une catastrophe encore plus terrible. Enrico Caruso ne devait plus jamais revenir à San Francisco.

L'immeuble construit par le magnat Randolph Hearst se consuma dans les flammes, de même que le Pavillon des Sciences et l'hôpital Saint Mary. Tout le quartier des finances, derrière le palais de justice, brûlait à treize heures.

Un incendiaire mit le feu au restaurant *Delmonico*, ce qui entraîna la destruction de tout le centre-ville ainsi que de Nob Hill, où il ne resta bientôt plus que des cendres là où se dressaient les somptueuses résidences des Big Four. Le général Funston télégraphia au département de la Guerre pour signaler plus d'un millier de morts. Cent soixante-seize prisonniers furent transférés de la prison municipale à Alcatraz ; quelques-uns réussirent à s'échapper pendant le transfert.

Le grand incendie atteignit l'avenue Van Ness dans la soirée.

L'armée fit dynamiter des immeubles encore debout pour arrêter la progression des flammes. Si le quartier de la Mission put être préservé, ce fut grâce au dévouement de trois mille volontaires.

Le 23 avril 1906, le général Pardee déclara à un reporter : « Le travail de reconstruction de San Francisco a commencé et je peux vous annoncer que vous verrez bientôt se dresser ici une métropole encore plus magnifique que celle que vous avez connue. »

QUELQUES mois plus tard, le maire Eugène Schmitz et Abraham Ruef furent jugés pour corruption et condamnés à quatorze années de prison. L'enquête avait notamment révélé qu'ils touchaient des pots-de-vin de l'United Railways, ce qui était d'autant plus révoltant qu'ils dirigeaient un parti qui avait conduit une grève contre la direction des chemins de fer.

Le juge déclara à Schmitz :

— Cette condamnation va vous coûter le respect et l'estime de tous les honnêtes citoyens.

En quoi il se trompait. Certes, Schmitz était un escroc, mais il s'inscrivait dans la bonne vieille tradition de l'Ouest ; en outre, c'était un homme affable et bien intentionné, qui avait fait montre d'un courage exemplaire pendant la catastrophe. Un courage qui lui valut de voir sa condamnation abrogée, ainsi qu'il l'avait espéré. Ruef, qui n'avait pas quitté son yacht pendant le tremblement de terre, ne bénéficia pas d'une telle clémence.

Mais Ruef était un finaud. Du fond de sa prison, il réussit à convaincre jusqu'à ses plus implacables détracteurs que s'il avait mal tourné, c'était uniquement par dépit. Il avait voulu lutter contre la corruption du temps de sa jeunesse, et c'était la perte de ses illusions qui l'avait conduit à hurler avec les loups. Il fut, en définitive, libéré après avoir passé sept ans à San Quentin.

THOMAS et Amélie Tourneur quittèrent San Francisco un mois après l'enterrement de Catherine. Le couple rentra s'établir en France, où le peintre poursuivit sa carrière avec un

succès jamais démenti. Little Yes, quant à lui, accepta de rejoindre le groupe de William Randolph Hearst et continua à militer pour la tolérance à l'égard des siens, ce qui ne déplaisait pas outre mesure à son employeur, voyant dans les articles du Chinois une manière de s'attirer la sympathie d'une communauté importante aux États-Unis. Tennessee Torn dut patienter trois ans avant d'être nommé à son tour président de la Cour suprême.

Personne n'entendit plus jamais parler de Frank et Emily Bartleby. Quant à Eddie Wallgreen, il ne survécut que trois mois à la mort de son amie Catherine.

Fin

PAUL COUTURIAU

Paul Couturiau est né en 1952 à Bruxelles. Tout en étant successivement traducteur, conseiller littéraire et directeur de collection, il s'est longtemps essayé au roman policier. En 1992, son premier ouvrage, *Boulevard des ombres*, remporte le Grand Prix de littérature policière. Il n'a depuis cette date cessé d'écrire, passant allègrement d'un genre à l'autre : le polar classique ; la biographie ; le roman historique ; et même le roman de terroir, sans dédaigner de cocher la case scénario de BD (sang belge ne saurait mentir). Amateur d'exotisme, il connaît bien l'Asie. Il a ainsi consacré deux romans à la Chine, dont *le Paravent de soie rouge* (Sélection du Livre 2003), et deux autres au Viêt Nam, dont *l'Inconnue de Saigon* (Sélection du Livre 2005). Autre destination de prédilection : les États-Unis. *Les Brumes de San Francisco* est le deuxième ouvrage qu'il y situe après *le Pianiste de la Nouvelle-Orléans*.